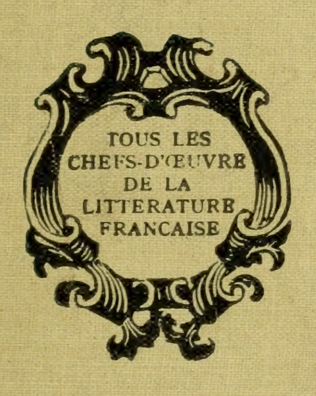
F. LAMENNAIS

PAROLES D'UN CROYANT



J. M. DENT & SONS LTD., LONDON
PARIS. ÉD. MIGNOT

PAROLES D'UN CROYANT

F. LAMENNAIS

PAROLES D'UN CROYANT

ESSAI SUR L'INDIFFÉRENCE EN MATIÈRE DE RELIGION

(*FRAGMENTS*)



LONDRES. — J. M. DENT & SONS, LTD
PARIS. — ÉD. MIGNOT

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS

Ci-après les deux ouvrages de Lamennais qui eurent le plus grand retentissement, à savoir :

1° L'*Essai sur l'Indifférence en matière de religion,* dont Joseph de Maistre a dit que son apparition fut « un tremblement de terre sous un ciel de plomb », et dont Henri Rigault a écrit que « sa vraie gloire ce n'est pas d'être un système, c'est d'avoir été, pour ainsi dire, une émotion publique » ;

2° Les *Paroles d'un croyant*, que le même Henri Rigault appelait « un livre extraordinaire », livre qui fut traduit dans toutes les langues et dont le tirage, en quelques années, dépassa cent éditions.

Nous publions les *Paroles d'un croyant* dans leur texte intégral ; — pour l'*Essai sur l'Indifférence,* dont la matière remplit quatre forts volumes, nous avons dû nous borner à un choix, celui des chapitres essentiels.

LAMENNAIS

Tous les biographes de Lamennais ont parlé de l'ardeur combative et des dispositions indisciplinées qui, dans cette âme exaltée par le besoin de croire et dans cet esprit tourmenté du besoin d'être certain de la vérité de ce qu'il croit, ont déchainé cette suite d'orages d'où sa vie tire tant d'éclat et qui laissèrent ses derniers jours si remplis d'amertume.

« Il y a du Rousseau dans Lamennais », disait Scherer. Cela est vrai, et la parenté de ces deux esprits nous apparait déjà dans ce fait que, vers sa douzième année, c'est surtout dans les livres de Rousseau que la jeune intelligence de Lamennais se complaisait.

Il s'appelait, tout au long, Hugues-Félicité-Robert de la Mennais, et il était né à Saint-Malo, le 19 juin 1782, le quatrième d'une famille qui devait compter six enfants.

Il portait dans un corps chétif une intelligence d'une vivacité singulière, et de bonne heure il se tourna fiévreusement vers l'étude. Cependant il se montrait rebelle à l'enseignement que lui donnaient ses maitres. Il était déjà géné par les lisières qu'on lui voulait imposer. Passé ensuite sous la direction d'un vieil oncle, il fut élevé près de Dinan, au milieu des bois, dans cette Chesnaie dont il devait plus tard rendre le nom si célèbre ; il n'y montra pas une soumission plus grande et son oncle dut assez souvent l'en punir ; la punition qu'il lui infligeait n'en était en réalité pas une pour son élève : elle consistait en effet à l'enfermer dans la bibliothèque, où Lamennais, seul enfin en face de tant de livres,

pouvait choisir à son gré l'objet de son étude. C'est là que cette âme inquiète cultiva son exaltation dans les ouvrages de Rousseau, dont il faisait sa lecture préférée, et auxquels il ajouta quelques ouvrages de Voltaire. Non seulement il les lut, mais il se plut à les relire, et il en apprit de mémoire des morceaux importants.

Aussi, lorsqu'il fut en âge de faire sa première communion, il n'accepta point sans le discuter l'enseignement du curé qui l'y préparait et qui ne crut pas devoir l'admettre au sacrement. Cette première communion ainsi ajournée, il ne la fit que bien plus tard, à l'âge de vingt-deux ans. Sous l'influence de Jean, son frère aîné, il était revenu à la religion catholique et même il entra dans les ordres ; il y avança lentement, il est vrai, car, tonsuré en 1811 (il avait alors près de vingt-neuf ans), il ne fut ordonné prêtre qu'en 1816.

Déjà il avait publié quelques ouvrages. Il avait même commencé à écrire étant encore enfant, et en 1796, pendant un voyage qu'il faisait à Paris avec son père, il avait fait insérer un article dans un journal ; en 1802, il avait écrit une préface pour une brochure de son oncle intitulée *les Philosophes*, et dont l'objet était de prouver l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme ; puis étaient venus : en 1808 sa traduction du *Guide spirituel* de Louis de Blois, en 1812 ses *Réflexions sur l'état de l'Église de France*, et en 1814 son livre de la *Tradition de l'Église sur l'institution des évêques en France*.

Son nom cependant n'était pas encore très notoire, mais en 1817 il devint célèbre tout d'un coup. A peine prêtre, Lamennais fit paraître en effet, en cette année 1817, le premier volume de son *Essai sur l'Indifférence en matière de religion*. Il y examine l'indifférence en elle-même et aboutit à cette conclusion qu'une religion est indispensable à la société.

Le réveil de l'idée religieuse, Chateaubriand y avait travaillé avant lui, et en même temps que lui y travaillaient de

Bonald et Joseph de Maistre ; mais Chateaubriand, dans son *Génie du christianisme,* avait célébré le charme de la religion plutôt qu'il n'avait démontré sa nécessité ; il en avait saisi la beauté extérieure et en avait enchanté les imaginations contemporaines : Lamennais voulut en dégager la vertu intime et montrer que la religion répond à un besoin de l'esprit humain. Chateaubriand avait été le poète de la renaissance religieuse ; Lamennais en voulut être le théologien, et plus efficacement que son aîné, l'ouvrier.

L'effet que produisit son livre fut considérable, et le bruit en retentit dans toute l'Europe. Dans les âmes catholiques des espérances éteintes se ranimèrent, et beaucoup, à l'accent inattendu d'une voix chrétienne si jeune encore et déjà si puissante, se rappelèrent les éclats, presque oubliés, de la grande voix de Bossuet.

Trois années après, en 1820, le tome deuxième de l'*Essai sur l'indifférence* parut. Lamennais ayant conclu qu'il faut une religion, c'est-à-dire une croyance universelle, se demande quel sera le critérium qui permettra de reconnaître la vérité de cette croyance. On lira dans le présent volume le chapitre que Lamennais a consacré à cette recherche. On y verra que, selon lui, ce critérium réside dans le consentement universel des hommes qui ont vécu avant nous et de ceux qui vivent en même temps que nous, car de ce consentement il existe des témoignages desquels Lamennais déduit que l'expression du consentement de tous, c'est-à-dire, en réalité, le suffrage du plus grand nombre, c'est l'Église. Or l'Église c'est le pape, puisqu'il en est le chef, et enfin c'est Dieu, puisque le pape n'est que son représentant. Mais Dieu qui est l'Infaillibilité même, a révélé la religion aux hommes, si bien que c'est la révélation qui est, en dernière analyse, le fondement de la certitude.

Le troisième volume de l'*Essai*, publié en 1822, s'attaque aux systèmes philosophiques qui, en rendant l'homme indépendant de la religion, l'isolent et l'affaiblissent. Il faut que

l'homme revienne à la tradition, qu'il sente la nécessité d'une autorité religieuse et qu'il reconnaisse que l'Église catholique est la dépositaire de cette autorité.

Le quatrième volume, qui parut en 1824, est employé surtout à démontrer que la perpétuité est un signe distinctif de la religion chrétienne.

L'émotion causée par l'apparition du premier volume de l'*Essai* s'était atténuée peu à peu. Le public était retombé dans sa tiédeur, et dans le clergé des oppositions s'étaient manifestées. Cette théorie du consentement universel risquait de renverser l'édifice qu'elle prétendait consolider, et non seulement rien n'est moins orthodoxe, mais rien même n'est moins raisonnable que de faire dépendre la vérité d'une doctrine du plus ou moins grand nombre de suffrages qu'elle réunit. La base du vrai étant ainsi rendue mobile, ce qui est admis comme vrai aujourd'hui peut être réputé faux demain, et la vérité catholique pourrait disparaître dans une variation du consentement universel.

Cependant, dans le jeune clergé, beaucoup de nobles esprits étaient acquis à Lamennais, et leur nombre s'accrut à l'apparition des troisième et quatrième volumes de l'*Essai.* D'autre part, lorsque Lamennais fit en 1824 son premier voyage à Rome, le pape Léon XII lui offrit la pourpre cardinalice, que Lamennais d'ailleurs n'accepta pas.

Revenu de Rome, Lamennais publie en 1825 cette *Traduction de l'Imitation de Jésus-Christ* dont on a pu dire qu'elle est aussi belle que l'original.

Depuis la *Tradition de l'Église sur l'institution des évêques,* Lamennais s'était constamment montré ultramontain, c'est-à-dire jaloux des prérogatives du Saint-Siège, contre le contrôle du pouvoir civil ; il y revient dans son livre sur *la Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre civil et politique,* publié en 1826, et dans lequel il attaquait vivement la déclaration gallicane de 1682. Poursuivi pour ce fait, il fut défendu par Berryer et condamné à 36 francs d'amende.

Désormais la scission est accomplie entre Lamennais et les chefs de l'Église de France, et elle ira désormais en s'aggravant. En 1829 Lamennais fait paraître son ouvrage *Des progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Église* ; il y dénonce une fois de plus les libertés de l'église gallicane et il y déclare que ces funestes libertés détermineront une révolution désormais inévitable. Cette révolution fut faite en effet en 1830, et elle mit le pouvoir aux mains de la bourgeoisie voltairienne. Lamennais alors, désespérant de soumettre l'État à l'Église, et n'admettant toujours pas que l'Église pût être soumise à l'État, estima que la meilleure solution serait que l'Église et l'État soient rendus indépendants l'un de l'autre. Il fut donc amené à réclamer pour l'Église, séparée de l'État, un régime de liberté, et ainsi, après avoir été le porte-parole de l'ultramontanisme en France, il devint le fondateur du catholicisme libéral.

Avec le concours de quelques amis, au premier rang desquels Montalembert, Lacordaire et l'abbé Gerbet, il fonda le journal *l'Avenir*, qui fut l'organe de ce libéralisme, et qui, devant l'opposition grandissante que ses doctrines suscitaient dans le clergé français, dut suspendre sa publication. Lacordaire, Montalembert et Lamennais partirent pour Rome afin de soumettre ces doctrines discutées au jugement du Pape. Celui-ci les condamna dans une encyclique du 15 août 1832. Lacordaire se soumit d'abord, ensuite Montalembert ; Lamennais, malgré deux lettres de soumission, ne se courba pas, et en 1834 il laissa publier les *Paroles d'un croyant*, dont il avait remis le manuscrit à Sainte-Beuve. Livre « petit par son volume, mais immense par sa perversité », dit alors le Pape ; livre dans lequel Lamennais, avec une éloquence dont les accents farouches et le ton prophétique rappellent celle des livres bibliques, adresse au peuple — à qui du reste il l'a dédié — une profession de foi démocratique.

L'effet que produisit cet ouvrage n'est comparable qu'à

celui qu'avait produit le premier volume de l'*Essai.* Toute l'Europe en fut émue. Et l'on peut dire que ces deux dates de 1817 et de 1834 sont comme les pôles mêmes de la vie de Lamennais.

Il écrivit cependant encore d'autres ouvrages, dont l'importance malgré tout demeure secondaire et que nous nous bornerons à mentionner :

En 1836, *les Affaires de Rome* ;

En 1837, *le Livre du Peuple,* plus simple de ton, mais conçu dans le même esprit que les *Paroles d'un Croyant* ;

En 1843, une brochure, *le Pays et le Gouvernement,* pour laquelle il fut poursuivi et condamné à un an d'emprisonnement ;

En 1843 également, *Une voix de prison,* écrit pendant son séjour à Sainte-Pélagie ;

En 1845, sa traduction des *Évangiles* ;

En 1846, *le Deuil de la Pologne* ;

De 1841 à 1846, les trois volumes de son *Esquisse d'une philosophie.*

Il avait en 1837 dirigé le journal *le Monde* ; élu en 1848 membre de la Constituante, il publia un autre journal, *le Peuple constituant* ; la durée de ces deux journaux fut éphémère.

Après 1848, Lamennais garda le silence jusqu'à sa mort, qui survint le 17 février 1854. (Il laissait une traduction de *la Divine Comédie.*)

Ses dernières années avaient été douloureuses. Il fut selon son désir enterré dans la fosse commune, sans qu'aucun signe, croix ou stèle, révélât le lieu de son repos.

Ainsi disparut celui dont Brunetière a pu dire que « nul n'eut un rôle plus considérable en notre temps dans l'histoire des idées religieuses », et que M. Émile Faguet regarde comme le plus représentatif de l'évolution de tout le siècle.



PAROLES D'UN CROYANT

AU PEUPLE

Ce livre a été fait principalement pour vous ; c'est à vous que je l'offre. Puisse-t-il, au milieu de tant de maux qui sont votre partage, de tant de douleurs qui vous affaissent sans presque aucun repos, vous ranimer et vous consoler un peu !

Vous qui portez le poids du jour, je voudrois qu'il pût être à votre pauvre âme fatiguée ce qu'est, sur le midi, au coin d'un champ, l'ombre d'un arbre, si chétif qu'il soit, à celui qui a travaillé tout le matin sous les ardents rayons du soleil.

Vous vivez en des temps mauvais, mais ces temps passeront.

Après les rigueurs de l'hiver, la Providence ramène une saison moins rude, et le petit oiseau bénit dans ses chants la main bienfaisante qui lui a rendu et la chaleur et l'abondance, et sa compagne et son doux nid.

Espérez et aimez. L'espérance adoucit tout, et l'amour rend tout facile.

Il y a en ce moment des hommes qui souffrent beaucoup parce qu'ils vous ont aimés beaucoup. Moi, leur frère, j'ai écrit le récit de ce qu'ils ont fait pour vous et de ce qu'on a fait contre eux à cause de cela ; et lorsque la violence se sera usée d'elle-même, je le publierai, et vous le lirez avec des pleurs alors moins amers, et vous aimerez aussi ces hommes qui vous ont tant aimés.

A présent, si je vous parlois de leur amour et de leurs souffrances, on me jetteroit avec eux dans les cachots.

J'y descendrois avec une grande joie, si votre misère en pouvoit être un peu allégée ; mais vous n'en retireriez aucun soulagement, et c'est pourquoi il faut attendre et prier Dieu qu'il abrège l'épreuve.

Maintenant ce sont les hommes qui jugent et qui frappent :

bientôt ce sera lui qui jugera. Heureux qui verra sa justice !

Je suis vieux : écoutez les paroles d'un vieillard.

La terre est triste et desséchée, mais elle reverdira. L'haleine du méchant ne passera pas éternellement sur elle comme un souffle qui brûle.

Ce qui se fait, la Providence veut que cela se fasse pour votre instruction, afin que vous appreniez à être bons et justes quand votre heure viendra.

Lorsque ceux qui abusent de la puissance auront passé devant vous comme la boue des ruisseaux en un jour d'orage, alors vous comprendrez que le bien seul est durable, et vous craindrez de souiller l'air que le vent du ciel aura purifié.

Préparez vos âmes pour ce temps, car il n'est pas loin, il approche.

Le Christ, mis en croix pour vous, a promis de vous délivrer.

Croyez-en sa promesse, et, pour en hâter l'accomplissement, réformez ce qui a besoin de réforme, exercez-vous à toutes les vertus, et aimez-vous les uns les autres comme le Sauveur de la race humaine vous a aimés jusqu'à la mort.

PAROLES D'UN CROYANT

1833

I

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Amen.

Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Que celui qui a des oreilles entende ; que celui qui a des yeux les ouvre et regarde, car les temps approchent.

Le Père a engendré son Fils, sa parole, son Verbe, et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous ; et il est venu dans le monde, et le monde ne l'a pas connu.

Le Fils a promis d'envoyer l'Esprit consolateur, l'Esprit qui procède du Père et de lui, et qui est leur amour mutuel : il viendra et renouvellera la face de la terre, et ce sera comme une seconde création.

Il y a dix-huit siècles, le Verbe répandit la semence divine, et l'Esprit saint la féconda. Les hommes l'ont vue fleurir, ils ont goûté de ses fruits, des fruits de l'arbre de vie replanté dans leur pauvre demeure.

Je vous le dis, ce fut parmi eux une grande joie quand ils virent paroître la lumière, et se sentirent tout pénétrés d'un feu céleste.

A présent la terre est redevenue ténébreuse et froide.

Nos pères ont vu le soleil décliner. Quand il descendit sous l'horizon, toute la race humaine tressaillit. Puis il y eut, dans cette nuit, je ne sais quoi qui n'a pas de nom. Enfants de la nuit, le Couchant est noir, mais l'Orient commence à blanchir.

II

Prêtez l'oreille, et dites-moi d'où vient ce bruit confus, vague, étrange, que l'on entend de tous côtés.

Posez la main sur la terre, et dites-moi pourquoi elle a tressailli.

Quelque chose que nous ne savons pas se remue dans le monde : il y a là un travail de Dieu.

Est-ce que chacun n'est pas dans l'attente ? Est-ce qu'il y a un cœur qui ne batte pas ?

Fils de l'homme, monte sur les hauteurs, et annonce ce que tu vois.

Je vois à l'horizon un nuage livide, et autour une lueur rouge comme le reflet d'un incendie.

Fils de l'homme, que vois-tu encore ?

Je vois la mer soulever ses flots, et les montagnes agiter leurs cimes.

Je vois les fleuves changer leurs cours, les collines chanceler, et en tombant combler les vallées.

Tout s'ébranle, tout se meut, tout prend un nouvel aspect.

Fils de l'homme, que vois-tu encore ?

Je vois des tourbillons de poussière dans le lointain, et ils vont en tous sens, et se choquent, et se mêlent et se confondent. Ils passent sur les cités, et quand ils ont passé, on ne voit plus que la plaine.

Je vois les peuples se lever en tumulte et les rois pâlir sous leur diadème. La guerre est entre eux, une guerre à mort.

Je vois un trône, deux trônes brisés, et les peuples en dispersent les débris sur la terre.

Je vois un peuple combattre comme l'archange Michel combattoit contre Satan. Ses coups sont terribles, mais il est nu, et son ennemi est couvert d'une épaisse armure.

O Dieu ! il tombe ; il est frappé à mort. Non, il n'est que blessé ; Marie, la Vierge-Mère, l'enveloppe de son manteau, lui sourit, et l'emporte pour un peu de temps hors de combat.

Je vois un autre peuple lutter sans relâche, et puiser de moment en moment des forces nouvelles dans cette lutte. Ce peuple a le signe du Christ sur le cœur.

Je vois un troisième peuple sur lequel six rois ont mis le pied, et toutes les fois qu'il fait un mouvement, six poignards s'enfoncent dans sa gorge.

Je vois sur un vaste édifice, à une grande hauteur dans les airs, une croix que je distingue à peine, parce qu'elle est couverte d'un voile noir.

Fils de l'homme, que vois-tu encore ?

Je vois l'Orient qui se trouble en lui-même. Il regarde ses antiques palais crouler, ses vieux temples tomber en poudre,

et il lève les yeux comme pour chercher d'autres grandeurs et un autre Dieu.

Je vois vers l'Occident une femme à l'œil fier, au front serein ; elle trace d'une main ferme un léger sillon, et partout où le soc passe, je vois se lever des générations humaines qui l'invoquent dans leurs prières et la bénissent dans leurs chants.

Je vois au Septentrion des hommes qui n'ont plus qu'un reste de chaleur concentrée dans leur tête, et qui l'enivre ; mais le Christ les touche de sa croix, et le cœur commence à battre.

Je vois au Midi des races affaissées sous je ne sais quelle malédiction : un joug pesant les accable, elles marchent courbées ; mais le Christ les touche de sa croix, et elles se redressent.

Fils de l'homme, que vois-tu encore ?

Il ne répond point ; crions de nouveau.

Fils de l'homme, que vois-tu ?

Je vois Satan qui fuit, et le Christ entouré de ses anges qui vient pour régner.

III

Et je fus transporté en esprit dans les temps anciens, et la terre étoit belle, et riche, et féconde ; et ses habitants vivoient heureux, parce qu'ils vivoient en frères.

Et je vis le Serpent qui se glissoit au milieu d'eux : il fixa sur plusieurs son regard puissant, et leur âme se troubla, et ils s'approchèrent, et le Serpent leur parla à l'oreille.

Et après avoir écouté la parole du Serpent, ils se levèrent et dirent : Nous sommes rois.

Et le soleil pâlit, et la terre prit une teinte funèbre, comme celle du linceul qui enveloppe les morts.

Et l'on entendit un sourd murmure, une longue plainte, et chacun trembla dans son âme.

En vérité, je vous le dis, ce fut comme au jour où l'abîme rompit ses digues, et où déborda le déluge des grandes eaux.

La Peur s'en alla de cabane en cabane, car il n'y avoit point encore de palais, et elle dit à chacun des choses secrètes qui le firent frissonner.

Et ceux qui avoient dit : Nous sommes rois, prirent un glaive, et suivirent la Peur de cabane en cabane.

Et il se passa là des mystères étranges ; et il y eut des chaînes, des pleurs et du sang.

Les hommes effrayés s'écrièrent : Le meurtre a reparu dans le monde. Et ce fut tout, parce que la Peur avait transi leur âme et ôté le mouvement à leurs bras.

Et ils se laissèrent charger de fers, eux et leurs femmes et leurs enfants. Et ceux qui avoient dit : Nous sommes rois, creusèrent comme une grande caverne, et ils y enfermèrent toute la race humaine, ainsi qu'on enferme des animaux dans une étable.

Et la tempête chassoit les nuages, et le tonnerre grondoit, et j'entendis une voix qui disait : Le Serpent a vaincu une seconde fois, mais pas pour toujours.

Après cela, je n'entendis plus que des voix confuses, des rires, des sanglots, des blasphèmes.

Et je compris qu'il devoit y avoir un règne de Satan avant le règne de Dieu. Et je pleurai et j'espérai.

Et la vision que je vis étoit vraie, car le règne de Satan s'est accompli et le règne de Dieu s'accomplira aussi ; et ceux qui ont dit : Nous sommes rois, seront à leur tour renfermés dans la caverne avec le Serpent, et la race humaine en sortira ; et ce sera pour elle comme une autre naissance, comme le passage de la mort à la vie. Ainsi soit-il.

IV

Vous êtes fils d'un même père, et la même mère vous a allaités ; pourquoi donc ne vous aimez-vous pas les uns les autres comme des frères ? et pourquoi vous traitez-vous bien plutôt en ennemis ?

Celui qui n'aime pas son frère est maudit sept fois, et celui qui se fait l'ennemi de son frère est maudit septante fois sept fois.

C'est pourquoi les rois et les princes, et tous ceux que le monde appelle grands ont été maudits : ils n'ont point aimé leurs frères, et ils les ont traités en ennemis.

Aimez-vous les uns les autres, et vous ne craindrez ni les grands, ni les princes, ni les rois.

Ils ne sont forts contre vous que parce que vous n'êtes point unis, que parce que vous ne vous aimez point comme des frères les uns les autres.

Ne dites point : Celui-là est d'un peuple, et moi je suis d'un autre peuple. Car tous les peuples ont eu sur la terre le même père qui est Adam, et ont dans le ciel le même père qui est Dieu.

Si l'on frappe un membre, tout le corps souffre. Vous êtes tous un même corps : on ne peut opprimer l'un de vous, que tous ne soient opprimés.

Si un loup se jette sur un troupeau, il ne le dévore pas tout entier sur-le-champ : il saisit un mouton et le mange. Puis, sa faim étant revenue, il en saisit un autre et le mange, et ainsi jusqu'au dernier, car sa faim revient toujours.

Ne soyez pas comme les moutons, qui, lorsque le loup a enlevé l'un d'eux, s'effrayent un moment et puis se remettent à paitre. Car, pensent-ils, peut-être se contentera-t-il d'une première ou d'une seconde proie : et qu'ai-je affaire de m'inquiéter de ceux qu'il dévore ? qu'est-ce que cela me fait, à moi ? il ne me restera que plus d'herbe.

En vérité, je vous le dis : Ceux qui pensent ainsi en eux-mêmes sont marqués pour être la pâture de la bête qui vit de la chair et de sang.

V

Quand vous voyez un homme conduit en prison ou au supplice, ne vous pressez pas de dire : Celui-là est un homme méchant qui a commis un crime contre les hommes.

Car peut-être est-ce un homme de bien qui a voulu servir les hommes, et qui en est puni par leurs oppresseurs.

Quand vous voyez un peuple chargé de fers et livré au bourreau, ne vous pressez pas de dire : Ce peuple est un peuple violent, qui vouloit troubler la paix de la terre.

Car peut-être est-ce un peuple martyr, qui meurt pour le salut du genre humain.

Il y a dix-huit siècles, dans une ville d'Orient, les pontifes et les rois de ce temps-là clouèrent sur une croix, après l'avoir battu de verges, un séditieux, un blasphémateur, comme ils l'appeloient.

Le jour de sa mort, il y eut une grande terreur dans l'enfer et une grande joie dans le ciel :

Car le sang du Juste avoit sauvé le monde.

VI

Pourquoi les animaux trouvent-ils leur nourriture, chacun suivant son espèce ? C'est que nul parmi eux ne dérobe celle d'autrui, et que chacun se contente de ce qui suffit à ses besoins.

Si, dans une ruche, une abeille disoit : Tout le miel qui est ici est à moi, et que là-dessus elle se mît à disposer comme elle l'entendroit des fruits du travail commun, que deviendroient les autres abeilles ?

La terre est comme une grande ruche, et les hommes sont comme des abeilles.

Chaque abeille a droit à la portion de miel nécessaire à sa subsistance, et si, parmi les hommes, il en est qui manquent de ce nécessaire, c'est que la justice et la charité ont disparu d'au milieu d'eux.

La justice, c'est la vie ; et la charité, c'est encore la vie, et une plus douce et plus abondante vie.

Il s'est rencontré de faux prophètes qui ont persuadé à quelques hommes que tous les autres étoient nés pour eux ; et ce que ceux-ci ont cru, les autres l'ont cru aussi sur la parole des faux prophètes.

Lorsque cette parole de mensonge prévalut, les anges pleurèrent dans le ciel, car ils prévirent que beaucoup de violences, et beaucoup de crimes, et beaucoup de maux alloient déborder sur la terre.

Les hommes, égaux entre eux, sont nés pour Dieu seul, et quiconque dit une chose contraire dit un blasphème.

Que celui qui veut être le plus grand parmi vous soit votre serviteur : et que celui qui veut être le premier parmi vous soit le serviteur de tous.

La loi de Dieu est une loi d'amour, et l'amour ne s'élève point au-dessus des autres, mais il se sacrifie aux autres.

Celui qui dit dans son cœur : Je ne suis pas comme les autres hommes, mais les autres hommes m'ont été donnés pour que je leur commande, et que je dispose d'eux et de ce qui est à eux à ma fantaisie : celui-là est le fils de Satan.

Et Satan est le roi de ce monde, car il est le roi de tous ceux qui pensent et agissent ainsi ; et ceux qui pensent et agissent ainsi se sont rendus, par ses conseils, les maîtres du monde.

Mais leur empire n'aura qu'un temps, et nous touchons à la fin de ce temps.

Un grand combat sera livré, et l'ange de la justice et l'ange de l'amour combattront avec ceux qui se seront armés pour rétablir parmi les hommes le règne de la justice et le règne de l'amour.

Et beaucoup mourront dans ce combat, et leur nom restera sur la terre comme un rayon de la gloire de Dieu.

C'est pourquoi, vous qui souffrez, prenez courage, fortifiez votre cœur : car demain sera le jour de l'épreuve, le jour où chacun devra donner avec joie sa vie pour ses frères : et celui qui suivra sera le jour de la délivrance.

VII

Lorsqu'un arbre est seul, il est battu des vents et dépouillé de ses feuilles ; et ses branches, au lieu de s'élever, s'abaissent comme si elles cherchoient la terre.

Lorsqu'une plante est seule, ne trouvant point d'abri contre l'ardeur du soleil, elle languit et se dessèche, et meurt.

Lorsque l'homme est seul, le vent de la puissance le courbe vers la terre, et l'ardeur de la convoitise des grands de ce monde absorbe la sève qui le nourrit.

Ne soyez donc point comme la plante et comme l'arbre qui sont seuls : mais unissez-vous les uns aux autres, et appuyez-vous, et abritez-vous mutuellement.

Tandis que vous serez désunis, et que chacun ne songera qu'à soi, vous n'avez rien à espérer que souffrance, et malheur, et oppression.

Qu'y a-t-il de plus foible que le passereau, et de plus désarmé que l'hirondelle ? Cependant quand paroît l'oiseau de proie, les hirondelles et les passereaux parviennent à le chasser, en se rassemblant autour de lui, et le poursuivant tous ensemble.

Prenez exemple sur le passereau et sur l'hirondelle.

Celui qui se sépare de ses frères, la crainte le suit quand il marche, s'assied près de lui quand il repose, et ne le quitte pas même durant son sommeil.

Donc, si l'on vous demande : Combien êtes-vous ? répondez : Nous sommes un, car nos frères, c'est nous, et nous, c'est nos frères.

Dieu n'a fait ni petits ni grands, ni maîtres ni esclaves, ni rois ni sujets : il a fait tous les hommes égaux.

Mais, entre les hommes, quelques-uns ont plus de force ou de corps, ou d'esprit, ou de volonté, et ce sont ceux-là qui cherchent à s'assujettir les autres, lorsque l'orgueil ou la convoitise étouffent en eux l'amour de leurs frères.

Et Dieu savoit qu'il en seroit ainsi, et c'est pourquoi il a commandé aux hommes de s'aimer, afin qu'ils fussent unis, et que les foibles ne tombassent point sous l'oppression des forts.

Car celui qui est plus fort qu'un seul sera moins fort que deux, et celui qui est plus fort que deux sera moins fort que quatre ; et ainsi les foibles ne craindront rien, lorsque, s'aimant les uns les autres, ils seront unis véritablement.

Un homme voyageoit dans la montagne, et il arriva en un lieu où un gros rocher, ayant roulé sur le chemin, le remplissoit tout entier, et hors du chemin il n'y avoit point d'autre issue, ni à gauche, ni à droite.

Or, cet homme voyant qu'il ne pouvoit continuer son voyage à cause du rocher, essaya de le mouvoir pour se faire un passage, et il se fatigua beaucoup à ce travail, et tous ses efforts furent vains.

Ce que voyant, il s'assit plein de tristesse et dit : Que sera-ce de moi lorsque la nuit viendra et me surprendra dans cette solitude, sans nourriture, sans abri, sans aucune défense, à l'heure où les bêtes féroces sortent pour chercher leur proie ?

Et comme il étoit absorbé dans cette pensée, un autre voyageur survint, et celui-ci, ayant fait ce qu'avoit fait le premier et s'étant trouvé aussi impuissant à remuer le rocher, s'assit en silence et baissa la tête.

Et après celui-ci, il en vint plusieurs autres, et aucun ne put mouvoir le rocher, et leur crainte à tous étoit grande.

Enfin l'un d'eux dit aux autres : Mes frères, prions notre Père qui est dans les cieux : peut-être qu'il aura pitié de nous dans cette détresse.

Et cette parole fut écoutée, et ils prièrent de cœur le Père qui est dans les cieux.

Et quand ils eurent prié, celui qui avoit dit : Prions, dit encore : Mes frères, ce qu'aucun de nous n'a pu faire seul, qui sait si nous ne le ferons pas tous ensemble ?

Et ils se levèrent, et tous ensemble ils poussèrent le

rocher, et le rocher céda, et ils poursuivirent leur route en paix.

Le voyageur c'est l'homme, le voyage c'est la vie, le rocher, ce sont les misères qu'il rencontre à chaque pas sur sa route.

Aucun homme ne saurait soulever seul ce rocher : mais Dieu en a mesuré le poids de manière qu'il n'arrête jamais ceux qui voyagent ensemble.

VIII

Au commencement le travail n'étoit pas nécessaire à l'homme pour vivre : la terre fournissoit d'elle-même à tous ses besoins.

Mais l'homme fit le mal ; et comme il s'étoit révolté contre Dieu, la terre se révolta contre lui.

Il lui arriva ce qui arrive à l'enfant qui se révolte contre son père ; le père lui retire son amour, et il l'abandonne à lui-même ; et les serviteurs de la maison refusent de le servir, et il s'en va cherchant çà et là sa pauvre vie, et mangeant le pain qu'il a gagné à la sueur de son visage.

Depuis lors donc, Dieu a condamné tous les hommes au travail, et tous ont leur labeur, soit du corps, soit de l'esprit ; et ceux qui disent : Je ne travaillerai point, sont les plus misérables.

Car comme les vers dévorent un cadavre, les vices les dévorent, et si ce ne sont les vices, c'est l'ennui.

Et quand Dieu voulut que l'homme travaillât, il cacha un trésor dans le travail, parce qu'il est père, et que l'amour d'un père ne meurt point.

Et celui qui fait un bon usage de ce trésor, et qui ne le dissipe pas en insensé, il vient pour lui un temps de repos, et alors il est comme les hommes étoient au commencement.

Et Dieu leur donna encore ce précepte : Aidez-vous les uns les autres, car il y en a parmi vous de plus forts et de plus foibles, d'infirmes et de bien portants ; et cependant tous doivent vivre.

Et si vous faites ainsi, tous vivront, parce que je récompenserai la pitié que vous aurez eue pour vos frères, et je rendrai votre sueur féconde.

Et ce que Dieu a promis s'est vérifié toujours, et jamais

on n'a vu celui qui aide ses frères manquer de pain.

Or, il y eut autrefois un homme méchant et maudit du ciel. Et cet homme étoit fort, et il haïssoit le travail ; de sorte qu'il se dit : Comment ferai-je ? Si je ne travaille point, je mourrai, et le travail m'est insupportable.

Alors il lui entra une pensée de l'enfer dans le cœur. Il s'en alla de nuit, et saisit quelques-uns de ses frères pendant qu'ils dormoient, et les chargea de chaînes.

Car, disoit-il, je les forcerai, avec les verges et le fouet, à travailler pour moi, et je mangerai le fruit de leur travail.

Et il fit ce qu'il avoit pensé, et d'autres, voyant cela, en firent autant, et il n'y eut plus de frères, il y eut des maîtres et des esclaves.

Ce fut un jour de deuil sur toute la terre.

Longtemps après il y eut un autre homme plus méchant que le premier et plus maudit du ciel.

Voyant que les hommes s'étoient partout multipliés, et que leur multitude étoit innombrable, il se dit :

Je pourrois bien peut-être en enchaîner quelques-uns et les forcer à travailler pour moi ; mais il les faudroit nourrir, et cela diminueroit mon gain. Faisons mieux ; qu'ils travaillent pour rien ! ils mourront, à la vérité, mais comme leur nombre est grand, j'amasserai des richesses avant qu'ils aient diminué beaucoup, et il en restera toujours assez.

Or toute cette multitude vivoit de ce qu'elle recevoit en échange de son travail.

Ayant donc parlé de la sorte, il s'adressa en particulier à quelques-uns, et leur dit : Vous travaillez pendant six heures, et l'on vous donne une pièce de monnoie pour votre travail.

Travaillez pendant douze heures, et vous gagnerez deux pièces de monnoie, et vous vivrez bien mieux vous, vos femmes et vos enfants.

Et ils le crurent.

Il leur dit ensuite : Vous ne travaillez que la moitié des jours de l'année : travaillez tous les jours de l'année, et votre gain sera double.

Et ils le crurent encore.

Or il arriva de là que la quantité de travail étant devenue plus grande de moitié, sans que le besoin de travail fût plus grand, la moitié de ceux qui vivoient auparavant de leur labeur ne trouvèrent plus personne qui les employât.

Alors l'homme méchant, qu'ils avoient cru, leur dit : Je

vous donnerai du travail à tous, à la condition que vous travaillerez le même temps, et que je ne vous payerai que la moitié de ce que je vous payois ; car je veux bien vous rendre service, mais je ne veux pas me ruiner.

Et comme ils avoient faim, eux, leurs femmes et leurs enfants, ils acceptèrent la proposition de l'homme méchant, et ils le bénirent ; car, disoient-ils, il nous donne la vie.

Et, continuant de les tromper de la même manière, l'homme méchant augmenta toujours plus leur travail, et diminua toujours plus leur salaire.

Et ils mouroient faute du nécessaire, et d'autres s'empressoient de les remplacer, car l'indigence étoit devenue si profonde dans ce pays, que les familles entières se vendoient pour un morceau de pain.

Et l'homme méchant qui avoit menti à ses frères, amassa plus de richesses que l'homme méchant qui les avoit enchaînés.

Le nom de celui-ci est Tyran, l'autre n'a de nom qu'en enfer.

IX

Vous êtes dans ce monde comme des étrangers.

Allez au Nord et au Midi, à l'Orient et à l'Occident, en quelque endroit que vous vous arrêtiez, vous trouverez un homme qui vous en chassera en disant : Ce champ est à moi.

Et après avoir parcouru tous les pays vous reviendrez, sachant qu'il n'y a nulle part un pauvre petit coin de terre où votre femme en travail puisse enfanter son premier-né, où vous puissiez reposer après votre labeur, où, arrivé au dernier terme, vos enfants puissent enfouir vos os, comme dans un lieu qui soit à vous.

C'est là, certes, une grande misère.

Et pourtant, vous ne devez pas trop vous affliger, car il est écrit de celui qui a sauvé la race humaine :

Le renard a sa tanière, les oiseaux du ciel ont leur nid, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête.

Or, il s'est fait pauvre pour vous apprendre à supporter la pauvreté.

Ce n'est pas que la pauvreté vienne de Dieu, mais elle est une suite de la corruption et des mauvaises convoitises des hommes, et c'est pourquoi il y aura toujours des pauvres.

La pauvreté est fille du péché, dont le germe est en chaque homme, et de la servitude, dont le germe est en chaque société.

Il y aura toujours des pauvres, parce que l'homme ne détruira jamais le péché en soi.

Il y aura toujours moins de pauvres, parce que peu à peu la servitude disparaîtra de la société.

Voulez-vous travailler à détruire la pauvreté, travaillez à détruire le péché, en vous premièrement, puis dans les autres, et la servitude dans la société.

Ce n'est pas en prenant ce qui est à autrui qu'on peut détruire la pauvreté ; car comment, en faisant des pauvres, diminuera-t-on le nombre des pauvres ?

Chacun a droit de conserver ce qu'il a, sans quoi personne ne posséderoit plus rien.

Mais chacun a droit d'acquérir par son travail ce qu'il n'a pas, sans quoi la pauvreté seroit éternelle.

Affranchissez donc votre travail, affranchissez vos bras, et la pauvreté ne sera plus parmi les hommes qu'une exception permise de Dieu, pour leur rappeler l'infirmité de leur nature et le secours mutuel et l'amour qu'ils se doivent les uns aux autres.

X

Lorsque toute la terre gémissoit dans l'attente de la délivrance, une voix s'éleva de la Judée, la voix de Celui qui venoit souffrir et mourir pour ses frères, et que quelques-uns appeloient par dédain le Fils du charpentier.

Le Fils donc du charpentier, pauvre et délaissé en ce monde, disoit :

« Venez à moi, vous tous qui haletez sous le poids du « travail, et je vous ranimerai. »

Et depuis ce temps-là jusqu'à ce jour, pas un de ceux qui ont cru en lui n'est demeuré sans soulagement dans sa misère.

Pour guérir les maux qui affligent les hommes, il prêchoit à tous la justice qui est le commencement de la charité, et la charité qui est la consommation de la justice.

Or la justice commande de respecter le droit d'autrui, et quelquefois la charité veut que l'on abandonne le sien même, à cause de la paix ou de quelque autre bien.

Que seroit le monde, si le droit cessoit d'y régner, si chacun n'étoit en sûreté de sa personne et ne jouissoit sans crainte de ce qui lui appartient ?

Mieux vaudroit vivre au sein des forêts, que dans une société ainsi livrée au brigandage.

Ce que vous prendrez aujourd'hui, un autre vous le prendra demain. Les hommes seront plus misérables que les oiseaux du ciel, à qui les autres oiseaux ne ravissent ni leur pâture ni leur nid.

Qu'est-ce qu'un pauvre ? C'est celui qui n'a point encore de propriété.

Que souhaite-t-il ? De cesser d'être pauvre, c'est-à-dire d'acquérir une propriété.

Or, celui qui dérobe, qui pille, que fait-il, sinon abolir autant qu'il est en lui le droit même de propriété ?

Piller, voler, c'est donc attaquer le pauvre aussi bien que le riche ; c'est renverser le fondement de toute société parmi les hommes.

Quiconque ne possède rien ne peut arriver à posséder que parce que d'autres possèdent déjà ; puisque ceux-là seuls peuvent lui donner quelque chose en échange de son travail.

L'ordre est le bien, l'intérêt de tous.

Ne buvez point à la coupe du crime : au fond est l'amère détresse et l'angoisse et la mort.

XI

Et j'avois vu les maux qui arrivent sur la terre, le foible opprimé, le juste mendiant son pain, le méchant élevé aux honneurs et regorgeant de richesses, l'innocent condamné par des juges iniques, et ses enfants errant sous le soleil.

Et mon âme étoit triste, et l'espérance en sortoit de toutes parts comme d'un vase brisé.

Et Dieu m'envoya un profond sommeil.

Et dans mon sommeil, je vis comme une forme lumineuse, debout près de moi, un Esprit dont le regard doux et perçant pénétroit jusqu'au fond de mes pensées les plus secrètes.

Et je tressaillis non de crainte ni de joie, mais comme d'un sentiment qui seroit un mélange inexprimable de l'une et de l'autre.

Et l'Esprit me dit : Pourquoi es-tu triste ?

Et je répondis en pleurant : Oh ! voyez les maux qui sont sur la terre.

Et la forme céleste se prit à sourire d'un sourire ineffable, et cette parole vint à mon oreille :

Ton œil ne voit rien qu'à travers ce milieu trompeur que les créatures nomment le temps. Le temps n'est que pour toi : il n'y a point de temps pour Dieu.

Et je me taisois, car je ne comprenois pas.

Tout à coup l'Esprit : Regarde, dit-il.

Et, sans qu'il y eût désormais pour moi ni avant ni après, en un même instant, je vis à la fois ce que, dans leur langue infirme et défaillante, les hommes appellent passé, présent, avenir.

Et tout cela n'étoit qu'un, et cependant, pour dire ce que je vis, il faut que je redescende au sein du temps, il faut que je parle la langue infirme et défaillante des hommes.

Et toute la race humaine me paroissoit comme un seul homme.

Et cet homme avoit fait beaucoup de mal, peu de bien, avoit senti beaucoup de douleurs, peu de joies.

Et il étoit là, gisant dans sa misère, sur une terre tantôt glacée, tantôt brûlante, maigre, affamé, souffrant, affaissé d'une langueur entremêlée de convulsions, accablé de chaînes forgées dans la demeure des démons.

Sa main droite en avoit chargé sa main gauche, et la gauche en avoit chargé la droite, et au milieu de ses rêves mauvais il s'étoit tellement roulé dans ses fers, que tout son corps en étoit couvert et serré.

Car dès qu'ils le touchoient seulement, ils se colloient à sa peau comme du plomb bouillant ; ils entroient dans la chair et n'en sortoient plus.

Et c'étoit là l'homme, je le reconnus.

Et voilà, un rayon de lumière partoit de l'Orient, et un rayon d'amour du Midi, et un rayon de force du Septentrion.

Et ces trois rayons s'unirent sur le cœur de cet homme.

Et quand partit le rayon de lumière, une voix dit : Fils de Dieu, frère du Christ, sache ce que tu dois savoir.

Et quand partit le rayon d'amour, une voix dit : Fils de Dieu, frère du Christ, aime qui tu dois aimer.

Et quand partit le rayon de force, une voix dit : Fils de Dieu, frère du Christ, fais ce qui doit être fait.

Et quand les trois rayons se furent unis, les trois voix s'unirent aussi, et il s'en forma une seule voix qui dit :

Fils de Dieu, frère du Christ, sers Dieu et ne sers que lui seul.

Et alors ce qui jusque-là ne m'avait semblé qu'un homme, m'apparut comme une multitude de peuples et de nations.

Et mon premier regard ne m'avoit pas trompé, et le second ne me trompoit pas non plus.

Et ces peuples et ces nations, se réveillant sur leur lit d'angoisse, commencèrent à se dire :

D'où viennent nos souffrances et notre langueur, et la faim et la soif qui nous tourmentent, et les chaines qui nous courbent vers la terre et entrent dans notre chair?

Et leur intelligence s'ouvrit et ils comprirent que les Fils de Dieu, les frères du Christ, n'avoient pas été condamnés par leur père à l'esclavage, et que cet esclavage étoit la source de tous leurs maux.

Chacun donc essaya de rompre ses fers, mais nul n'y parvint.

Et ils se regardèrent les uns les autres avec une grande pitié, et l'amour agissant en eux, ils se dirent : Nous avons tous la même pensée, pourquoi n'aurions-nous pas tous le même cœur ? Ne sommes-nous pas tous les fils du même Dieu et les frères du même Christ ? Sauvons-nous ou mourons ensemble.

Et ayant dit cela, ils sentirent en eux une force divine, et j'entendis leurs chaînes craquer, et ils combattirent six jours contre ceux qui les avoient enchaînés, et le sixième jour ils furent vainqueurs, et le septième fut un jour de repos.

Et la terre qui étoit sèche, reverdit, et tous purent manger de ses fruits, et aller et venir sans que personne leur dit : Où allez-vous? on ne passe point ici.

Et les petits enfants cueilloient des fleurs, et les apportoient à leur mère, qui doucement leur sourioit.

Et il n'y avoit ni pauvres ni riches, mais tous avoient en abondance les choses nécessaires à leurs besoins, parce que tous s'aimoient et s'aidoient en frères.

Et une voix, comme la voix d'un ange, retentit dans les cieux : Gloire à Dieu, qui a donné l'intelligence, l'amour, la force à ses enfants! Gloire au Christ, qui a rendu à ses frères la liberté !

XII

Lorsqu'un de vous souffre une injustice, lorsque dans sa route à travers le monde, l'oppresseur le renverse et met le pied sur lui ; s'il se plaint, nul ne l'entend.

Le cri du pauvre monte jusqu'à Dieu, mais il n'arrive pas à l'oreille de l'homme.

Et je me suis demandé : D'où vient ce mal ? Est-ce que celui qui a créé le pauvre comme le riche, le foible comme le puissant, auroit voulu ôter aux uns toute crainte dans leurs iniquités, aux autres toute espérance dans leur misère ?

Et j'ai vu que c'étoit là une pensée horrible, un blasphème contre Dieu.

Parce que chacun de vous n'aime que soi, parce qu'il est seul et veut être seul, sa plainte n'est point entendue.

Au printemps, lorsque tout se ranime, il sort de l'herbe un bruit qui s'élève comme un long murmure.

Ce bruit, formé de tant de bruits qu'on ne les pourroit compter, est la voix d'un nombre innombrable de pauvres petites créatures imperceptibles.

Seule, aucune d'elles ne seroit entendue : toutes ensemble, elles se font entendre.

Vous êtes aussi cachés sous l'herbe, pourquoi n'en sort-il aucune voix ?

Quand on veut passer une rivière rapide, on se forme en une longue file sur deux rangs, et, rapprochés de la sorte, ceux qui n'auroient pu, isolés des autres, résister à la force des eaux la surmontent sans peine.

Faites ainsi, et vous romprez le cours de l'iniquité, qui vous emporte lorsque vous êtes seuls, et vous jette brisés sur la rive.

Que vos résolutions soient lentes, mais fermes. Ne vous laissez aller ni à un premier, ni à un second mouvement.

Mais si l'on a commis contre vous quelque injustice, commencez par bannir tout sentiment de haine de votre cœur, et puis, levant les mains et les yeux en haut, dites à votre Père, qui est dans les cieux :

O Père, vous êtes le protecteur de l'innocent et de l'opprimé ; car c'est votre amour qui a créé le monde, et c'est votre justice qui le gouverne.

Vous voulez qu'elle règne sur la terre, et le méchant y oppose sa volonté mauvaise.

C'est pourquoi nous avons résolu de combattre le méchant.

O Père ! donnez le conseil à notre esprit, et la force à nos bras !

Quand vous aurez ainsi prié du fond de votre âme, combattez et ne craignez rien.

Si d'abord la victoire paroît s'éloigner de vous, ce n'est qu'une épreuve, elle reviendra, car votre sang sera comme le sang d'Abel égorgé par Caïn, et votre mort comme celle des martyrs.

XIII

C'étoit dans une nuit sombre ; un ciel sans astres pesoit sur la terre, comme un couvercle de marbre noir sur un tombeau.

Et rien ne troubloit le silence de cette nuit, si ce n'est un bruit étrange, comme d'un léger battement d'ailes, que de fois à autre on entendoit au-dessus des campagnes et des cités ;

Et alors les ténèbres s'épaississoient, et chacun sentait son âme se serrer, et le frisson courir dans ses veines.

Et dans une salle tendue de noir et éclairée d'une lampe rougeâtre, sept hommes vêtus de pourpre, et la tête ceinte d'une couronne, étoient assis sur sept sièges de fer.

Et au milieu de la salle s'élevoit un trône composé d'ossements, et au pied du trône, en guise d'escabeau, étoit un crucifix renversé ; et devant le trône, une table d'ébène, et sur la table, un vase plein de sang rouge et écumeux, et un crâne humain.

Et les sept hommes couronnés paroissoient pensifs et tristes, et, du fond de son orbite creux, leur œil de temps en temps laissoit échapper des étincelles d'un feu livide.

Et l'un d'eux s'étant levé, s'approcha du trône en chancelant, et mit le pied sur le crucifix.

En ce moment ses membres tremblèrent, et il sembla près de défaillir. Les autres regardoient immobiles ; ils ne firent point le moindre mouvement, mais je ne sais quoi passa sur leur front, et un sourire qui n'est pas de l'homme contracta leurs lèvres.

Et celui qui avoit semblé près de défaillir étendit la main,

saisit le vase plein de sang, en versa dans le crâne, et le but.

Et cette boisson parut le fortifier.

Et dressant la tête, ce cri sortit de sa poitrine comme un sourd râlement :

Maudit soit le Christ qui a ramené sur la terre la Liberté !

Et les six autres hommes couronnés se levèrent tous ensemble, et tous ensemble poussèrent le même cri :

Maudit soit le Christ, qui a ramené sur terre la Liberté !

Après quoi, s'étant rassis sur leurs sièges de fer, le premier dit :

Mes frères, que ferons-nous pour étouffer la Liberté ? Car notre règne est fini, si le sien commence. Notre cause est la même : que chacun propose ce qui lui semblera bon.

Voici pour moi le conseil que je donne. Avant que le Christ vînt, qui se tenoit debout devant nous ? C'est sa religion qui nous a perdus : abolissons la religion du Christ.

Et tous répondirent : Il est vrai. Abolissons la religion du Christ.

Et un second s'avança vers le trône, prit le crâne humain, y versa du sang, le but, et dit ensuite :

Ce n'est pas la religion seulement qu'il faut abolir, mais encore la science et la pensée ; car la science veut connoître ce qu'il n'est pas bon pour nous que l'homme sache, et la pensée est toujours prête à regimber contre la force.

Et tous répondirent : Il est vrai. Abolissons la science et la pensée.

Et ayant fait ce qu'avoient fait les deux premiers, un troisième dit :

Lorsque nous aurons replongé les hommes dans l'abrutissement en leur ôtant et la religion, et la science, et la pensée, nous aurons fait beaucoup, mais il nous restera quelque chose encore à faire.

La brute a des instincts et des sympathies dangereuses. Il faut qu'aucun peuple n'entende la voix d'un autre peuple, de peur que si celui-là se plaint et se remue, celui-ci ne soit tenté de l'imiter. Qu'aucun bruit du dehors ne pénètre chez nous.

Et tous répondirent : Il est vrai. Qu'aucun bruit du dehors ne pénètre chez nous.

Et un quatrième dit : Nous avons notre intérêt, et les peuples ont aussi leur intérêt opposé au nôtre. S'ils s'unis-

sent pour défendre contre nous cet intérêt, comment leur résisterons-nous ?

Divisons pour régner. Créons à chaque province, à chaque ville, à chaque hameau, un intérêt contraire à celui des autres hameaux, des autres villes, des autres provinces.

De cette manière tous se haïront, et ils ne songeront pas à s'unir contre nous.

Et tous répondirent : Il est vrai. Divisons pour régner : la concorde nous tueroit.

Et un cinquième, ayant deux fois rempli de sang et vidé deux fois le crâne humain, dit :

J'approuve tous ces moyens ; ils sont bons, mais insuffisants. Faites des brutes, c'est bien ; mais effrayez ces brutes, frappez-les de terreur par une justice inexorable et par des supplices atroces, si vous ne voulez pas tôt ou tard en être dévorés. Le bourreau est le premier ministre d'un bon prince.

Et tous répondirent : Il est vrai. Le bourreau est le premier ministre d'un bon prince.

Et un sixième dit :

Je reconnois l'avantage des supplices prompts, terribles, inévitables. Cependant il y a des âmes fortes et des âmes désespérées qui bravent les supplices.

Voulez-vous gouverner aisément les hommes, amollissez-les par la volupté. La vertu ne nous vaut rien ; elle nourrit la force : épuisons-la plutôt par la corruption.

Et tous répondirent : Il est vrai. Épuisons la force et l'énergie et le courage par la corruption.

Alors le septième, ayant comme les autres bu dans le crâne humain, parla de la sorte, les pieds sur le crucifix :

Plus de Christ ; il y a guerre à mort, guerre éternelle entre lui et nous.

Mais comment détacher de lui les peuples ? C'est une tentative vaine. Que faire donc ? Écoutez-moi : il faut gagner les prêtres du Christ avec des biens, des honneurs et de la puissance.

Et ils commanderont au peuple, de la part du Christ, de nous être soumis en tout, quoi que nous fassions, quoi que nous ordonnions ;

Et le peuple les croira, et il obéira par conscience, et notre pouvoir sera plus affermi qu'auparavant.

Et tous répondirent : Il est vrai. Gagnons les prêtres du Christ.

Et tout à coup la lampe qui éclairoit la salle s'éteignit, et les sept hommes se séparèrent dans les ténèbres.

Et il fut dit à un juste, qui en ce moment veilloit et prioit devant la croix : Mon jour approche. Adore et ne crains rien.

XIV

Et à travers un brouillard gris et lourd, je vis comme on voit sur la terre, à l'heure du crépuscule, une plaine nue, déserte et froide.

Au milieu s'élevoit un rocher d'où tomboit goutte à goutte une eau noirâtre, et le bruit foible et sourd des gouttes qui tomboient étoit le seul bruit qu'on entendît.

Et sept sentiers, après avoir serpenté dans la plaine, venoient aboutir au rocher, et près du rocher, à l'entrée de chacun, étoit une pierre recouverte de je ne sais quoi d'humide et de vert, semblable à la bave d'un reptile.

Et voilà, sur l'un des sentiers, j'aperçus comme une ombre qui lentement se mouvoit ; et peu à peu, l'ombre s'approchant, je distinguai, non pas un homme, mais la ressemblance d'un homme.

Et à l'endroit du cœur, cette forme humaine avoit une tache de sang.

Et elle s'assit sur la pierre humide et verte, et ses membres grelottoient, et, la tête penchée, elle se serroit avec ses bras, comme pour retenir un reste de chaleur.

Et par les six autres sentiers, six autres ombres successivement arrivèrent au pied du rocher.

Et chacune d'elles, grelottant et se serrant avec ses bras, s'assit sur la pierre humide et verte.

Et elles étoient là, silencieuses et courbées sous le poids d'une incompréhensible angoisse.

Et leur silence dura longtemps, je ne sais combien de temps, car jamais le soleil ne se lève sur cette plaine : on n'y connoît ni soir ni matin. Les gouttes d'eau noirâtre y mesurent seules, en tombant, une durée monotone, obscure, pesante, éternelle.

Et cela étoit si horrible à voir, que, si Dieu ne m'avoit fortifié, je n'aurois pu en soutenir la vue.

Et, après une sorte de frissonnement convulsif, une des ombres, soulevant sa tête, fit entendre un son comme

le son rauque et sec du vent qui bruit dans un squelette.

Et le rocher renvoya cette parole à mon oreille :

Le Christ a vaincu : maudit soit-il !

Et les six autres ombres tressaillirent, et toutes ensemble soulevant la tête, le même blasphème sortit de leur sein :

Le Christ a vaincu : maudit soit-il !

Et aussitôt elles furent saisies d'un tremblement plus fort, le brouillard s'épaissit, et pendant un moment l'eau noirâtre cessa de couler.

Et les sept ombres avoient plié de nouveau sous le poids de leur angoisse secrète, et il y eut un silence plus long que le premier.

Ensuite une d'elles, sans se lever de sa pierre, immobile et penchée, dit aux autres :

Il vous est donc advenu ainsi qu'à moi. Que nous ont servi tous nos conseils ?

Et une autre reprit : La foi et la pensée ont brisé les chaînes des peuples ; la foi et la pensée ont affranchi la terre.

Et une autre dit : Nous voulions diviser les hommes, et notre oppression les a unis contre nous.

Et une autre : Nous avons versé le sang, et ce sang est retombé sur nos têtes.

Et une autre : Nous avons semé la corruption, et elle a germé en nous, et elle a dévoré nos os.

Et une autre : Nous avons cru étouffer la Liberté, et son souffle a desséché notre pouvoir jusqu'en sa racine.

Alors la septième ombre :

Le Christ a vaincu : maudit soit-il !

Et tous d'une seule voix répondirent :

Le Christ a vaincu : maudit soit-il !

Et je vis une main qui s'avançoit ; elle trempa le doigt dans l'eau noirâtre dont les gouttes mesurent en tombant la durée éternelle, en marqua au front les sept ombres, et ce fut pour jamais.

XV

Vous n'avez qu'un jour à passer sur la terre ; faites en sorte de le passer en paix.

La paix est le fruit de l'amour ; car, pour vivre en paix, il faut savoir supporter bien des choses.

Nul n'est parfait, tous ont leurs défauts ; chaque homme pèse sur les autres, et l'amour seul rend ce poids léger.

Si vous ne pouvez supporter vos frères, comment vos frères vous supporteront-ils ?

Il est écrit du fils de Marie : Comme il avoit aimé les siens qui étoient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin.

Aimez donc vos frères qui sont dans le monde, aimez-les jusqu'à la fin.

L'amour est infatigable, il ne se lasse jamais. L'amour est inépuisable ; il vit et renaît de lui-même, et plus il s'épanche, plus il surabonde.

Qui s'aime plus que son frère n'est pas digne du Christ, mort pour ses frères. Avez-vous donné vos biens, donnez encore votre vie, et l'amour vous rendra tout.

Je vous le dis en vérité, celui qui aime, son cœur est un paradis sur la terre. Il a Dieu en soi, car Dieu est amour.

L'homme vicieux n'aime point, il convoite : il a faim et soif de tout ; son œil, tel que l'œil du serpent, fascine et attire, mais pour dévorer.

L'amour repose au fond des âmes pures, comme une goutte de rosée dans le calice d'une fleur.

Oh ! si vous saviez ce que c'est qu'aimer !

Vous dites que vous aimez, et beaucoup de vos frères manquent de pain pour soutenir leur vie, de vêtements pour couvrir leurs membres nus, d'un toit pour s'abriter, d'une poignée de paille pour dormir dessus, tandis que vous avez toutes choses en abondance.

Vous dites que vous aimez, et il y a, en grand nombre, des malades qui languissent, privés de secours, sur leur pauvre couche, des malheureux qui pleurent sans que personne pleure avec eux, des petits enfants qui s'en vont, tout transis de froid, de porte en porte demander aux riches une miette de leur table, et qui ne l'obtiennent pas.

Vous dites que vous aimez vos frères ; et que feriez-vous donc si vous les haïssiez ?

Et moi je vous le dis, quiconque, le pouvant, ne soulage pas son frère qui souffre, est l'ennemi de son frère ; et quiconque, le pouvant, ne nourrit pas son frère qui a faim, est son meurtrier.

XVI

Il se rencontre des hommes qui n'aiment point Dieu, et qui ne le craignent point : fuyez-les, car il sort d'eux une vapeur de malédiction.

Fuyez l'impie, car son haleine tue ; mais ne le haïssez pas, car qui sait si déjà Dieu n'a pas changé son cœur ?

L'homme qui, même de bonne foi, dit : Je ne crois point, se trompe souvent. Il y a bien avant dans l'âme, jusqu'au fond, une racine de foi qui ne sèche point.

La parole qui nie Dieu brûle les lèvres sur lesquelles elle passe, et la bouche qui s'ouvre pour blasphémer est un soupirail de l'enfer.

L'impie est seul dans l'univers. Toutes les créatures louent Dieu, tout ce qui sent le bénit, tout ce qui pense l'adore : l'astre du jour et ceux de la nuit le chantent dans leur langue mystérieuse.

Il a écrit au firmament son nom trois fois saint.

Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux.

Il l'a écrit aussi dans le cœur de l'homme, et l'homme bon l'y conserve avec amour ; mais d'autres tâchent de l'effacer.

Paix sur la terre aux hommes dont la volonté est bonne !

Leur sommeil est doux, et leur mort est encore plus douce, car ils savent qu'ils retournent vers leur père.

Comme le pauvre laboureur, au déclin du jour, quitte les champs, regagne sa chaumière, et, assis devant la porte, oublie ses fatigues en regardant le ciel : ainsi, quand le soir se fait, l'homme d'espérance regagne avec joie la maison paternelle, et, assis sur le seuil, oublie les travaux de l'exil dans les visions de l'éternité.

XVII

Deux hommes étoient voisins, et chacun d'eux avoit une femme et plusieurs petits enfants, et son seul travail pour les faire vivre.

Et l'un de ces deux hommes s'inquiétoit en lui-même, disant : Si je meurs ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et mes enfants ?

Et cette pensée ne le quittoit point, et elle rongeoit son cœur comme un ver ronge le fruit où il est caché.

Or, bien que la même pensée fût venue également à l'autre père, il ne s'y étoit point arrêté ; car, disoit-il, Dieu, qui connoît toutes ses créatures et qui veille sur elles, veillera aussi sur moi, et sur ma femme, et sur mes enfants.

Et celui-ci vivoit tranquille, tandis que le premier ne goûtoit pas un instant de repos ni de joie intérieurement.

Un jour qu'il travailloit aux champs, triste et abattu à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir, et puis bientôt y revenir encore.

Et, s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte, et dans chacun plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes.

Et quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levoit les yeux, et regardoit ces oiseaux qui alloient et venoient portant la nourriture à leurs petits.

Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentroit avec sa becquée, un vautour la saisit, l'enlève, et la pauvre mère, se débattant vainement sous sa serre, jetoit des cris perçants.

A cette vue, l'homme qui travailloit sentit son âme plus troublée qu'auparavant ; car, pensoit-il, la mort de la mère, c'est la mort des enfants. Les miens n'ont que moi non plus. Que deviendront-ils si je leur manque ?

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point.

Le lendemain, de retour aux champs, il se dit : Je veux voir les petits de cette pauvre mère : plusieurs sans doute ont déjà péri. Et il s'achemina vers le buisson.

Et, regardant, il vit les petits bien portants ; pas un ne sembloit avoir pâti.

Et, ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passeroit.

Et, après un peu de temps, il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avoit recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère.

Et le père qui s'étoit défié de la Providence raconta le soir à l'autre père ce qu'il avoit vu.

Et celui-ci lui dit : Pourquoi s'inquiéter ? Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connoissons point. Croyons, espérons, aimons, et poursuivons notre route en paix.

Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants ; si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

Et si, l'un et l'autre, nous mourons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leurs nécessités, ils auront pour père le Père qui est dans les cieux.

XVIII

Quand vous avez prié, ne sentez-vous pas votre cœur plus léger et votre âme plus contente ?

La prière rend l'affliction moins douloureuse, et la joie plus pure : elle mêle à l'une je ne sais quoi de fortifiant et de doux, et à l'autre un parfum céleste.

Que faites-vous sur la terre, et n'avez-vous rien à demander à Celui qui vous y a mis ?

Vous êtes un voyageur qui cherche la patrie. Ne marchez point la tête baissée : il faut lever les yeux pour reconnoître sa route.

Votre patrie, c'est le ciel ; et quand vous regardez le ciel, est-ce qu'en vous il ne se remue rien ? est-ce que nul désir ne vous presse ? ou ce désir est-il muet ?

Il en est qui disent : A quoi bon prier ? Dieu est trop au-dessus de nous pour écouter de si chétives créatures.

Et qui donc a fait ces créatures chétives, qui leur a donné le sentiment, et la pensée, et la parole, si ce n'est Dieu ?

Et s'il a été si bon envers elles, étoit-ce pour les délaisser ensuite et les repousser loin de lui !

En vérité, je vous le dis, quiconque dit dans son cœur que Dieu méprise ses œuvres blasphème Dieu.

Il en est d'autres qui disent : A quoi bon prier ? Dieu ne sait-il pas mieux que nous ce dont nous avons besoin ?

Dieu sait mieux que vous ce dont vous avez besoin, et c'est pour cela qu'il veut que vous le lui demandiez ; car Dieu est lui-même votre premier besoin, et prier Dieu, c'est commencer à posséder Dieu.

Le père connoît les besoins de son fils ; faut-il à cause de cela que le fils n'ait jamais une parole de demande et d'actions de grâces pour son père ?

Quand les animaux souffrent, quand ils craignent, ou quand ils ont faim, ils poussent des cris plaintifs. Ces cris sont la prière qu'ils adressent à Dieu, et Dieu l'écoute. L'homme

seroit-il donc dans la création le seul être dont la voix ne dût jamais monter à l'oreille du Créateur ?

Il passe quelquefois sur les campagnes un vent qui dessèche les plantes, et alors on voit les tiges flétries pencher vers la terre ; mais, humectées par la rosée, elles reprennent leur fraicheur, et relèvent leur tête languissante.

Il y a toujours des vents brûlants, qui passent sur l'âme de l'homme, et la dessèchent. La prière est la rosée qui la rafraîchit.

XIX

Vous n'avez qu'un père, qui est Dieu, et qu'un maître, qui est le Christ.

Quand donc on vous dira de ceux qui possèdent sur la terre une grande puissance : Voilà vos maîtres, ne le croyez point. S'ils sont justes, ce sont vos serviteurs ; s'ils ne le sont pas, ce sont vos tyrans.

Tous naissent égaux : nul, en venant au monde, n'apporte avec lui le droit de commander.

J'ai vu dans un berceau un enfant criant et bavant et autour de lui étoient des vieillards qui lui disoient : *Seigneur*, et qui, s'agenouillant, l'adoroient. Et j'ai compris toute la misère de l'homme.

C'est le péché qui a fait les princes ; parce qu'au lieu de s'aimer et de s'aider comme des frères, les hommes ont commencé à se nuire les uns aux autres.

Alors parmi eux ils en choisirent un ou plusieurs, qu'ils croyoient les plus justes, afin de protéger les bons contre les méchants, et que le foible pût vivre en paix.

Et le pouvoir qu'ils exerçoient étoit un pouvoir légitime, car c'étoit le pouvoir de Dieu qui veut que la justice règne, et le pouvoir du peuple qui les avoit élus.

Et c'est pourquoi chacun étoit tenu en conscience de leur obéir.

Mais il s'en trouva aussi bientôt qui voulurent régner par eux-mêmes, comme s'ils eussent été d'une nature plus élevée que celle de leurs frères.

Et le pouvoir de ceux-ci n'est pas légitime, car c'est le pouvoir de Satan, et leur domination est celle de l'orgueil et de la convoitise.

Et c'est pourquoi, lorsqu'on n'a pas à craindre qu'il en

résulte plus de mal, chacun peut et quelquefois doit en conscience leur résister.

Dans la balance du droit éternel, votre volonté pèse plus que la volonté des rois ; car ce sont les peuples qui font les rois ; et les rois sont faits pour les peuples, et les peuples ne sont pas faits pour les rois.

Le Père céleste n'a point formé les membres de ses enfants pour qu'ils fussent brisés par des fers, ni leur âme pour qu'elle fût meurtrie par la servitude.

Il les a unis en familles, et toutes les familles sont sœurs ; il les a unis en nations, et toutes les nations sont sœurs ; et quiconque sépare les familles des familles, les nations des nations, divise ce que Dieu a uni : il fait l'œuvre de Satan.

Et ce qui unit les familles aux familles, les nations aux nations, c'est premièrement la loi de Dieu, la loi de justice et de charité, et ensuite la loi de liberté, qui est aussi la loi de Dieu.

Car sans la liberté, quelle union existeroit-il entre les hommes ? Ils seront unis comme le cheval est uni à celui qui le monte, comme le fouet du maître à la peau de l'esclave.

Si donc quelqu'un vient et dit : Vous êtes à moi ; répondez : Non ; nous sommes à Dieu, qui est notre père, et au Christ, qui est notre seul maître.

XX

Ne vous laissez pas tromper par de vaines paroles. Plusieurs chercheront à vous persuader que vous êtes vraiment libres, parce qu'ils auront écrit sur une feuille de papier le mot de liberté, et l'auront affiché à tous les carrefours.

La liberté n'est pas un placard qu'on lit au coin de la rue. Elle est une puissance vivante qu'on sent en soi et autour de soi, le génie protecteur du foyer domestique, la garantie des droits sociaux, et le premier de ces droits.

L'oppresseur qui se couvre de son nom est le pire des oppresseurs. Il joint le mensonge à la tyrannie, et à l'injustice la profanation ; car le nom de la liberté est saint.

Gardez-vous donc de ceux qui disent : Liberté, Liberté, et qui la détruisent par leurs œuvres.

Est-ce vous qui choisissez ceux qui vous gouvernent, qui vous commandent de faire ceci et de ne pas faire cela, qui imposent vos biens, votre industrie, votre travail ? Et si ce n'est pas vous, comment êtes-vous libres ?

Pouvez-vous disposer de vos enfants comme vous l'entendez, confier à qui vous plaît le soin de les instruire et de former leurs mœurs ? Et si vous ne le pouvez pas, comment êtes-vous libres ?

Les oiseaux du ciel et les insectes même s'assemblent pour faire en commun ce qu'aucun ne pourroit faire seul. Pouvez-vous vous assembler pour traiter ensemble de vos intérêts, pour défendre vos droits, pour obtenir quelque soulagement à vos maux ? Et si vous ne le pouvez pas, comment êtes-vous libres ?

Pouvez-vous aller d'un lieu à l'autre si on ne vous le permet, user des fruits de la terre et des productions de votre travail, tremper votre doigt dans l'eau de la mer et en laisser tomber une goutte dans le pauvre vase de terre où cuisent vos aliments, sans vous exposer à payer l'amende et à être traînés en prison ? Et si vous ne le pouvez pas, comment êtes-vous libres ?

Pouvez-vous, en vous couchant le soir, vous répondre qu'on ne viendra point, durant votre sommeil, fouiller les lieux les plus secrets de votre maison, vous arracher du sein de votre famille et vous jeter au fond d'un cachot, parce que le pouvoir, dans sa peur, se sera défié de vous ? Et si vous ne le pouvez pas, comment êtes-vous libres ?

La liberté luira sur vous, quand, à force de courage et de persévérance, vous vous serez affranchis de toutes ces servitudes.

La liberté luira sur vous, quand vous aurez dit au fond de votre âme : Nous voulons être libres ; quand, pour le devenir, vous serez prêts à sacrifier tout et à tout souffrir.

La liberté luira sur vous, lorsqu'au pied de la croix sur laquelle le Christ mourut pour vous vous aurez juré de mourir les uns pour les autres.

XXI

Le peuple est incapable d'entendre ses intérêts ; on doit, pour son bien, le tenir toujours en tutelle. N'est-ce pas à ceux qui ont des lumières de conduire ceux qui manquent de lumières ?

Ainsi parlent une foule d'hypocrites qui veulent faire les affaires du peuple, afin de s'engraisser de la substance du peuple.

Vous êtes incapables, disent-ils, d'entendre vos intérêts ;

et, sur cela, ils ne vous permettront pas même de disposer de ce qui est à vous pour un objet que vous jugerez utile ; et ils en disposeront contre votre gré, pour un autre objet qui vous déplaît et vous répugne.

Vous êtes incapables d'administrer une petite propriété commune, incapables de savoir ce qui vous est bon ou mauvais, de connoître vos besoins et d'y pourvoir ; et, sur cela, on vous enverra des hommes bien payés, à vos dépens, qui géreront vos biens à leur fantaisie, vous empêcheront de faire ce que vous voudrez, et vous forceront de faire ce que vous ne voudrez pas.

Vous êtes incapables de discerner quelle éducation il est convenable de donner à vos enfants ; et, par tendresse pour vos enfants, on les jettera dans des cloaques d'impiété et de mauvaises mœurs, à moins que vous n'aimiez mieux qu'ils demeurent privés de toute espèce d'instruction.

Vous êtes incapables de juger si vous pouvez, vous et votre famille, subsister avec le salaire qu'on vous accorde pour votre travail ; et l'on vous défendra, sous des peines sévères, de vous concerter ensemble pour obtenir une augmentation de ce salaire, afin que vous puissiez vivre, vous, vos femmes et vos enfants.

Si ce que dit cette race hypocrite et avide étoit vrai, vous seriez bien au-dessous de la brute, car la brute sait tout ce qu'on affirme que vous ne savez pas, et elle n'a besoin que de l'instinct pour le savoir.

Dieu ne vous a pas faits pour être le troupeau de quelques autres hommes. Il vous a faits pour vivre librement en société comme des frères. Or un frère n'a rien à commander à son frère. Les frères se lient entre eux par des conventions mutuelles, et ces conventions, c'est la loi, et la loi doit être respectée, et tous doivent s'unir pour empêcher qu'on ne la viole, parce qu'elle est la sauvegarde de tous, la volonté et l'intérêt de tous.

Soyez hommes : nul n'est assez puissant pour vous atteler au joug malgré vous ; mais vous pouvez passer la tête dans le collier si vous le voulez.

Il y a des animaux stupides qu'on enferme dans des étables, qu'on nourrit pour le travail, et puis, lorsqu'ils vieillissent, qu'on engraisse pour manger leur chair.

Il y en a d'autres qui vivent dans les champs en liberté, qu'on ne peut plier à la servitude, qui ne se laissent point

séduire par des caresses trompeuses ni vaincre par des menaces ou de mauvais traitements.

Les hommes courageux ressemblent à ceux-ci ; les lâches sont comme les premiers.

XXII

Comprenez bien comment on se rend libre.

Pour être libre, il faut avant tout aimer Dieu, car si vous aimez Dieu, vous ferez sa volonté, et la volonté de Dieu est la justice et la charité, sans lesquelles point de liberté.

Lorsque, par violence ou par ruse, on prend ce qui est à autrui ; lorsqu'on l'attaque dans sa personne ; lorsqu'en chose licite on l'empêche d'agir comme il veut, ou qu'on le force d'agir comme il ne veut pas ; lorsqu'on viole son droit d'une manière quelconque, qu'est-ce que cela ? Une injustice. C'est donc l'injustice qui détruit la liberté.

Si chacun n'aimoit que soi et ne songeoit qu'à soi, sans venir au secours des autres, le pauvre seroit obligé souvent de dérober ce qui est à autrui, pour vivre et faire vivre les siens, le foible seroit opprimé par un plus fort, et celui-ci par un autre encore plus fort ; l'injustice régneroit partout. C'est donc la charité qui conserve la liberté.

Aimez Dieu plus que toutes choses, et le prochain comme vous-mêmes, et la servitude disparoîtra de la terre.

Cependant ceux qui profitent de la servitude de leurs frères mettront tout en œuvre pour la prolonger. Ils emploieront pour cela le mensonge et la force.

Ils diront que la domination arbitraire de quelques-uns et l'esclavage de tous les autres est l'ordre établi de Dieu ; et, pour conserver leur tyrannie, ils ne craindront point de blasphémer la Providence.

Répondez-leur que leur Dieu à eux est Satan, l'ennemi de la race humaine, et que le vôtre est celui qui a vaincu Satan.

Après cela, ils déchaîneront contre vous leurs satellites ; ils feront bâtir des prisons sans nombre pour vous y enfermer ; ils vous poursuivront avec le fer et le feu, ils vous tourmenteront et répandront votre sang comme l'eau des fontaines.

Si donc vous n'êtes pas résolus à combattre sans relâche, à tout supporter sans fléchir, à ne jamais vous lasser, à ne céder jamais, gardez vos fers et renoncez à une liberté dont vous n'êtes pas dignes.

La liberté est comme le royaume de Dieu : elle souffre violence, et les violents la ravissent.

Et la violence qui vous mettra en possession de la liberté n'est pas la violence féroce des voleurs et des brigands, l'injustice et la vengeance, la cruauté ; mais une volonté forte, inflexible, un courage calme et généreux.

La cause la plus sainte se change en une cause impie, exécrable, quand on emploie le crime pour la soutenir. D'esclave l'homme de crime peut devenir tyran, mais jamais il ne devient libre.

XXIII

Seigneur, nous crions vers vous du fond de notre misère.

Comme les animaux qui manquent de pâture pour donner à leurs petits,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme la brebis à qui on enlève son agneau,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme la colombe que saisit le vautour,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme la gazelle sous la griffe du tigre,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme le taureau épuisé de fatigue et ensanglanté par l'aiguillon,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme l'oiseau blessé que le chien poursuit,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme l'hirondelle tombée de lassitude en traversant les mers, et se débattant sur la vague,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme des voyageurs égarés dans un désert brûlant et sans eau,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme des naufragés sur une côte stérile,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme celui qui, à l'heure où la nuit se fait, rencontre près d'un cimetière un spectre hideux,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme le père à qui on ravit le morceau de pain qu'il portait à ses enfants affamés,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme le prisonnier que le puissant injuste a jeté dans un cachot humide et ténébreux,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme l'esclave déchiré par le fouet du maître,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme l'innocent qu'on mène au supplice,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme le peuple d'Israël dans la terre de servitude,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme les descendants de Jacob dont le roi d'Égypte faisoit noyer dans le Nil les fils premiers-nés,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme les douze tribus dont les oppresseurs augmentoient tous les jours les travaux, en retranchant chaque jour quelque chose de leur nourriture,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme toutes les nations de la terre, avant qu'eût lui l'aurore de la délivrance,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme le Christ sur la croix, lorsqu'il dit : Mon Père, mon père, pourquoi m'avez-vous délaissé ?

Nous crions vers vous, Seigneur.

O Père ! vous n'avez point délaissé votre fils, votre Christ, si ce n'est en apparence et pour un moment ; vous ne délaisserez point non plus à jamais les frères du Christ. Son divin sang, qui les a rachetés de l'esclavage du Prince de ce monde, les rachètera aussi de l'esclavage des ministres du Prince de ce monde. Voyez leurs pieds et leurs mains percés, leur côté ouvert, leur tête couverte de plaies sanglantes. Sous la terre que vous leur aviez donnée pour héritage, on leur a creusé un vaste sépulcre, et on les y a jetés pêle-mêle, et on en a scellé la pierre d'un sceau sur lequel on a, par moquerie, gravé votre saint nom. Et ainsi, Seigneur, ils sont là gisants ; mais ils n'y seront pas éternellement. Encore trois jours, et le sceau sacrilége sera brisé, et la pierre sera brisée, et ceux qui dorment se réveilleront, et le règne du Christ, qui est justice et charité, et paix et joie dans l'Esprit-Saint, commencera. Ainsi soit-il.

XXIV

Tout ce qui arrive dans le monde a son signe qui le précède.

Lorsque le soleil est près de se lever, l'horizon se colore de mille nuances, et l'Orient paroît tout en feu.

Lorsque la tempête vient, on entend sur le rivage un sourd bruissement, et les flots s'agitent comme d'eux-mêmes.

Les innombrables pensées diverses qui se croisent et se mêlent à l'horizon du monde spirituel sont le signe qui annonce le lever du soleil des intelligences.

Le murmure confus et le mouvement intérieur des peuples en émoi sont le signe précurseur de la tempête qui passera bientôt sur les nations tremblantes.

Tenez-vous prêts, car les temps approchent.

En ce jour-là, il y aura de grandes terreurs, et des cris tels qu'on n'en a point entendu depuis les jours du déluge.

Les rois hurleront sur leurs trônes : ils chercheront à retenir avec leurs deux mains leurs couronnes emportées par les vents, et ils seront balayés avec elles.

Les riches et les puissants sortiront nus de leurs palais de peur d'être ensevelis sous les ruines.

On les verra, errants sur les chemins, demander aux passants quelques haillons pour couvrir leur nudité, un peu de pain noir pour apaiser leur faim, et je ne sais s'ils l'obtiendront.

Et il y aura des hommes qui seront saisis de la soif du sang, et qui adoreront la mort, et qui voudront la faire adorer.

Et la mort étendra sa main de squelette comme pour les bénir, et cette bénédiction descendra sur leur cœur, et il cessera de battre.

Et les savants se troubleront dans leur science, et elle leur apparoîtra comme un petit point noir, quand se lèvera le soleil des intelligences.

Et, à mesure qu'il montera, sa chaleur fondra les nuages amoncelés par la tempête, et ils ne seront plus qu'une légère vapeur, qu'un vent doux chassera vers le Couchant.

Jamais le ciel n'aura été aussi serein, ni la terre aussi verte et aussi féconde.

Et, au lieu du foible crépuscule que nous appelons jour, une

lumière vive et pure rayonnera d'en haut, comme un reflet de la face de Dieu.

Et les hommes se regarderont à cette lumière, et ils diront : Nous ne connoissions ni nous ni les autres : nous ne savions pas ce que c'est que l'homme. A présent, nous le savons.

Et chacun s'aimera dans son frère, et se tiendra heureux de le servir ; et il n'y aura ni petits ni grands, à cause de l'amour qui égale tout, et toutes les familles ne seront qu'une famille, et toutes les nations qu'une nation.

Ceci est le sens des lettres mystérieuses que les juifs aveugles attachèrent à la croix du Christ.

XXV

C'étoit une nuit d'hiver. Le vent souffloit au dehors, et la neige blanchissoit les toits.

Sous un de ces toits, dans une chambre étroite, étoient assises, travaillant de leurs mains, une femme à cheveux blancs et une jeune fille.

Et de temps en temps la vieille femme réchauffoit à un petit brasier ses mains pâles. Une lampe d'argile éclairoit cette pauvre demeure, et un rayon de la lampe venoit expirer sur une image de la Vierge suspendue au mur.

Et la jeune fille, levant les yeux, regarda en silence, pendant quelques moments, la femme à cheveux blancs ; puis elle lui dit : Ma mère, vous n'avez pas été toujours dans ce dénûment.

Et il y avoit dans sa voix une douceur et une tendresse inexprimables.

Et la femme à cheveux blancs répondit : Ma fille, Dieu est le maître : ce qu'il fait est bien fait.

Ayant dit ces mots, elle se tut un peu de temps ; ensuite elle reprit :

Quand je perdis votre père, ce fut une douleur que je crus sans consolation : cependant vous me restiez ; mais je ne sentois qu'une chose alors.

Depuis, j'ai pensé que s'il vivoit et qu'il nous vît en cette détresse, son âme se briseroit ; et j'ai reconnu que Dieu avoit été bon envers lui.

La jeune fille ne répondit rien, mais elle baissa la tête, et quelques larmes, qu'elle s'efforçoit de cacher, tombèrent sur la toile qu'elle tenoit entre ses mains.

La mère ajouta : Dieu, qui a été bon envers lui, a été bon aussi envers nous. De quoi avons-nous manqué, tandis que tant d'autres manquent de tout ?

Il est vrai qu'il a fallu nous habituer à peu, et, ce peu, le gagner par notre travail ; mais ce peu ne suffit-il pas ? et tous n'ont-ils pas été dès le commencement condamnés à vivre de leur travail ?

Dieu, dans sa bonté, nous a donné le pain de chaque jour : et combien ne l'ont pas ! un abri, et combien ne savent où se retirer !

Il vous a, ma fille, donnée à moi, de quoi me plaindrois-je ?

A ces dernières paroles, la jeune fille, tout émue, tomba aux genoux de sa mère, prit ses mains, les baisa, et se pencha sur son sein en pleurant.

Et la mère, faisant un effort pour élever la voix : Ma fille, dit-elle, le bonheur n'est pas de posséder beaucoup, mais d'espérer et d'aimer beaucoup.

Notre espérance n'est pas ici-bas, ni notre amour non plus, ou, s'il y est, ce n'est qu'en passant.

Après Dieu, vous m'êtes tout en ce monde ; mais ce monde s'évanouit comme un songe, et c'est pourquoi mon amour s'élève avec vous vers un autre monde.

Lorsque je vous portois dans mon sein, un jour je priai avec plus d'ardeur la Vierge Marie, et elle m'apparut pendant mon sommeil, et il me sembloit qu'avec un sourire céleste elle me présentoit un petit enfant.

Et je pris l'enfant qu'elle me présentoit, et, lorsque je le tins dans mes bras, la Vierge-Mère posa sur sa tête une couronne de roses blanches.

Peu de mois après vous naquites, et la douce vision étoit toujours devant mes yeux.

Ce disant, la femme aux cheveux blancs tressaillit, et serra sur son cœur la jeune fille.

A quelque temps de là une âme sainte vit deux formes lumineuses monter vers le ciel, et une troupe d'anges les accompagnoit, et l'air retentissoit de leurs chants d'allégresse.

XXVI

Ce que vos yeux voient, ce que touchent vos mains, ce ne sont que des ombres, et le son qui frappe votre oreille n'est

qu'un grossier écho de la voix intime et mystérieuse qui adore, et prie, et gémit au sein de la création.

Car toute créature gémit, toute créature est dans le travail de l'enfantement, et s'efforce de naître à la vie véritable, de passer des ténèbres à la lumière, de la région des apparences à celle des réalités.

Ce soleil si brillant, si beau, n'est que le vêtement, l'emblème obscur du vrai soleil, qui éclaire et échauffe les âmes.

Cette terre, si riche, si verdoyante, n'est que le pâle suaire de la nature : car la nature, déchue aussi, est descendue comme l'homme dans le tombeau, mais comme lui elle en sortira.

Sous cette enveloppe épaisse du corps, vous ressemblez à un voyageur qui, la nuit dans sa tente, voit ou croit voir des fantômes passer.

Le monde réel est voilé pour vous. Celui qui se retire au fond de lui-même l'y entrevoit comme dans le lointain. De secrètes puissances qui sommeillent en lui se réveillent un moment, soulèvent un coin du voile que le temps retient de sa main ridée, et l'œil intérieur est ravi des merveilles qu'il contemple.

Vous êtes assis au bord de l'océan des êtres, mais vous ne pénétrez point dans ses profondeurs. Vous marchez le soir le long de la mer, et vous ne voyez qu'un peu d'écume que le flot jette sur le rivage.

A quoi vous comparerai-je encore ?

Vous êtes comme l'enfant dans le sein de sa mère attendant l'heure de sa naissance ; comme l'insecte ailé dans le ver qui rampe, aspirant à sortir de cette prison terrestre, pour prendre votre essor vers les cieux.

XXVII

Qui est-ce qui se pressoit autour du Christ pour entendre sa parole ? Le peuple.

Qui est-ce qui le suivoit dans la montagne et les lieux déserts pour écouter ses enseignements ? Le peuple.

Qui vouloit le choisir pour roi ? Le peuple.

Qui étendoit ses vêtements et jetoit devant lui les palmes en criant Hosannah, lors de son entrée à Jérusalem ? Le peuple.

Qui est-ce qui se scandalisoit à cause des malades qu'il

guérissoit le jour du sabbat ? Les scribes et les pharisiens.

Qui l'interrogeoit insidieusement et lui tendoit des pièges pour le perdre ? Les scribes et les pharisiens.

Qui disoit de lui : Il est possédé ? Qui l'appeloit un homme de bonne chère et aimant le plaisir ? Les scribes et les pharisiens.

Qui le traitoit de séditieux et de blasphémateur ? qui se ligua pour le faire mourir ? qui le crucifia sur le Calvaire entre deux voleurs ?

Les scribes et les pharisiens, les docteurs de la loi, le roi Hérode et ses courtisans, le gouverneur romain et les princes des prêtres.

Leur astuce hypocrite trompa le peuple même. Ils le poussèrent à demander la mort de celui qui l'avoit nourri dans le désert avec sept pains, qui rendoit aux infirmes la santé, la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, et aux perclus l'usage de leurs membres.

Mais Jésus, voyant qu'on avoit séduit ce peuple comme le serpent séduisit la femme, pria son père, disant : Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font.

Et cependant, depuis dix-huit siècles, le Père ne leur a pas encore pardonné, et ils traînent leur supplice par toute la terre, et par toute la terre l'esclave est contraint de se baisser pour les voir.

La miséricorde du Christ est sans exclusion. Il est venu dans ce monde, pour sauver non pas quelques hommes, mais tous les hommes ; il a eu pour chacun d'eux une goutte de sang.

Mais les petits, les foibles, les humbles, les pauvres, tous ceux qui souffroient, il les aimoit d'un amour de prédilection.

Son cœur battoit sur le cœur du peuple, et le cœur du peuple battoit sur son cœur.

Et c'est là sur le cœur du Christ, que les peuples malades se raniment, et que les peuples opprimés reçoivent la force de s'affranchir.

Malheur à ceux qui s'éloignent de lui, qui le renient ! Leur misère est irrémédiable, et leur servitude éternelle.

XXVIII

On a vu des temps où l'homme, en égorgeant l'homme dont les croyances différoient des siennes, se persuadoit offrir un sacrifice agréable à Dieu.

Ayez en abomination ces meurtres exécrables.

Comment le meurtre de l'homme pourroit-il plaire à Dieu, qui a dit à l'homme : Tu ne tueras point ?

Lorsque le sang de l'homme coule sur la terre, comme une offrande à Dieu, les démons accourent pour le boire, et entrent dans celui qui l'a versé.

On ne commence à persécuter que quand on désespère de convaincre, et qui désespère de convaincre, ou blasphème en lui-même la puissance de la vérité, ou manque de confiance dans la vérité des doctrines qu'il annonce.

Quoi de plus insensé que de dire aux hommes : Croyez ou mourez !

La foi est fille du Verbe : elle pénètre dans les cœurs avec la parole, et non avec le poignard.

Jésus passa en faisant le bien, attirant à lui par sa bonté, et touchant par sa douceur les âmes les plus dures.

Ses lèvres divines bénissoient et ne maudissoient point, si ce n'est les hypocrites. Il ne choisit pas des bourreaux pour apôtres.

Il disoit aux siens : Laissez croitre ensemble, jusqu'à la moisson, le bon et le mauvais grain, le père de famille en fera la séparation sur l'aire.

Et à ceux qui le pressoient de faire descendre le feu du ciel sur une ville incrédule : Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes.

L'esprit de Jésus est un esprit de paix, de miséricorde et d'amour.

Ceux qui persécutent en son nom, qui scrutent les consciences avec l'épée, qui torturent le corps pour convertir l'âme, qui font couler les pleurs au lieu de les essuyer ; ceux-là n'ont pas l'esprit de Jésus.

Malheur à qui profane l'Évangile, en le rendant pour les hommes un objet de terreur ! Malheur à qui écrit la bonne nouvelle sur une feuille sanglante !

Ressouvenez-vous des catacombes.

En ce temps-là on vous trainoit à l'échafaud, on vous

livroit aux bêtes féroces dans l'amphithéâtre pour amuser la populace, on vous jetoit à milliers au fond des mines et dans les prisons, on confisquoit vos biens, on vous fouloit aux pieds comme la boue des places publiques ; vous n'aviez, pour célébrer vos mystères proscrits, d'autre asile que les entrailles de la terre.

Que disoient vos persécuteurs ? Ils disoient que vous propagiez des doctrines dangereuses ; que votre secte, ainsi qu'ils l'appeloient, troubloit l'ordre et la paix publique ; que, violateurs des lois et ennemis du genre humain, vous ébranliez l'empire en ébranlant la religion de l'empire.

Et dans cette détresse, sous cette oppression, que demandiez-vous ? la liberté. Vous réclamiez le droit de n'obéir qu'à Dieu, de le servir et de l'adorer selon votre conscience.

Lorsque, même en se trompant dans leur foi, d'autres réclameront de vous ce droit sacré, respectez-le en eux, comme vous demandiez que les païens le respectassent en vous.

Respectez-le pour ne pas flétrir la mémoire de vos confesseurs, et ne pas souiller les cendres de vos martyrs.

La persécution a deux tranchants : elle blesse à droite et à gauche.

Si vous ne vous souvenez plus des enseignements du Christ, ressouvenez-vous des catacombes.

XXIX

Gardez soigneusement en vos âmes la justice et la charité ; elles seront votre sauvegarde, elles banniront d'au milieu de vous les discordes et les dissensions.

Ce qui produit les discordes et les dissensions, ce qui engendre les procès qui scandalisent les gens de bien et ruinent les familles, c'est premièrement l'intérêt sordide, la passion insatiable d'acquérir et de posséder.

Combattez donc sans cesse en vous cette passion que Satan y excite sans cesse.

Qu'emporterez-vous de toutes les richesses que vous aurez amassées par de bonnes et de méchantes voies ? Peu suffit à l'homme, qui vit si peu de temps.

Une autre cause de dissensions interminables, ce sont les mauvaises lois.

Or il n'y a guère que de mauvaises lois dans le monde.

Quelle autre loi faut-il à celui qui a la loi du Christ ?

La loi du Christ est claire, elle est sainte, et il n'est personne, s'il a cette loi dans le cœur, qui ne se juge lui-même aisément.

Écoutez ce qui m'a été dit :

Les enfants du Christ, s'ils ont entre eux quelques différends, ne doivent pas les porter devant les tribunaux de ceux qui oppriment la terre et qui la corrompent.

N'y a-t-il pas des vieillards parmi eux ? et ces vieillards ne sont-ils pas leurs pères, connoissant la justice et l'aimant ?

Qu'ils aillent donc trouver un de ces vieillards, et qu'ils lui disent : Mon père, nous n'avons pu nous accorder, moi et mon frère que voilà ; nous vous en prions, jugez entre nous.

Et le vieillard écoutera les paroles de l'un et de l'autre, et il jugera entre eux, et ayant jugé, il les bénira.

Et s'ils se soumettent à ce jugement, la bénédiction demeurera sur eux ; sinon, elle reviendra au vieillard, qui aura jugé selon la justice.

Il n'est rien que ne puissent ceux qui sont unis, soit pour le bien, soit pour le mal. Le jour donc où vous serez unis sera le jour de votre délivrance.

Lorsque les enfants d'Israël étoient opprimés dans la terre d'Égypte, si chacun d'eux, oubliant ses frères, avoit voulu en sortir, pas un n'auroit échappé ; ils sortirent tous ensemble, et nul ne les arrêta.

Vous êtes aussi dans la terre d'Égypte, courbés sous le sceptre de Pharaon et sous le fouet de ses exacteurs. Criez vers le Seigneur votre Dieu, et puis levez-vous et sortez ensemble.

XXX

Quand la charité se fut refroidie et que l'injustice eut commencé à croître sur la terre, Dieu dit à un de ses serviteurs : Va de ma part trouver ce peuple, et annonce-lui ce que tu verras ; et ce que tu verras arrivera certainement, à moins que, quittant ses voies mauvaises, il ne se repente et ne revienne à moi.

Et le serviteur de Dieu obéit à son commandement, et s'étant revêtu d'un sac, et ayant répandu de la cendre sur sa tête, il s'en alla vers cette multitude, et, élevant la voix, il disoit :

Pourquoi irritez-vous le Seigneur pour votre perte ? Quittez vos voies mauvaises : repentez-vous et revenez à lui.

Et les uns, écoutant ses paroles, en étoient touchés, et les autres s'en moquoient disant : Qui est celui-ci, et que vient-il nous dire ? Qui l'a chargé de nous reprendre ? C'est un insensé.

Et voilà, l'Esprit de Dieu saisit le prophète, et le temps s'ouvrit à ses yeux, et les siècles passèrent devant lui.

Et tout à coup déchirant ses vêtements : Ainsi, dit-il, sera déchirée la famille d'Adam.

Les hommes d'iniquité ont mesuré la terre au cordeau : ils en ont compté les habitants, comme on compte le bétail, tête à tête.

Ils ont dit : Partageons-nous cela, et faisons-en une monnoie à notre usage.

Et le partage s'est fait ; et chacun a pris ce qui lui étoit échu, et la terre et ses habitants sont devenus la possession des hommes d'iniquité, et, se consultant entre eux, ils se sont demandé : Combien vaut notre possession ? et tous ensemble ils ont répondu : Trente deniers.

Et ils ont commencé à trafiquer entre eux avec ces trente deniers.

Il y a eu des achats, des ventes, des trocs ; des hommes pour la terre, de la terre pour des hommes, et de l'or pour appoint.

Et chacun a convoité la part de l'autre, et ils se sont mis à s'entr'égorger pour se dépouiller mutuellement, et, avec le sang qui couloit, ils ont écrit sur un morceau de papier : Droit, et sur un autre : Gloire :

Seigneur, assez, assez !

En voilà deux qui jettent leurs crocs de fer sur un peuple. Chacun en emporte son lambeau.

Le glaive a passé et repassé. Entendez-vous ces cris déchirants ? ce sont les plaintes des jeunes épouses, et les lamentations des mères.

Deux spectres se glissent dans l'ombre ; ils parcourent les campagnes et les cités. L'un, décharné comme un squelette, ronge un débris d'animal immonde ; l'autre a sous l'aisselle une pustule noire, et les chacals le suivent en hurlant.

Seigneur, Seigneur, votre courroux sera-t-il éternel ? Votre bras ne s'étendra-t-il jamais que pour frapper ? Épargnez les

pères à cause des enfants. Laissez-vous attendrir aux pleurs de ces pauvres petites créatures qui ne savent pas encore distinguer leur main gauche de la droite.

Le monde s'élargit, la paix va renaître, il y aura place pour tous.

Malheur ! malheur ! le sang déborde : il entoure la terre comme une ceinture rouge.

Quel est ce vieillard qui parle de justice, en tenant d'une main une coupe empoisonnée, et caressant de l'autre une prostituée qui l'appelle mon père ?

Il dit : C'est à moi qu'appartient la race d'Adam. Qui sont parmi vous les plus forts, et je la leur distribuerai ?

Et ce qu'il a dit, il le fait, et de son trône, sans se lever, il assigne à chacun sa proie.

Et tous dévorent, dévorent ; et leur faim va croissant, et ils se ruent les uns sur les autres, et la chair palpite, et les os craquent sous la dent.

Un marché s'ouvre, on y amène les nations la corde au cou ; on les palpe, on les pèse, on les fait courir et marcher : elles valent tant. Ce ne sont plus le tumulte et la confusion d'auparavant, c'est un commerce régulier.

Heureux les oiseaux du ciel et les animaux de la terre ! nul ne les contraint, ils vont et viennent comme il leur semble bon.

Qu'est-ce que ces meules qui tournent sans cesse, et que broient-elles ?

Fils d'Adam, ces meules sont les lois de ceux qui vous gouvernent, et ce qu'ils broient, c'est vous.

Et à mesure que le prophète jetoit sur l'avenir ces lueurs sinistres, une frayeur mystérieuse s'emparoit de ceux qui l'écoutoient.

Soudain sa voix cessa de se faire entendre, et il parut comme absorbé dans une pensée profonde. Le peuple attendoit en silence, la poitrine serrée et palpitante d'angoisse.

Alors le prophète : Seigneur, vous n'avez point abandonné ce peuple dans sa misère ; vous ne l'avez pas livré pour jamais à ses oppresseurs.

Et il prit deux rameaux, et il en détacha les feuilles, et les ayant croisés, il les lia ensemble, et il les éleva au-dessus de la multitude, disant : Ceci sera votre salut, vous vaincrez par ce signe.

Et la nuit se fit, et le prophète disparut comme une ombre

qui passe, et la multitude se dispersa de tous côtés dans les ténèbres.

XXXI

Lorsque après une longue sécheresse, une pluie douce tombe sur la terre, elle boit avidement l'eau du ciel, qui la rafraîchit et la féconde.

Ainsi, les nations altérées boiront avidement la parole de Dieu, lorsqu'elle descendra sur elles comme une tiède ondée.

Et la justice avec l'amour, et la paix et la liberté germeront dans leur sein.

Et ce sera comme au temps où tous étoient frères, et l'on n'entendra plus la voix du maître ni la voix de l'esclave, les gémissements du pauvre ni les soupirs des opprimés, mais des chants d'allégresse et de bénédiction.

Les pères diront à leurs fils : Nos premiers jours ont été troublés, pleins de larmes et d'angoisses. Maintenant le soleil se lève et se couche sur notre joie. Loué soit Dieu, qui nous a montré ces biens avant de mourir !

Et les mères diront à leurs filles : Voyez nos fronts, à présent si calmes ; le chagrin, la douleur, l'inquiétude y creusèrent jadis de profonds sillons. Les vôtres sont comme, au printemps, la surface d'un lac qu'aucune brise n'agite. Loué soit Dieu qui nous a montré ces biens avant de mourir !

Et les jeunes hommes diront aux jeunes vierges : Vous êtes belles comme les fleurs des champs, pures comme la rosée qui les rafraîchit, comme la lumière qui les colore. Il nous est doux de voir nos pères, il nous est doux d'être auprès de nos mères : mais quand nous vous voyons et que nous sommes près de vous, il se passe en nos âmes quelque chose qui n'a de nom qu'au ciel. Loué soit Dieu qui nous a montré ces biens avant de mourir !

Et les jeunes vierges répondront : Les fleurs se fanent, elles passent ; vient un jour où ni la rosée ne les rafraîchit, ni la lumière ne les colore plus. Il n'y a sur la terre que la vertu qui jamais ne se fane ni ne passe. Nos pères sont comme l'épi qui se remplit de grains vers l'automne, et nos mères sont comme la vigne qui se charge de fruits. Il nous est doux de voir nos pères : il nous est doux d'être auprès de nos mères : et les fils de nos pères et de nos mères nous

sont doux aussi. Loué soit Dieu qui nous a montré ces biens avant de mourir.

XXXII

Je voyois un hêtre monter à une prodigieuse hauteur. Du sommet presque jusqu'au bas, il étaloit d'énormes branches, qui couvroient la terre alentour, de sorte qu'elle étoit nue ; il n'y avoit pas un seul brin d'herbe. Du pied du géant partoit un chêne qui, après s'être élevé de quelques pieds, se courboit, se tordoit, puis s'étendoit horizontalement, puis se relevoit encore et se tordoit de nouveau ; et enfin, on l'apercevoit allongeant sa tête maigre et dépouillée sous les branches vigoureuses du hêtre, pour chercher un peu d'air et un peu de lumière.

Et je pensai en moi-même : voilà comme les petits croissent à l'ombre des grands.

Qui se rassemble autour des puissants du monde ? Qui approche d'eux ? ce n'est pas le pauvre ; on le chasse : sa vue souilleroit leurs regards. On l'éloigne avec soin de leur présence et de leur palais ; on ne laisse pas même traverser leurs jardins ouverts à tous, hormis à lui, parce que son corps usé de travail est recouvert des vêtements de l'indigence.

Qui donc se rassemble autour des puissants du monde ? les riches et les flatteurs qui veulent le devenir, les femmes perdues, les ministres infâmes de leurs plaisirs secrets, les baladins, les fous qui distraient leur conscience, et les faux prophètes qui la trompent.

Qui encore ? les hommes de violence et de ruse, les agents d'oppression, les durs exacteurs, tous ceux qui disent : Livrez-nous le peuple, et nous ferons couler son or dans vos coffres et sa graisse dans vos veines.

Là où gît le corps, les aigles s'assembleront.

Les petits oiseaux font leur nid dans l'herbe, et les oiseaux de proie sur les arbres élevés.

XXXIII

Au temps où les feuilles jaunissent, un vieillard, chargé d'un faix de ramée, revenoit lentement vers sa chaumière, située sur la pente d'un vallon.

Et du côté où s'ouvroit le vallon, entre quelques arbres jetés çà et là, on voyoit les rayons obliques du soleil, déjà descendu sous l'horizon, se jouer dans les nuages du couchant et les teindre de couleurs innombrables, qui peu à peu alloient s'effaçant.

Et le vieillard, arrivé à sa chaumière, son seul bien avec le petit champ qu'il cultivoit auprès, laissa tomber le faix de ramée, s'assit sur un siège de bois noirci par la fumée de l'âtre, et baissa la tête sur sa poitrine dans une profonde rêverie.

Et de fois à autre sa poitrine gonflée laissoit échapper un court sanglot, et d'une voix cassée, il disoit :

Je n'avois qu'un fils, ils me l'ont pris ; qu'une pauvre vache, ils me l'ont prise pour l'impôt de mon champ.

Et puis, d'une voix plus faible, il répétoit : Mon fils, mon fils ! et une larme venoit mouiller ses vieilles paupières, mais elle ne pouvoit couler.

Comme il étoit ainsi s'attristant, il entendit quelqu'un qui disoit : Mon père, que la bénédiction de Dieu soit sur vous et sur les vôtres !

Les miens, dit le vieillard, je n'ai plus personne qui tienne, à moi : je suis seul.

Et, levant les yeux, il vit un pèlerin debout à la porte, appuyé sur un long bâton ; et sachant que c'est Dieu qui envoie les hôtes, il lui dit :

Que Dieu vous rende votre bénédiction. Entrez, mon fils : tout ce qu'a le pauvre est au pauvre.

Et allumant sur le foyer son faix de ramée, il se mit à préparer le repas du voyageur.

Mais rien ne pouvoit le distraire de la pensée qui l'oppressoit : elle étoit là toujours sur son cœur.

Et le pèlerin ayant connu ce qui le troubloit si amèrement, lui dit : Mon père, Dieu vous éprouve par la main des hommes. Cependant il y a des misères plus grandes que votre misère. Ce n'est pas l'opprimé qui souffre le plus, ce sont les oppresseurs.

Le vieillard secoua la tête et ne répondit point.

Le pèlerin reprit : Ce que maintenant vous ne croyez pas, vous le croirez bientôt.

Et l'ayant fait asseoir, il posa les mains sur ses yeux ; et le vieillard tomba dans un sommeil semblable au sommeil pesant, ténébreux, plein d'horreur, qui saisit Abraham quand Dieu lui montra les malheurs futurs de sa race.

Et il lui sembla être transporté dans un vaste palais, près d'un lit, et à côté de ce lit étoit une couronne, et dans ce lit un homme qui dormoit, et ce qui se passoit dans cet homme, le vieillard le voyoit, ainsi que le jour, durant la veille, on voit ce qui se passe sous les yeux.

Et l'homme qui étoit là, couché sur un lit d'or, entendoit comme les cris confus d'une multitude qui demande du pain. C'étoit un bruit pareil au bruit des flots qui brisent contre le rivage pendant la tempête. Et la tempête croissoit ; et le bruit croissoit ; et l'homme qui dormoit voyoit les flots monter de moment en moment, et battre déjà les murs du palais, et il faisoit des efforts inouïs comme pour fuir, et il ne pouvoit pas, et son angoisse étoit extrême.

Pendant qu'il regardoit avec frayeur, le vieillard fut soudain transporté dans un autre palais. Celui qui étoit couché là ressembloit plutôt à un cadavre qu'à un homme vivant.

Et dans son sommeil, il voyoit devant lui des têtes coupées ; et, ouvrant la bouche, ces têtes disoient :

Nous nous étions dévouées pour toi, et voilà le prix que nous avons reçu. Dors, dors, nous ne dormons pas, nous. Nous veillons l'heure de la vengeance : elle est proche.

Et le sang se figeoit dans les veines de l'homme endormi. Et il se disoit : Si au moins je pouvois laisser ma couronne à cet enfant ; et ses yeux hagards se tournoient vers un berceau sur lequel on avoit posé un bandeau de reine.

Mais, lorsqu'il commençoit à se calmer et à se consoler un peu dans cette pensée, un autre homme, semblable à lui par les traits, saisit l'enfant et l'écrasa contre la muraille.

Et le vieillard se sentit défaillir d'horreur.

Et il fut transporté au même instant en deux lieux divers ; et, quoique séparés, ces lieux, pour lui, ne formoient qu'un lieu.

Et il vit deux hommes, qu'à l'âge près, on auroit pu prendre pour le même homme : et il comprit qu'ils avoient été nourris dans le même sein.

Et leur sommeil étoit celui du condamné qui attend le supplice à son réveil. Des ombres enveloppées d'un linceul sanglant passoient devant eux, et chacune d'elles, en passant, les touchoit, et leurs membres se retiroient et se contractoient comme pour se dérober à cet attouchement de la mort.

Puis ils se regardoient l'un l'autre avec une espèce de sourire affreux, et leur œil s'enflammoit, et leur main s'agitoit convulsivement sur un manche de poignard.

Et le vieillard vit ensuite un homme blême et maigre. Les soupçons se glissoient en foule près de son lit, distilloient leur venin sur sa face, murmuroient à voix basse des paroles sinistres, et enfonçoient lentement leurs ongles dans son crâne mouillé d'une sueur froide. Et une forme humaine, pâle comme un suaire, s'approcha de lui, et, sans parler, lui montra du doigt une marque livide qu'elle avoit autour du cou. Et dans le lit où il gisoit, les genoux de l'homme blême se choquèrent, et sa bouche s'entr'ouvrit de terreur, et ses yeux se dilatèrent horriblement.

Et le vieillard, transi d'effroi, fut transporté dans un palais plus grand.

Et celui qui dormoit là ne respiroit qu'avec une peine extrême. Un spectre noir étoit accroupi sur sa poitrine et le regardoit en ricanant. Et il lui parloit à l'oreille, et ses paroles devenoient des visions dans l'âme de l'homme qu'il pressoit et fouloit de ses os pointus.

Et celui-ci se voyoit entouré d'une innombrable multitude qui poussoit des cris effrayants.

Tu nous as promis la liberté, et tu nous a donné l'esclavage.

Tu nous as promis de régner par les lois, et les lois ne sont que tes caprices.

Tu nous as promis d'épargner le pain de nos femmes et de nos enfants, et tu as doublé notre misère pour grossir tes trésors.

Tu nous as promis de la gloire, et tu nous as valu le mépris des peuples et leur juste haine.

Descends, descends, et va dormir avec les parjures et les tyrans.

Et il se sentoit précipité, traîné par cette multitude, et il s'accrochoit à des sacs d'or, et les sacs crevoient, et l'or s'échappoit et tomboit à terre.

Et il lui sembloit qu'il erroit pauvre dans le monde, et qu'ayant soif, il demandoit à boire par charité, et qu'on lui présentoit un verre plein de boue, et que tous le fuyoient, tous le maudissoient, parce qu'il étoit marqué au front du signe des traîtres.

Et le vieillard détourna de lui les yeux avec dégoût.

Et dans deux autres palais, il vit deux autres hommes rêvant de supplices. Car, disoient-ils, où trouverons-nous quelque sûreté ? Le sol est miné sous nos pieds ; les nations

nous abhorrent ; les petits enfants même, dans leurs prières, demandent à Dieu, soir et matin, que la terre soit délivrée de nous.

Et l'un condamnoit à *la prison dure*, c'est-à-dire à toutes les tortures du corps et de l'âme et à la mort de la faim, des malheureux qu'il soupçonnoit d'avoir prononcé le mot de patrie ; et l'autre, après avoir confisqué leurs biens, ordonnoit de jeter au fond d'un cachot deux jeunes filles coupables d'avoir soigné leurs frères blessés dans un hôpital.

Et comme ils se fatiguoient à ce travail de bourreau, des messagers leur arrivèrent.

Et l'un des messagers disoit : Vos provinces du Midi ont brisé leurs chaînes, et avec les tronçons elles ont chassé vos gouverneurs et vos soldats.

Et l'autre : Vos aigles ont été déchirées sur les bords du large fleuve : ses flots en emportent les débris.

Et les deux rois se tordoient sur leur couche.

Et le vieillard en vit un troisième. Il avoit chassé Dieu de son cœur, et dans son cœur, à la place de Dieu, étoit un ver qui le rongeoit sans relâche ; et quand l'angoisse revenoit plus vive, il balbutioit de sourds blasphèmes, et ses lèvres se couvroient d'une écume rougeâtre.

Et il lui sembloit être dans une plaine immense, seul avec le ver qui ne le quittoit point. Et cette plaine étoit un cimetière, le cimetière d'un peuple égorgé.

Et tout à coup voilà que la terre s'émeut ; les tombes s'ouvrent, les morts se lèvent et s'avancent en foule : et il ne pouvoit ni faire un mouvement, ni pousser un cri.

Et tous ces morts, hommes, femmes, enfants, le regardoient en silence : et après un peu de temps, dans le même silence, ils prirent les pierres des tombes et les posèrent autour de lui.

Il en eut d'abord jusqu'aux genoux, jusqu'à la poitrine, puis jusqu'à la bouche, et il tendoit avec effort les muscles de son cou pour respirer une fois de plus ; et l'édifice montoit toujours, et lorsqu'il fut achevé, le faîte se perdoit dans une nuée sombre.

Les forces du vieillard commençoient à l'abandonner : son âme regorgeoit d'épouvante.

Et voilà qu'ayant traversé plusieurs salles désertes, dans une petite chambre, sur un lit qu'éclairoit à peine une lampe pâle, il aperçoit un homme usé par les ans.

Autour du lit étoient sept peurs, quatre d'un côté, trois de l'autre.

Et l'une des peurs posa la main sur le cœur de l'homme âgé, et il tressaillit, et ses membres tremblèrent : et la main resta là tant qu'elle sentit un peu de chaleur.

Et après celle-ci une autre plus froide fit ce qu'avoit fait la première, et toutes posèrent la main sur le cœur de l'homme âgé.

Et il se passa en lui des choses qu'on ne peut dévoiler.

Il voyoit dans le lointain, vers le pôle, un fantôme horrible qui lui disoit : Donne-toi à moi, et je te réchaufferai de mon haleine.

Et de ses doigts glacés, l'homme de peur écrivoit un pacte, je ne sais quel pacte, mais chaque mot en étoit comme un râle d'agonie.

Et ce fut la dernière vision. Et le vieillard, s'étant réveillé, rendit grâces à la Providence de la part qu'elle lui avoit faite dans les douleurs de la vie.

Et le pèlerin lui dit : Espérez et priez ; la prière obtient tout. Votre fils n'est pas perdu ; vos yeux le reverront avant de se fermer. Attendez en paix les jours de Dieu.

Et le vieillard attendit en paix.

XXXIV

Les maux qui affligent la terre ne viennent pas de Dieu, car Dieu est amour, et tout ce qu'il a fait est bon ; ils viennent de Satan, que Dieu a maudit, et des hommes qui ont Satan pour père et pour maître.

Or, les fils de Satan sont nombreux dans le monde. A mesure qu'ils passent, Dieu écrit leurs noms dans un livre scellé, qui sera ouvert et lu devant tous à la fin des temps.

Il y a des hommes qui n'aiment qu'eux-mêmes ; et ceux-ci sont des hommes de haine ; car n'aimer que soi, c'est haïr les autres.

Il y a les hommes d'orgueil, qui ne peuvent souffrir d'égaux, qui veulent toujours commander et dominer.

Il y a les hommes de convoitise, qui demandent toujours de l'or, des honneurs, des jouissances, et ne sont jamais rassasiés.

Il y a les hommes de rapine, qui épient le foible pour le

dépouiller de force ou de ruse, et qui rôdent la nuit autour de la demeure de la veuve et de l'orphelin.

Il y a les hommes de meurtre, qui n'ont que des pensées violentes, qui disent : Vous êtes nos frères, et tuent ceux qu'ils appellent leurs frères, sitôt qu'ils les soupçonnent d'être opposés à leurs desseins, et écrivent des lois avec leur sang.

Il y a les hommes de peur, qui tremblent devant le méchant et lui baisent la main, espérant par là se dérober à son oppression, et qui, lorsqu'un innocent est attaqué sur la place publique, se hâtent de rentrer dans leur maison et d'en fermer la porte.

Tous ces hommes ont détruit la paix, la sûreté et la liberté sur la terre.

Vous ne retrouverez donc la liberté, la sûreté, la paix, qu'en combattant contre eux sans relâche.

La cité qu'ils ont faite est la cité de Satan ; vous avez à rebâtir la cité de Dieu.

Dans la cité de Dieu, chacun aime ses frères comme soi-même, et c'est pourquoi nul n'est délaissé, nul n'y souffre, s'il est un remède à ses souffrances.

Dans la cité de Dieu, tous sont égaux, aucun ne domine, car la justice seule y règne avec l'amour.

Dans la cité de Dieu, chacun possède sans crainte ce qui est à lui, et ne désire rien de plus, parce que ce qui est à chacun est à tous, et que tous possèdent Dieu, qui renferme tous les biens.

Dans la cité de Dieu, nul ne sacrifie les autres à soi, mais chacun est prêt à se sacrifier pour les autres.

Dans la cité de Dieu, s'il se glisse un méchant, tous se séparent de lui, et tous s'unissent pour le contenir ou pour le chasser : car le méchant est l'ennemi de chacun, et l'ennemi de chacun est l'ennemi de tous.

Quand vous aurez rebâti la cité de Dieu, la terre refleurira, et les peuples refleuriront, parce que vous aurez vaincu les fils de Satan qui oppriment les peuples et désolent la terre, les hommes d'orgueil, les hommes de rapine, les hommes de meurtre et les hommes de peur.

XXXV

Si les oppresseurs des nations étoient abandonnés à eux-mêmes, sans appui, sans secours étranger, que pourroient-ils contre elles?

Si, pour les tenir en servitude, ils n'avoient d'aide que l'aide de ceux à qui la servitude profite, que seroit-ce que ce petit nombre contre des peuples entiers?

Et c'est la sagesse de Dieu qui a ainsi disposé les choses, afin que les hommes puissent toujours résister à la tyrannie, et la tyrannie seroit impossible, si les hommes comprenoient la sagesse de Dieu.

Mais ayant tourné leur cœur à d'autres pensées, les dominateurs du monde ont opposé à la sagesse de Dieu, que les hommes ne comprenoient plus, la sagesse du prince de ce monde, de Satan.

Or Satan, qui est le roi des oppresseurs des nations, leur suggéra, pour affermir leur tyrannie, une ruse infernale.

Il leur dit : Voici ce qu'il faut faire. Prenez dans chaque famille les jeunes gens les plus robustes, et donnez-leur des armes, et exercez-les à les manier, et ils combattront pour vous contre leurs pères et leurs frères; car je leur persuaderai que c'est une action glorieuse.

Je leur ferai deux idoles, qui s'appelleront Honneur et Fidélité, et une loi qui s'appellera Obéissance passive.

Et ils adoreront ces idoles, et ils se soumettront à cette loi aveuglément, parce que je séduirai leur esprit, et vous n'aurez plus rien à craindre.

Et les oppresseurs des nations firent ce que Satan leur avoit dit, et Satan aussi accomplit ce qu'il avoit promis aux oppresseurs des nations.

Et l'on vit les enfants du peuple lever le bras contre le peuple, égorger leurs frères, enchaîner leurs pères, et oublier jusqu'aux entrailles qui les avoient portés.

Quand on leur disoit : Au nom de tout ce qui est sacré, pensez à l'injustice, à l'atrocité de ce qu'on vous ordonne, ils répondoient : Nous ne pensons point, nous obéissons.

Et quand on leur disoit : N'y a-t-il plus en vous aucun amour pour vos pères, vos mères, vos frères et vos sœurs? ils répondoient : Nous n'aimons point, nous obéissons.

Et quand on leur montroit les autels de Dieu qui a créé

l'homme et du Christ qui l'a sauvé, ils s'écrioient : Ce sont là les Dieux de la patrie ; nos Dieux, à nous, sont les Dieux de ses maîtres, la Fidélité et l'Honneur.

Je vous le dis en vérité, depuis la séduction de la première femme par le Serpent, il n'y a point eu de séduction plus effrayante que celle-là.

Mais elle touche à sa fin. Lorsque l'esprit mauvais fascine des âmes droites, ce n'est que pour un temps. Elles passent comme à travers un rêve affreux, et au réveil elles bénissent Dieu qui les a délivrées de ce tourment.

Encore quelques jours, et ceux qui combattoient pour les oppresseurs combattront pour les opprimés ; ceux qui combattoient pour retenir dans les fers leurs pères, leurs mères, leurs frères et leurs sœurs, combattront pour les affranchir.

Et Satan fuira dans ses cavernes avec les dominateurs des nations.

XXXVI

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour Dieu et les autels de la patrie.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour la justice, pour la sainte cause des peuples, pour les droits sacrés du genre humain.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour délivrer mes frères de l'oppression, pour briser leurs chaînes et les chaînes du monde.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre contre les hommes iniques pour ceux qu'ils renversent et foulent aux pieds, contre les maîtres pour les esclaves, contre les tyrans pour la liberté.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour que tous ne soient plus la proie de quelques-uns, pour relever les têtes courbées et soutenir les genoux qui fléchissent.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour que les pères ne maudissent plus

le jour où il leur fut dit : Un fils vous est né ; ni les mères celui où elles le serrèrent pour la première fois sur leur sein.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour que le frère ne s'attriste plus en voyant sa sœur se faner comme l'herbe que la terre refuse de nourrir ; pour que la sœur ne regarde plus en pleurant son frère qui part et ne reviendra point.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour que chacun mange en paix le fruit de son travail ; pour sécher les larmes des petits enfants qui demandent du pain, et on leur répond : Il n'y a plus de pain : on nous a pris ce qui en restoit.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour le pauvre, pour qu'il ne soit pas à jamais dépouillé de sa part dans l'héritage commun.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour chasser la faim des chaumières, pour ramener dans les familles l'abondance, la sécurité et la joie.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour rendre à ceux que les oppresseurs ont jetés au fond des cachots, l'air qui manque à leurs poitrines et la lumière que cherchent leurs yeux.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour renverser les barrières qui séparent les peuples, et les empêchent de s'embrasser comme les fils du même père, destinés à vivre unis dans un même amour.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour affranchir de la tyrannie de l'homme la pensée, la parole, la conscience.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour les lois éternelles descendues d'en haut, pour la justice qui protège les droits, pour la charité qui adoucit les maux inévitables.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat!
Jeune soldat, où vas-tu?
Je vais combattre pour que tous aient au ciel un Dieu, et une patrie sur la terre.
Que tes armes soient bénies, sept fois bénies, jeune soldat!

XXXVII

Pourquoi vous fatiguez-vous vainement dans votre misère? Votre désir est bon, mais vous ne savez pas comment il doit s'accomplir.

Retenez bien cette maxime : Celui-là seul peut rendre la vie, qui a donné la vie.

Vous ne réussirez à rien sans Dieu.

Vous vous tournez et retournez sur votre lit d'angoisse : quel soulagement avez-vous trouvé?

Vous avez abattu quelques tyrans, et il en est venu d'autres pires que les premiers.

Vous avez aboli des lois de servitude, et vous avez eu des lois de sang, et après encore des lois de servitude.

Défiez-vous donc des hommes qui se mettent entre Dieu et vous, pour que leur ombre vous le cache. Ces hommes-là ont de mauvais desseins.

Car c'est de Dieu que vient la force qui délivre, parce que c'est de Dieu que vient l'amour qui unit.

Que peut faire pour vous un homme qui n'a que sa pensée pour règle, et pour loi que sa volonté?

Même quand il est de bonne foi et ne souhaite que le bien, il faut qu'il vous donne sa volonté pour loi et sa pensée pour règle.

Or tous les tyrans ne font que cela.

Ce n'est pas la peine de bouleverser tout et de s'exposer à tout, pour substituer à une tyrannie une autre tyrannie.

La liberté ne consiste pas en ce que ce soit celui-ci qui domine au lieu de celui-là; mais en ce qu'aucun ne domine.

Or, où Dieu ne règne pas, il est nécessaire qu'un homme domine, et cela s'est vu toujours.

Le règne de Dieu, je vous le dis encore, c'est le règne de la justice dans les esprits et de la charité dans les cœurs : et il a sur la terre son fondement dans la foi en Dieu et la foi

au Christ, qui a promulgué la loi de Dieu, la loi de charité et la loi de justice.

La loi de justice enseigne que tous sont égaux devant leur père, qui est Dieu, et devant leur seul maître, qui est le Christ.

La loi de charité leur apprend à s'aimer et à s'entr'aider comme les fils d'un même père et les disciples d'un même maître.

Et alors ils sont libres, parce que nul ne commande à autrui, s'il n'a été librement choisi de tous pour commander : et on ne peut leur ravir leur liberté, parce qu'ils sont tous unis pour la défendre.

Mais ceux qui vous disent : Avant nous, on n'a pas su ce que c'est que la justice : la justice ne vient pas de Dieu, elle vient de l'homme : fiez-vous à nous, et nous vous en ferons une qui vous satisfera.

Ceux-là vous trompent, ou, s'ils vous promettent sincèrement la liberté, ils se trompent eux-mêmes.

Car ils vous demandent de les reconnoître pour maîtres, et ainsi votre liberté ne seroit que l'obéissance à ces nouveaux maîtres.

Répondez-leur que votre maître est le Christ, que vous n'en voulez point d'autre, et le Christ vous affranchira.

XXXVIII

Vous avez besoin de beaucoup de patience et d'un courage qui ne se lasse point : car vous ne vaincrez pas en un jour.

La liberté est le pain que les peuples doivent gagner à la sueur de leur front.

Plusieurs commencent avec ardeur, et puis ils se rebutent, avant d'être arrivés au temps de la moisson.

Ils ressemblent aux hommes mous et lâches qui, ne pouvant supporter le travail d'arracher de leurs champs les mauvaises herbes à mesure qu'elles croissent, sèment et ne recueillent point, parce qu'ils ont laissé étouffer la bonne semence.

Je vous le dis, il y a toujours une grande famine dans ce pays-là.

Ils ressemblent encore aux hommes insensés qui, ayant élevé jusqu'au toit une maison pour s'y loger, négligent de

la couvrir parce qu'ils craignent un peu de fatigue de plus.

Les vents et les pluies viennent, et la maison s'écroule, et ceux qui l'avoient bâtie sont tout à coup ensevelis sous ses ruines.

Quand même vos espérances auroient été trompées non seulement sept fois, mais septante fois sept fois, ne perdez jamais l'espérance.

Lorsqu'on a foi en elle, la cause juste triomphe toujours, et celui-là se sauve qui persévère jusqu'à la fin.

Ne dites pas : c'est souffrir beaucoup pour des biens qui ne viendront que tard.

Si ces biens viennent tard, si vous n'en jouissez que peu de temps, ou que même il ne vous soit pas donné d'en jouir du tout, vos enfants en jouiront, et les enfants de vos enfants.

Ils n'auront que ce que vous leur laisserez : voyez donc si vous voulez leur laisser des fers et des verges, et la faim pour héritage.

Celui qui se demande ce que vaut la justice, profane en son cœur la justice ; et celui qui suppute ce que coûte la liberté, renonce en son cœur à la liberté.

La liberté et la justice vous pèseront dans la même balance où vous les aurez pesées. Apprenez donc à en connoître le prix.

Il y a des peuples qui ne l'ont point connu, et jamais misère n'égala leur misère.

S'il est sur la terre quelque chose de grand, c'est la résolution ferme d'un peuple qui marche sous l'œil de Dieu, sans se lasser un moment, à la conquête des droits qu'il tient de lui ; qui ne compte ni ses blessures, ni les jours sans repos, ni les nuits sans sommeil, et qui se dit : Qu'est-ce que cela? La justice et la liberté sont dignes de bien d'autres travaux.

Il pourra éprouver des infortunes, des revers, des trahisons, être vendu par quelque Judas. Que rien ne le décourage.

Car, je vous le dis en vérité, quand il descendroit comme le Christ dans le tombeau, comme le Christ il en sortiroit le troisième jour, vainqueur de la mort, et du Prince de ce monde, et des ministres du Prince de ce monde.

XXXIX

Le laboureur porte le poids du jour, s'expose à la pluie, au soleil, aux vents, pour préparer par son travail la moisson qui remplira ses greniers à l'automne.

La justice est la moisson des peuples.

L'artisan se lève avant l'aube, allume sa petite lampe, et fatigue sans relâche pour gagner un peu de pain qui le nourrisse lui et ses enfants.

La justice est le pain des peuples.

Le marchand ne refuse aucun labeur, ne se plaint d'aucune peine ; il use son corps et oublie le sommeil, afin d'amasser des richesses.

La liberté est la richesse des peuples.

Le matelot traverse les mers, se livre aux flots et aux tempêtes, se hasarde entre les écueils, souffre le froid et le chaud, afin de s'assurer quelque repos dans ses vieux ans.

La liberté est le repos des peuples.

Le soldat se soumet aux plus dures privations, il veille et combat, et donne son sang pour ce qu'il appelle la gloire.

La liberté est la gloire des peuples.

S'il est un peuple qui estime moins la justice et la liberté, que le laboureur sa moisson, l'artisan un peu de pain, le marchand les richesses, le matelot le repos et le soldat la gloire ; élevez autour de ce peuple une haute muraille, afin que son haleine n'infecte pas le reste de la terre.

Quand viendra le grand jour du jugement des peuples, il lui sera dit : Qu'as-tu fait de ton âme ? on n'en a vu ni signe ni trace. Les jouissances de la brute ont été tout pour toi. Tu as aimé la boue, va pourrir dans la boue.

Et le peuple, au contraire, qui au-dessus des biens matériels aura placé dans son cœur les vrais biens ; qui pour les conquérir n'aura épargné aucun travail, aucune fatigue, aucun sacrifice, entendra cette parole :

A ceux qui ont une âme, la récompense des âmes. Parce que tu as aimé plus que toutes choses la liberté et la justice, viens et possède à jamais la justice et la liberté.

XL

Croyez-vous que le bœuf qu'on nourrit à l'étable pour l'atteler au joug, et qu'on engraisse pour la boucherie, soit plus à envier que le taureau qui cherche libre sa nourriture dans les forêts ?

Croyez-vous que le cheval qu'on selle et qu'on bride, et qui a toujours abondamment du foin dans le râtelier, jouisse d'un

sort préférable à celui de l'étalon qui, délivré de toute entrave, hennit et bondit dans la plaine ?

Croyez-vous que le chapon à qui l'on jette du grain dans la basse-cour soit plus heureux que le ramier qui, le matin, ne sait pas où il trouvera sa pâture de la journée ?

Croyez-vous que celui qui se promène tranquille dans un de ces parcs qu'on appelle royaumes, ait une vie plus douce que le fugitif qui, de bois en bois et de rocher en rocher, s'en va le cœur plein de l'espérance de se créer une patrie ?

Croyez-vous que le serf imbécile, assis à la table de son seigneur, en savoure plus les mets délicats, que le soldat de la liberté son morceau de pain noir ?

Croyez-vous que celui qui dort, la corde au cou, sur la litière que lui a jetée son maître, ait un meilleur sommeil que celui qui, après avoir combattu pendant le jour pour ne dépendre d'aucun maître, se repose quelques heures, la nuit, sur la terre, au coin d'un champ ?

Croyez-vous que le lâche, qui traîne en tout lieu la chaîne de l'esclavage, soit moins chargé que l'homme de courage qui porte les fers du prisonnier ?

Croyez-vous que l'homme timide qui expire dans son lit, étouffé par l'air infect qui environne la tyrannie, ait une mort plus désirable que l'homme ferme qui, sur l'échafaud, rend à Dieu son âme libre comme il l'a reçue de lui ?

Le travail est partout et la souffrance partout : seulement il y a des travaux stériles et des travaux féconds, des souffrances infâmes et des souffrances glorieuses.

XLI

Il s'en alloit errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé !

J'ai passé à travers les peuples, et ils m'ont regardé, et je les ai regardés, et nous ne nous sommes point reconnus. L'exilé partout est seul.

Lorsque je voyois, au déclin du jour, s'élever du creux d'un vallon la fumée de quelque chaumière, je me disois : Heureux celui qui retrouve le soir le foyer domestique, et s'y assied au milieu des siens. L'exilé partout est seul.

Où vont ces nuages que chasse la tempête ? Elle me chasse comme eux, et qu'importe où ? L'exilé partout est seul.

Ces arbres sont beaux, ces fleurs sont belles ; mais ce ne sont point les fleurs ni les arbres de mon pays : ils ne me disent rien. L'exilé partout est seul.

Ce ruisseau coule mollement dans la plaine ; mais son murmure n'est pas celui qu'entendit mon enfance : il ne rappelle à mon âme aucun souvenir. L'exilé partout est seul.

Ces chants sont doux, mais les tristesses et les joies qu'ils réveillent ne sont ni mes tristesses ni mes joies. L'exilé partout est seul.

On m'a demandé : Pourquoi pleurez-vous ? Et quand je l'ai dit, nul n'a pleuré, parce qu'on ne me comprenoit point. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des vieillards entourés d'enfants, comme l'olivier de ses rejetons ; mais aucun de ces vieillards ne m'appeloit son fils, aucun de ces enfants ne m'appeloit son frère. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des jeunes filles sourire, d'un sourire aussi pur que la brise du matin, à celui que leur amour s'étoit choisi pour époux ; mais pas une ne m'a souri. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des jeunes hommes, poitrine contre poitrine, s'étreindre comme s'ils avoient voulu de deux vies ne faire qu'une vie ; mais pas un ne m'a serré la main. L'exilé partout est seul.

Il n'y a d'amis, d'épouses, de pères et de frères que dans la patrie. L'exilé partout est seul.

Pauvre exilé ! cesse de gémir ; tous sont bannis comme toi : tous voient passer et s'évanouir pères, frères, épouses, amis.

La patrie n'est point ici-bas ; l'homme vainement l'y cherche ; ce qu'il prend pour elle n'est qu'un gîte d'une nuit.

Il s'en va errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé !

XLII

Et la patrie me fut montrée.

Je fus ravi au-dessus de la région des ombres, et je voyois le temps les emporter d'une vitesse indicible à travers le vide, comme on voit le souffle du Midi emporter les vapeurs légères qui glissent dans le lointain sur la plaine.

Et je montois, et je montois encore ; et les réalités, invisibles à l'œil de chair, m'apparurent, et j'entendis des sons qui n'ont point d'écho dans ce monde de fantômes.

Et ce que j'entendois, ce que je voyois étoit si vivant, mon âme le saisissoit avec une telle puissance, qu'il me sembloit qu'auparavant tout ce que j'avois cru voir et entendre n'étoit qu'un songe vague de la nuit.

Que dirai-je donc aux enfants de la nuit, et que peuvent-ils comprendre ? Et des hauteurs du jour éternel, ne suis-je pas aussi retombé avec eux au sein de la nuit, dans la région du temps et des ombres ?

Je voyois comme un océan immobile, immense, infini, et dans cet océan, trois océans : un océan de force, un océan de lumière, un océan de vie ; et ces trois océans, se pénétrant l'un l'autre sans se confondre, ne formoient qu'un même océan, qu'une même unité indivisible, absolue, éternelle.

Et cette unité étoit Celui qui est ; et au fond de son être, un nœud ineffable lioit entre elles trois Personnes, qui me furent nommées, et leurs noms étoient le Père, le Fils, l'Esprit ; et il y avoit là une génération mystérieuse, un souffle mystérieux, vivant, fécond ; et le Père, le Fils, l'Esprit, étoient Celui qui est.

Et le Père m'apparoissoit comme une puissance qui, au dedans de l'Être infini, un avec elle, n'a qu'un seul acte, permanent, complet, illimité, qui est l'Être infini lui-même.

Et le Fils m'apparoissoit comme une parole, permanente, complète, illimitée, qui dit ce qu'opère la puissance de Dieu, ce qu'il est, ce qu'est l'Être infini.

Et l'Esprit m'apparoissoit comme l'amour, l'effusion, l'aspiration mutuelle du Père et du Fils, les animant d'une vie commune, animant d'une vie permanente complète, illimitée, l'Être infini.

Et ces trois étoient un, et ces trois étoient Dieu, et ils s'embrassoient et s'unissoient dans l'impénétrable sanctuaire de la substance une ; et cette union, cet embrassement, étoient, au sein de l'immensité, l'éternelle joie, la volupté éternelle de Celui qui est.

Et dans les profondeurs de cet infini océan de l'Être, nageoit et flottoit et se dilatoit la création ; telle qu'une île qui incessamment dilateroit ses rivages au milieu d'une mer sans limites.

Elle s'épanouissoit comme une fleur qui jette ses racines dans les eaux et qui étend ses longs filets et ses corolles à la surface.

Et je voyois les êtres s'enchaîner aux êtres, et se produire

et se développer dans leur variété innombrable, s'abreuvant, se nourrissant d'une sève qui jamais ne s'épuise, de la force, de la lumière et de la vie de Celui qui est.

Et tout ce qui m'avoit été caché jusqu'alors se dévoiloit à mes regards, que n'arrêtoit plus la matérielle enveloppe des essences.

Dégagé des entraves terrestres, je m'en allois de monde en monde, comme ici-bas l'esprit va d'une pensée à une pensée ; et, après m'être plongé, perdu, dans ces merveilles de la puissance, de la sagesse et de l'amour, je plongeois, je me perdois dans la source même de l'amour, de la sagesse et de la puissance.

Et je sentois ce que c'est que la patrie ; et je m'enivrois de lumière, et mon âme emportée par des flots d'harmonie s'endormoit sur les ondes célestes, dans une extase inénarrable.

Et puis je voyois le Christ à la droite de son Père, rayonnant d'une gloire immortelle.

Et je voyois aussi comme un agneau mystique immolé sur un autel ; des myriades d'anges et les hommes rachetés de son sang l'environnoient, et, chantant ses louanges, ils lui rendoient grâces dans le langage des cieux.

Et une goutte du sang de l'Agneau tomboit sur la nature languissante et malade, et je la vis se transfigurer ; et toutes les créatures qu'elle renferme palpitèrent d'une vie nouvelle, et toutes élevèrent la voix, et cette voix disoit :

Saint, Saint, Saint, est celui qui a détruit le mal et vaincu la mort.

Et le Fils se pencha sur le sein du Père, et l'Esprit les couvrit de son ombre, et il y eut entre eux un mystère divin, et les cieux en silence tressaillirent.

FIN DES PAROLES D'UN CROYANT.

ESSAI SUR L'INDIFFÉRENCE EN MATIÈRE DE RELIGION

FRAGMENTS

ESSAI SUR L'INDIFFÉRENCE EN MATIÈRE DE RELIGION

I

Considérations générales sur l'indifférence religieuse. — Exposition des trois systèmes auxquels se réduit l'indifférence dogmatique.

L'esprit humain a ses époques de sagesse et de vertige, de grandeur et de décadence, comme la société ; et la société elle-même n'est assujettie à ces révolutions diverses que parce qu'elles sont naturelles à l'esprit humain, dont elle partage invariablement les destinées. Cette vérité, qui, en liant la morale à la législation, donne aux théories politiques une base fixe, n'avoit point échappé au génie perçant de Pascal. Personne n'a mieux connu le pouvoir de l'opinion, qu'il appelle la *reine du monde*; et l'on concevra qu'il ne dit rien de trop, si l'on entre un peu avant dans sa pensée, et qu'on entende par opinion les doctrines dominantes. Leur empire sur les hommes est absolu, quoiqu'il ne devienne quelquefois apparent qu'à la longue, et c'est ce qui trompe tant d'observateurs superficiels, incapables d'embrasser, d'une seule vue de l'esprit, un vaste ensemble de rapports, et de lier, à de grandes distances, le présent au passé. Ils aperçoivent des faits, ils en cherchent la cause, mais trop près d'eux ; spectateurs des tempêtes qui agitent la société, du flux et reflux des événements dont se compose son histoire, ils expliquent chaque vague par la vague qui la presse immédiatement, au lieu de remonter d'abord à l'impulsion qui les produit toutes. C'est ainsi qu'on a sérieusement attribué la Réforme du XVIe siècle à la jalousie d'un moine, et la Révolution françoise à un déficit de quelques millions dans les finances.

Il faut le dire, car on ne le saura jamais assez, tout sort des doctrines : les mœurs, la littérature, les constitutions, les

lois, la félicité des États et leurs désastres, la civilisation, la barbarie, et ces crises effrayantes qui emportent les peuples ou qui les renouvellent, selon qu'il reste en eux plus ou moins de vie.

L'homme n'agit que parce qu'il croit, et les hommes en masse agissent toujours conformément à ce qu'ils croient, parce que les passions de la multitude sont elles-mêmes déterminées par ses croyances. Si la croyance est pure et vraie, la tendance générale des actions est droite et en harmonie avec l'ordre : si la croyance est erronée, les actions au contraire se dépravent ; car l'erreur vicie, et la vérité perfectionne. Cela fut bien sensible à l'origine du Christianisme, lorsque la Religion des sens et la Religion de l'esprit, subsistant à côté l'une de l'autre dans la même société, les yeux pouvoient, à toute heure, comparer leurs effets, en même temps que la raison comparoit leurs doctrines.

Il suit de là, premièrement, qu'à l'égard de la société, il n'y a point de doctrine indifférente en Religion, en morale, en politique ; secondement que l'indifférence, considérée comme un état permanent de l'âme, est opposée à la nature de l'homme et destructive de son être.

Nous disons qu'à l'égard de la société il n'y a point de doctrine indifférente ; et il est étrange qu'on soit obligé de prouver, dans le siècle des lumières, aux peuples chrétiens, un principe si évident, que les nations païennes en avoient fait une des premières maximes de leur politique. Elles sentoient que la stabilité des États dépendoit de la stabilité des croyances. Aussi voyez combien, à l'époque surtout de leur plus grande force réelle et de leur gloire la plus pure, elles se montrèrent jalouses de la conservation des doctrines établies. On connoît le serment que faisoient les jeunes Athéniens, dans le temple d'Agraule : « Je jure de combattre jus« qu'au dernier soupir pour les intérêts de la Religion et de « la patrie ; et je resterai constamment attaché à la foi de « mes pères (1). » Caton ne redoutoit tant l'introduction de la philosophie des Grecs dans sa patrie que parce qu'il prévoyoit qu'en apprenant à disputer sur tout, les Romains finiroient par ne croire à rien. L'événement justifia complètement ses craintes. Bannis plusieurs fois de Rome, les phi-

(1) Il existoit à Athènes une loi par laquelle un seul mot proféré contre la religion étoit puni très rigoureusement et sans espoir de pardon. (Joseph. *Contr. Appion.*)

losophes triomphèrent enfin de la résistance des lois, de la sagesse du sénat, et des destins même de la ville éternelle. Quelques rêveurs, armés du doute, firent ce que n'avoient pu faire les forces du monde entier : ils vainquirent avec des opinions cette république superbe qui avoit vaincu la terre ; et c'est un fait digne de la plus sérieuse considération, que tous les empires dont l'histoire nous est connue, et que le temps et la prudence avoient affermis, ont été renversés par des sophistes.

Toujours les grands changements dans l'ordre politique concourent avec des changements semblables dans les opinions ; et le secret de remuer les peuples n'est que l'art de les persuader. Plus est vive cette persuasion, plus l'action qui en résulte est puissante. Mahomet persuade à quelques Arabes que leur glaive doit soumettre l'univers à l'Alcoran ; et, en moins d'un siècle, le croissant est arboré des rives de l'Euphrate à celles de l'Èbre. Luther et ses disciples persuadent à une partie de l'Europe que la souveraineté réside dans le peuple ; et bientôt le sang des rois ruisselle sur les échafauds. La logique des nations, toujours rigoureuse, devient terrible par cela même, lorsqu'elles sont imbues de quelque fausse maxime. Un individu peut reculer devant des conséquences, la société jamais. Quelque chose de plus fort que l'horreur de sa destruction l'entraîne ; et, même en périssant, elle obéit à la loi générale, conservatrice des êtres intelligents, à cette raison immuable, universelle, qui fait, pour ainsi dire, le fond de tous les esprits, et dont rien ne sauroit altérer la rectitude inflexible, soit qu'elle s'applique à l'erreur ou à la vérité.

Or, en toute doctrine, il y a nécessairement ou vérité ou erreur ; toute doctrine influe donc ou en bien ou en mal sur la société ; il n'existe donc point, pour la société, de doctrine indifférente, à moins qu'on ne soutienne que le vice et la vertu, l'ordre et le désordre, sont des choses indifférentes. On l'a soutenu en effet, et je ne sache rien qui prouve mieux l'existence de cette loi dont je parlois tout à l'heure, et qui force tôt ou tard les conséquences les plus extrêmes de sortir de leur principe, parce qu'il en coûte moins à l'orgueil de les avouer, et quelquefois à la conscience de les réduire en pratique qu'à la raison de les nier.

Dans les âges qu'on appelle barbares, le Christianisme avoit affermi et tempéré le pouvoir, sanctifié l'obéissance,

établi les vrais rapports sociaux, épuré les mœurs, et souvent suppléé les lois. Il avoit couvert l'Europe d'institutions admirables, qui, remplissant le vide, toujours immense, des institutions politiques, rattachoient à l'État, par la douce influence d'une charité prodigue de bienfaits, la classe innombrable des malheureux. Grâce à l'empire qu'il exerça sur les idées, et plus encore sur les cœurs, l'homme devint sacré pour l'homme. Il y eut bien sans doute des passions, et par conséquent des crimes ; mais la religion savoit encore en faire sortir des vertus nouvelles par le repentir. Assujetties à la règle immuable des devoirs, les actions, comme les pensées, tendoient, dans leur ensemble, au bien général ; et c'est le trait caractéristique de cette époque. On étoit puissant pour le faible, et riche pour le pauvre. Au lieu de rêver un ordre de choses exempt de toute imperfection, on laissoit l'ordre existant se perfectionner peu à peu de lui-même, et chacun, dans sa sphère, s'attachoit à remédier au mal particulier qui le frappoit. De là, outre les largesses passagères, tant d'établissements durables érigés en faveur de l'indigence, et qui s'élevoient, presque à chaque pas, dans les villes, dans les campagnes, sur les routes publiques, comme les arcs de triomphe de la charité. On ne croyoit pas alors avoir rempli tous les devoirs de l'humanité, en jetant au malheureux un morceau de pain : on savoit qu'un être sensible et intelligent *ne vit pas seulement de pain*, et que les plus douloureuses angoisses ne sont pas les angoisses physiques. Une doctrine éminemment spirituelle et compatissante enfanta une nouvelle espèce de commisération sublime, occupée sans relâche à recueillir les intelligences délaissées, à leur distribuer avec mesure une nourriture salutaire. Non moins noble dans ses émotions qu'inépuisable dans ses ressources, la pitié ne s'étendoit pas uniquement aux besoins du corps. Les âmes infirmes, les cœurs blessés, eurent aussi leurs hospices : et les croyances établies agissant à la fois sur les gouvernements et sur les nations, la société se trouvait régie par une puissance infinie d'amour.

Il est inutile d'observer qu'en rappelant l'influence de la Religion sur les destinées du genre humain à cette époque, je considère uniquement ses effets généraux, permanents et uniformes dans toutes les contrées, sans néanmoins que j'ignore en combien de circonstances la félicité publique fut troublée, soit par les passions particulières, soit par des opi-

nions plus ou moins opposées aux doctrines reçues ; et, sous ce rapport, la plupart des calamités dont l'histoire de cette période nous a conservé le souvenir fortifient singulièrement ce que j'ai dit du pouvoir absolu des croyances sur les hommes en masse ; car, parmi ces calamités, toutes celles qu'on peut attribuer au peuple, ou à une portion du peuple, eurent pour cause quelque erreur religieuse ou politique, dont la multitude étoit imbue.

Cependant, malgré des désordres partiels et de légères déviations, l'Europe s'avançoit vers la perfection où le Christianisme appelle les peuples comme les individus, lorsque la Réforme vint subitement arrêter ses progrès, et la précipiter dans un abîme où elle s'enfonce tous les jours, et dont nous ne connoissons pas encore le fond. Comment s'opéra cette révolution ? Par un changement total dans les doctrines. Au principe d'autorité, base nécessaire de la foi religieuse et sociale, on substitua le principe d'examen, c'est-à-dire que l'on mit la raison humaine à la place de la raison divine, ou l'homme à la place de Dieu. L'homme alors redevint ennemi de l'homme, parce que, souverain de droit dans l'ordre politique comme dans l'ordre religieux, chacun prétendit de fait à l'empire, et voulut établir le règne de sa raison particulière et de son pouvoir particulier ; prétention absurde, mais conséquente, et qui devoit aboutir inévitablement à la servitude politique et à l'anarchie religieuse, qui n'est en réalité que la servitude de toutes les erreurs. Telle fut la cause des guerres furieuses qui ensanglantèrent l'Allemagne, la Bohême, la France, l'Angleterre, les Pays-Bas. L'esprit d'indépendance, ou l'esprit de domination, car, sous des apparences opposées, ce n'est au fond que le même sentiment, passa des opinions dans les mœurs. On avoit nié l'autorité, on s'affranchit de l'obéissance, et chaque négation nouvelle conduisit à une nouvelle destruction. En niant le sacrifice, on détruisit le culte et les monuments du culte ; en niant le libre arbitre, la vie future, on détruisit les devoirs ; en niant Dieu enfin, on détruisit tout, les lois, la société, l'homme même.

Après une expérience si décisive, je ne pense pas qu'on soit tenté de révoquer en doute l'extrême influence des doctrines sur la société, ni de supposer qu'il puisse y en avoir d'indifférentes pour elle. Mais, si l'on ne veut pas en croire l'expérience, qu'on en croie au moins la philosophie. Ne s'autori-

soit-elle pas naguère, pour propager ses erreurs, qu'elle appeloit des vérités, du rapport intime, inséparable, qui existe entre les croyances et les actions, entre la félicité et le malheur du genre humain et les opinions régnantes? Elle a cessé, pendant cinquante ans, de nous répéter cette maxime ; et les preuves de fait dont il lui a plu récemment de l'appuyer en ont porté, pour les plus aveugles, la démonstration jusqu'à l'évidence.

Il suffiroit de savoir qu'aucune doctrine n'est indifférente par rapport à la société, pour conclure que l'indifférence est opposée à la nature de l'homme essentiellement sociable. Toutefois, sans insister sur une conséquence dont la justesse ne seroit peut-être pas universellement sentie, essayons de parvenir à cette vérité par une autre voie.

On peut définir l'indifférence absolue, « l'extinction de « tout sentiment d'amour et de haine dans le cœur, à raison « de l'absence de tout jugement et de toute croyance dans « l'esprit ». Or, juger, croire, aimer, haïr, sont des actes inhérents à la nature des êtres intelligents. C'est leur mode essentiel d'existence, et les en dépouiller, ce seroit les anéantir. Otez le désir ou l'amour, vous détruisez la volonté ; ôtez la conviction ou la foi, et j'entends par ce mot l'acquiescement de l'esprit à une vérité réelle ou présumée, vous détruisez l'intelligence ; car être intelligent, c'est juger, c'est prononcer qu'il y a bien ou mal, vérité ou erreur dans les objets ou dans les idées que l'esprit considère. Notre raison peut se tromper, sans doute, parce qu'elle est finie, c'est-à-dire imparfaite, et que mille causes étrangères concourent encore à la troubler : elle juge mal, parce qu'elle ne voit qu'une partie de ce qu'il faudroit voir pour bien juger, ou ne le voit qu'à travers des nuages qui l'obscurcissent ; cependant, alors même elle n'est point indifférente, elle juge nécessairement d'après ce qu'elle aperçoit ou croit apercevoir.

Il est vrai que, lorsque exempts de préoccupation, nous reconnoissons que nous ne sommes pas suffisamment éclairés, nous possédons la faculté de suspendre notre jugement ; mais cela même est un jugement d'une autre espèce, ou la déclaration d'une vérité clairement aperçue, je veux dire de notre ignorance invincible ou volontaire. En ce cas, l'indifférence devient non seulement possible, mais inévitable, car comment aimer ou haïr ce qu'on ne connoit pas ? Cependant cette indifférence partielle ou relative n'est pas, comme l'in-

différence absolue, la destruction de l'intelligence ; elle n'est que l'effet affligeant, soit de sa limitation naturelle, soit des bornes arbitraires que lui prescrit une volonté faible ou corrompue ; et l'indifférence, sous ce dernier rapport, rentre dans le domaine de la morale ; car, lorsqu'il dépend de nous de connoitre, ce peut être un crime, et un très grand crime, de rester indifférent.

Du reste, l'indifférence, quelle qu'elle soit, n'est jamais propre qu'à humilier, puisque toujours elle résulte du défaut de lumières ou de l'imperfection de l'intelligence. Quelle gloire une créature raisonnable pourrait-elle tirer d'une ignorance qui la dégrade ? Supposez cette ignorance sans cesse croissante, l'indifférence croitra proportionnellement, et vous arriverez en même temps à l'indifférence complète et à l'idiotisme absolu.

Pour que l'homme fût indifférent sur ce qu'il connoit, il faudroit qu'il y eût quelque chose d'indifférent en soi. « Or je ne crains pas d'avancer, dit un de nos écrivains les plus profonds, qu'il n'y a rien de ce genre, rien d'indifférent, ni dans la nature, ni dans les lois, ni dans les mœurs, ni dans les sciences et les arts, ni, à plus forte raison, dans la Religion... En tout il y a vrai et faux, bien et mal, ordre et désordre : bien et mal moral, bien et mal philosophique, bien et mal politique, bien et mal littéraire, oratoire, poétique, etc., etc. ; bien et mal dans les lois comme dans les arts, dans les mœurs comme dans les manières, dans les procédés comme dans les opinions, dans la spéculation comme dans la pratique (1). » Aussi l'homme, en réalité, n'est-il indifférent que sur ce qu'il ignore, ou sur ce qui n'existe pas à son égard. Il est en relation d'amour ou de haine avec tous les objets de ses pensées, et tient à ses jugements quelquefois plus qu'à la vie même. De là le désir inné de faire prévaloir nos opinions, même sur les choses les plus frivoles ; de là le charme de l'étude, d'autant plus vif que l'intelligence est plus cultivée et plus étendue ; de là les controverses de tout genre, sur la physique et sur la morale, sur la théologie et sur la grammaire ; de là les sectes et les académies, les discordes publiques et les spectacles, les passions qui ébranlent la société, et les vertus qui la conservent ; de là enfin l'esprit de prosélytisme, si ridiculement reproché aux chrétiens, et

(1) De Bonald : *Sur la tolérance des opinions* (Spectateur français au XIXe siècle, t. IV, p. 69 et suiv.).

qui se rencontre partout où existe une persuasion quelconque, dans les conversations comme dans les chaires, dans la politique comme dans les lettres, dans les sciences comme dans les mœurs, dans la philosophie comme dans la Religion, avec cette seule différence, que, dans la Religion, il est plus durable et plus noble, parce qu'elle renferme plus de vérités, et des vérités plus importantes.

Parlez à ce laboureur, occupé à remuer la terre, des lois de l'attraction qui la maintiennent dans son orbite; inintelligibles pour lui, vos discours le laisseront indifférent sur les lois dont vous l'entretenez, et qu'il ignore. Il s'en faut beaucoup, cependant, que ces lois en elles-mêmes soient indifférentes, puisque l'ordre de l'univers en dépend; aussi ne sont-elles rien moins qu'indifférentes à l'astronome, qui en démontre l'existence, calcule par leur moyen les phénomènes célestes, et ne se lasse point d'en contempler la régularité admirable et la merveilleuse fécondité.

Ainsi le domaine de l'indifférence se rétrécit à mesure que l'intelligence se développe. Dieu n'est indifférent sur rien, parce qu'il connoît tout : la matière est indifférente à tout, parce qu'elle ne connoît rien. L'homme, placé entre ces deux extrêmes, est plus ou moins indifférent, selon qu'il ignore ou connoît plus ou moins, c'est-à-dire, selon qu'il se rapproche des êtres purement materiels, ou de l'Être souverainement intelligent : d'où vient que le matérialisme conduit à l'indifférence spéculative, et par suite à l'abrutissement; tandis que la Religion (1), en élevant l'homme à Dieu, en le familiarisant avec les plus hautes pensées et les doctrines les plus spirituelles, perfectionne à l'infini son intelligence, et ne lui permet d'être indifférent sur rien de ce qui l'intéresse essentiellement.

Et c'est ici qu'il est nécessaire de se rappeler notre dégradation primitive, et le perpétuel combat des sens contre l'esprit, qui en est l'effet, pour comprendre comment la Religion, à raison même de la perfection qu'elle exige de nous, et de sa perfection propre, devient pour plusieurs un objet de haine, et ensuite d'indifférence. Comme tout en elle est vérité rigoureuse, il n'y a rien à ses yeux d'indifférent, ni dans le dogme, ni dans les mœurs, ni dans le culte. Elle ne peut donc laisser l'homme libre de croire et d'agir à son gré;

(1) Il ne peut être question ici que de la *vraie* Religion.

elle le contraint de soumettre sa raison à la foi, ses penchants aux devoirs, son corps même aux pratiques qu'elle impose. Or, en s'assujettissant de la sorte l'homme tout entier, elle fatigue et désespère ses passions. Jamais soumises, même lorsqu'elles obéissent, elles travaillent sans relâche à briser un joug qu'elles ne portent qu'en murmurant. L'orgueil, *père du mensonge*, et éternel ennemi de l'autorité, suggère à l'esprit une foule de sophismes, d'autant plus séduisants, qu'ils flattent les secrets désirs du cœur. On est bien près de cesser de reconnoître pour vrai ce qu'on s'imagine avoir intérêt de trouver faux. Peu à peu les préjugés s'affermissent et s'étendent, l'exemple entraîne, et presque toujours, dominé malgré soi par le principe d'autorité qu'on attaque, chacun fonde sa conviction sur la feinte conviction d'autrui. Telle est, en abrégé, l'histoire de toutes les rébellions contre la vérité : on doute, parce que les autres doutent ; on nie, parce qu'ils nient, et qu'il est commode de nier et de douter. Toutefois, au premier moment, on sent le besoin de remplir le vide des symboles qu'on rejette ; on veut croire encore, et nécessairement, car la foi est dans la nature de l'homme, et l'on ne s'avance que par degré vers l'incrédulité absolue. Ainsi l'on saisit avidement les apparences de vérité qui se présentent : on s'y attache avec une espèce d'obstination violente, comme on se prend à des débris dans un naufrage ; et l'aveugle persuasion de l'erreur produit le fanatisme de la conduite. Mais chaque erreur n'a qu'un temps, et même assez court ; elles ne sauroient s'établir à demeure dans la raison humaine ; elles y vivent, si j'ose ainsi parler, sous la tente : on passe donc forcément de l'une à l'autre, jusqu'à ce qu'on les ait épuisées toutes. Alors, plutôt que de revenir à la vérité qu'on craint, on s'arme contre elle de l'ignorance, de la distraction et de l'oubli. Une volonté perverse la bannit sévèrement de l'intelligence : on la traite comme ces proscrits qu'on ne sauroit convaincre devant la loi, et qu'un tyran jaloux fait disparoître tout vivants de la société.

Quand un peuple arrive à cet état d'indifférence absolue pour la vérité, sa fin, n'en doutez pas, est prochaine. C'est le signe le moins équivoque de la décrépitude des nations. Dans leur apathique insouciance, elles ressemblent à un vieillard qui a perdu tous ses souvenirs : il n'y a plus à détruire en lui que quelques organes usés, dont les causes naturelles achèvent chaque jour la décomposition rebutante.

Objet de pitié et de dégoût, même pour les petits enfants, qu'un noble instinct empêche de reconnoître l'homme là où ils n'aperçoivent plus la pensée, on le voit traîner stupidement un reste de vie matérielle : et, sans désirs comme sans regrets, s'enfoncer peu à peu dans la mort.

Sans doute il dépendroit des gouvernements de prévenir cette dissolution terrible, en protégeant contre les passions les doctrines vitales, source de la vigueur et de l'énergie qu'on remarque dans certaines sociétés. L'autorité peut tout, soit pour le bien, soit pour le mal ; car, en mal comme en bien, on n'agit sur les peuples que par l'autorité ; et l'autorité générale, lorsqu'elle demeure ce qu'elle doit être, prévaut toujours et nécessairement sur les autorités particulières qui tendroient à renverser l'ordre, ou par la violence ouverte, ou, plus dangereusement, par des opinions : et c'est même la raison de la durée perpétuelle de la société religieuse, dont l'autorité générale, en vertu d'un privilège divin, est à l'abri des erreurs et des foiblesses auxquelles l'autorité est sujette dans la société politique. Mais, communément, loin de mettre un frein à la licence des pensées, lorsqu'il seroit temps encore d'en arrêter le progrès, les gouvernements la favorisent, au moins par leur exemple. Ce sont eux qui, les premiers, cessent de croire ; et l'irréligion part du pouvoir ou d'autour du pouvoir, pour se répandre, de proche en proche, jusque dans les derniers rangs de la nation. Plus attaché à ses croyances, parce qu'il a moins de motifs de souhaiter qu'elles soient fausses, le peuple résiste longtemps à l'influence des classes supérieures. Il défend, avec sa conscience, sa foi qu'on attaque avec de l'esprit, et entoure au fond de son cœur, d'une barrière sacrée, ses consolations et ses espérances. Mais, quand une fois il a succombé ; quand, à force de le corrompre, on a changé ses intérêts ; quand les vices les plus hideux sont devenus ses mœurs habituelles, sans que le remords trouble son sommeil ; quand les peines et les récompenses d'une autre vie ne lui paroissent plus que des préjugés puérils ; que la Religion a perdu pour lui ses terreurs, et qu'il en ignore également les dogmes et les préceptes ; quand il sourit de pitié au seul nom de Dieu, alors je me demande en tremblant s'il reste quelque moyen humain de ramener un tel peuple à la croyance de la vérité et à la pratique de la vertu ; je me demande si, de ces êtres dégradés, on peut encore faire des hommes, et je n'ose prononcer.

Au reste, il est à propos de faire observer qu'on doit exclure du nombre des indifférents réels, beaucoup de ceux qui affectent cette triste prétention ; car, pour quiconque n'est ni stupide, ni grossièrement ignorant, il n'est pas si facile qu'on pourrait le penser d'être indifférent sur la Religion, que nous retrouvons partout, à chaque instant, en nous et hors de nous, et qui partout fait notre tourment ou notre consolation. Ainsi la Religion n'est point indifférente à cette secte de philosophes qui, s'efforçant naguère d'en abolir jusqu'au nom, démolirent ses temples et égorgèrent ses ministres. La haine, une implacable haine, voilà le sentiment qui anime ces apôtres d'impiété, dont le fanatisme sacrifieroit la société entière au triomphe de leurs principes désastreux. Certes, il faut plaindre ces insensés, il faut flétrir avec horreur leurs maximes ; mais il ne faut pas tenter de les guérir par le raisonnement : il y a un excès de délire qui interdit toute discussion.

Il existe une sorte d'indifférents que nous n'avons pas non plus dessein de combattre. Je veux parler de ces foibles chrétiens qui, séduits par les plaisirs, distraits par les affaires, ou subjugués peut-être par le respect humain, s'abandonnent au torrent du siècle, éloignent de leur pensée des vérités importunes, sans les révoquer en doute, et, dans leur inconséquence, ne tiennent à la Religion que par une foi stérile et de languissants remords. Que dire à ces infortunés ? Ils se condamnent eux-mêmes. Leur raison ne se refuse à aucun aveu. Ce n'est pas là qu'est le siège du mal. Ils n'ont pas besoin d'être convaincus, mais remués, mais justement effrayés sur le sort qui les attend. Il faudroit porter la terreur dans leur conscience assoupie, et la réveiller au bruit formidable des vengeances du Dieu dont ils fatiguent la patience et tourmentent la miséricorde.

Cette tâche n'est pas la nôtre. Nous n'avons en vue, dans cet essai, que les indifférents systématiques, ou ces philosophes insouciants, qui, à force d'avoir entendu répéter que toutes les religions sont indifférentes, les méprisent toutes sans les connoître, refusent d'examiner s'il en est une véritable, rougiroient même d'y penser ; et, sur l'aveugle foi d'un préjugé absurde, s'imaginant que la suprême sagesse consiste à ne se point inquiéter de l'avenir, végètent dans un profond oubli du premier devoir d'une créature raisonnable, qui est de s'instruire de sa fin, de son origine et de ses destinées. Ce

que l'un regarde comme indifférent paroît quelquefois à un autre d'un très haut intérêt, selon la mesure de connoissances et de lumières de chacun. On peut même assurer que l'indifférence varie à l'infini : elle offre autant de nuances diverses qu'il y a, non seulement d'individus indifférents, mais de degrés dans le developpement de l'intelligence, de combinaisons de pensées et de situations d'âme possibles, pour chaque individu.

Cependant, considérée, non dans les hommes, mais dans les doctrines, elle se réduit à trois systèmes, dans l'un desquels il faut nécessairement entrer dès qu'on sort de la vérité catholique ; car on ne peut l'attaquer qu'en niant, soit l'autorité de l'Église, soit l'autorité de Jésus-Christ, soit l'autorité de Dieu : trois grandes destructions ou erreurs, qui constituent l'hérésie, le déisme et l'athéisme.

Nous diviserons donc en trois classes les indifférents dogmatiques. La première comprend ceux qui, ne voyant dans la Religion qu'une institution politique, ne la croient nécessaire que pour le peuple. La seconde renferme ceux qui admettent la nécessité d'une religion pour tous les hommes, mais qui rejettent la révélation. La troisième, enfin, se compose des indifférents mitigés qui reconnoissent la nécessité d'une religion révélée, mais permettent de nier les vérités qu'elle enseigne, à l'exception de certains articles fondamentaux.

II

Du fondement de la certitude.

Après avoir considéré ces diverses formes de l'indifférence et aussi condamné les doctrines sur lesquelles elles se fondent, Lamennais entreprend de démontrer l'importance de la religion à la fois pour l'homme, pour la société et pour Dieu même. D'où : la nécessité d'une croyance universelle et traditionnelle. Mais à quel signe en reconnaîtra-t-on la vérité, ou encore quel sera le critérium de la certitude ?

Rien ne subsiste que par la vérité, car la vérité est l'être, et hors d'elle il n'y a que le néant. Le désir de connoître, inné dans l'homme, n'est que le désir même d'exister, et

comme l'effort naturel de l'intelligence vers la vie. De là cette ardente recherche du vrai, et cette joie vive et pure que nous éprouvons à sa vue. Ce sentiment a des racines si profondes en nous, que rien ne peut les détruire, pas même la passion dépravée de l'erreur. On ne hait la vérité, et l'on n'aime l'erreur, que lorsqu'à force de travail, on est parvenu à se représenter l'erreur comme vraie, et la vérité comme fausse ; que lorsqu'on a, pour ainsi dire, recouvert le néant d'un vain simulacre de l'être, comme on entoure un cercueil d'images de la vie, et d'emblèmes d'immortalité.

Cependant, quand nous venons à porter la main sur l'édifice de nos connoissances, à en sonder curieusement la base, nous ne trouvons que des abîmes, et le doute ténébreux sort des fondements de l'édifice ébranlé. L'homme ne peut, par ses seules forces, s'assurer pleinement d'aucune vérité, parce qu'il ne peut, par ses seules forces, se donner ni se conserver l'être. *Il ne voit,* dit Montaigne, *le tout de rien* ; et voilà pourquoi la philosophie, qui veut tout voir et tout comprendre, la philosophie qui rend la raison de chaque homme seul juge de ce qu'il doit croire, aboutit au scepticisme universel, ou à la destruction absolue de la vérité et de l'intelligence.

Nul moyen d'éviter cet écueil, dès qu'on cherche en soi la certitude ; et c'est ce qu'il faut montrer à l'homme pour humilier sa confiance superbe : il faut le pousser jusqu'au néant, pour l'épouvanter de lui-même ; il faut lui faire voir qu'il ne sauroit se prouver sa propre existence, comme il veut qu'on lui prouve celle de Dieu; il faut désespérer toutes ses croyances, même les plus invincibles, et placer sa raison aux abois dans l'alternative, ou de vivre de foi, ou d'expirer dans le vide.

Mais ôtons d'abord l'équivoque de ce mot de raison, par lequel on désigne deux facultés totalement distinctes, et qu'il est dangereux de confondre : la faculté de connoître, et la faculté de raisonner. La raison, dans le premier sens, est le fonds même de notre nature intelligente. Être intelligent ou raisonnable, c'est être capable de percevoir la vérité (1) ; et l'homme a plus ou moins de raison, ou sa raison est plus ou moins éclairée, plus ou moins étendue, selon qu'elle renferme plus ou moins de vérité. Il n'importe comment nous parve-

(1) Tertullien ne définit pas autrement l'homme : *Animal rationale, sensûs et scientiæ capacissimum.* De Testim. animæ, c. 1.

nions à la connoître, pourvu que nous soyons certains de la posséder. La certitude est la base essentielle de la raison : car être incertain si l'on connoît, c'est ne pas connoître ; le doute n'est qu'une ignorance aperçue. D'un autre côté, l'on peut avoir une idée très nette d'une vérité sans la comprendre : ainsi, comprendre n'est point une condition nécessaire de la raison. En effet, nous connoissons avec certitude certaines vérités que nous ne comprenons nullement, comme l'action de la volonté sur les organes, la transmission du mouvement, et mille autres phénomènes semblables ; et quiconque a réfléchi sur l'entendement humain, avouera sans hésiter que nous ne concevons rien parfaitement.

La raison, dans le second sens, est l'opération de l'esprit par laquelle, comparant des vérités connues, nous en découvrons les rapports, et nous en tirons des conséquences. Ainsi, quand nous disons que la raison nous trompe, lorsque nous déplorons sa foiblesse et ses erreurs, cela ne doit pas s'entendre de la faculté de connoître, ou de la raison proprement dite, mais de la faculté de raisonner : facultés si différentes, que la perfection de la raison, ou la connoissance complète de la vérité, exclut le raisonnement ; car raisonner, c'est chercher ; et l'on ne cherche point ce qu'on possède, ce qu'on aperçoit pleinement par une claire intuition (1).

Cela posé, notre premier soin doit être de nous assurer s'il existe pour nous un moyen de connoître certainement, et quel est ce moyen ; autrement, notre raison manquant de base, il nous faudroit douter de tout sans exception. Or, les seuls moyens de connoître que chacun de nous trouve en soi, sont les sens, le sentiment et le raisonnement. Aussi n'existe-t-il que trois systèmes généraux de philosophie. L'un de ces systèmes place dans les sens le principe de certitude ; c'est le matérialisme, dont Locke est le père : le second place le principe de certitude dans le sentiment ; c'est l'idéalisme enseigné d'abord par Berkeley, et plus dangereusement ensuite par Kant : le troisième place dans le raisonnement le principe de certitude ; c'est le dogmatisme moderne ou le cartésianisme, qui règne depuis environ deux siècles dans

(1) Le raisonnement et la raison sont deux choses si différentes, que, selon Hume, « le grand but de toutes les recherches et de toutes les disputes des « sceptiques, est de détruire la raison par le raisonnement. *The grand scope « of all the inquiries and disputes of the sceptics is, to destroy reason by « ratiocination and argument.* » *Philosoph. Essays*, VIII, p. 245.

l'école. Examinons ces trois systèmes, et voyons s'ils nous offrent la certitude qu'il nous importe si essentiellement d'obtenir.

De toutes les philosophies, la moins solide est celle qui rapporte aux sens l'origine de nos connoissances, et fait dériver les idées mêmes des sensations : car qu'est-ce que nos sens peuvent nous apprendre de certain, et sur nous-mêmes, et sur les autres êtres ? Qu'oserons-nous affirmer sur leur témoignage ? La première leçon qu'ils nous donnent, c'est de nous en défier. Chacun d'eux, pris à part, nous abuse par de vaines illusions ; ils se convainquent à toute heure mutuellement d'imposture ; et lorsqu'en modifiant l'un par l'autre leurs rapports divers, on parvient à les accorder sur un point, quelle assurance a-t-on que ce point, au lieu d'être une vérité, ne soit pas une erreur commune ? Pourquoi, nous trompant séparément, ne nous tromperoient-ils pas tous ensemble ? Comme des témoins suspects, et mille fois reconnus pour menteurs, nous les interrogeons isolément, nous rapprochons, nous comparons leurs dispositions disparates, nous essayons de les concilier ; mais quand nous y réussirions toujours, en serions-nous plus avancés ? Qui nous dit qu'un sixième sens, par un témoignage contraire, ne troubleroit pas leur accord ? Sur quoi se fonderoit-on pour le nier ? Supposons-nous des sens différents de ceux dont la nature nous a doués, nos sensations, nos idées ne seroient-elles pas aussi différentes ? Peut-être suffiroit-il, pour ruiner toute notre science, d'une légère modification dans nos organes. Peut-être y a-t-il des êtres organisés de telle sorte que, leurs sensations étant en tout opposées aux nôtres, ce qui est vrai pour nous soit faux pour eux, et réciproquement. Car enfin, si l'on veut y regarder de près, quel rapport nécessaire existe-t-il entre nos sensations et la réalité des choses ? Et quand il existeroit un tel rapport, comment les sens nous l'apprendroient-ils ? Je vois dans mes sensations une suite de phénomènes dont la nature et la cause me sont également inconnues, et dont par conséquent je ne puis rien conclure. Qu'est-ce que sentir ? Qui le sait ? Suis-je même certain que je sens ? Quelle autre preuve en ai-je que ma sensation même, ou plutôt je ne sais quelle croyance souvent trompeuse, puisqu'il m'arrive, durant le sommeil, de croire éprouver une sensation ou de plaisir ou de douleur, dont je reconnois au réveil l'illusion ? Que dis-je au réveil ? Et ne seroit-ce

point encore une nouvelle illusion, un songe qui succède à d'autres songes ? Le oui, le non a ses vraisemblances. Qui démontreroit que la vie entière n'est pas un rêve, une chimère indéfinissable, feroit plus que n'ont pu faire tous les philosophes jusqu'à ce jour. Dans ces étranges perplexités, ce qui me paroît le moins douteux, c'est que mes sensations, si j'en ai, sont en moi ; qu'elles y sont fréquemment sans être produites par aucune cause externe ; qu'ainsi il n'existe entre elles et l'objet réel ou présumé auquel je les rapporte, aucune liaison nécessaire. Je ne puis donc m'assurer, par mes sens, de l'existence des objets extérieurs, de l'existence de mon propre corps, de l'existence de mes sens mêmes, sur le témoignage desquels reposent toutes mes connoissances. Quel amas d'obscurité ! quel chaos ! Tout ce qui est, disent-ils, est matière ; et à l'instant les voilà contraints d'avouer que l'existence de la matière n'est qu'une simple probabilité (1). Ils ne

(1) C'est ce que disent nettement Helvétius et Condorcet. Voyez l'ouvrage de ce dernier intitulé : *Essai sur l'application de l'analyse à la probabilité des décisions rendues à la pluralité des voix. Disc. prélim.*, pag. XII. D'Alembert jugeoit impossible de répondre aux objections de Berkeley contre l'existence des corps. Hume, rejetant à la fois le témoignage des sens et l'évidence du sentiment intime, est contraint de douter de l'existence de la matière, et de celle des substances spirituelles. Un philosophe de nos jours a été conduit, par des principes analogues, à peu près à la même conclusion. « Contentons-« nous, dit-il, de savoir qu'il existe des *apparences physiques* que nous « appelons *corps*, parce que nous sentons de la *résistance*, et ne cherchons « ni à deviner leur origine, ni à les définir. Notre âme, sans la révélation, « serait même une abstraction métaphysique dont nous n'aurions aucune « idée; encore moins pourrions-nous la supposer immortelle. La raison « humaine ne s'étend pas jusque-là. » (*Lettres américaines*, par M. le comte J. R. Carli; préf. du trad., p. x.) Selon Kant, Dieu, l'univers, l'âme, ne peuvent être connus de nous. Il ne voit dans les corps que de purs phénomènes : nous ne savons point ce qu'ils sont, mais seulement ce qu'ils nous paraissent être. (*Kritik der reinen Vernunft*; s. 306, 518, 527, etc.) Notre propre *moi*, considéré comme objet, n'est non plus, pour nous, qu'un phénomène, une apparence. Nous ne pouvons rien apprendre sur son essence intime. (*Ibid.*, s. 135, 157, 399, etc.) Il est clair que, dans ce système, nul ne peut affirmer qu'il existe. Ceux qu'étonneroit un pareil excès d'extravagance verront plus loin que c'est le résultat nécessaire de toute philosophie qui ne considère que l'homme isolé. Les disciples de Kant se sont tous fort éloignés de sa doctrine, sans s'accorder davantage entre eux, et sans pouvoir jamais sortir du scepticisme. Il n'est aucun excès où ils ne soient tombés. Dans l'ouvrage intitulé : *Du moi, comme principe de la philosophie, ou de l'Absolu dans la science humaine*, Schelling enseigne le panthéisme aussi ouvertement que Spinosa. « Le Moi, dit-il, renferme toute existence, toute réalité. S'il y « avoit quelque chose hors de lui, ce seroit un absolu ; ce qui est absurde. Ce « Moi est donc infini, indivisible et immuable. Si la substance est un absolu, « le Moi est l'unique substance; où il y auroit plusieurs substances, il y « auroit un Moi hors de moi ; conséquence évidemment contradictoire. Tout « ce qui est, est dans le Moi : hors du Moi est le néant. Si le Moi est la seule

sont donc pas même certains qu'ils existent ; et, le doute envahissant jusqu'au fond le plus intime de leur être, il ne leur reste pour toute science, pour toute vérité, que cette parole, qu'encore, s'ils l'entendent bien, ils ne prononceront qu'avec défiance et en hésitant : Il est probable que je suis.

Le sentiment, et sous ce nom je comprends l'évidence, n'est pas une preuve plus certaine de vérité que les sensations. De combien de manières diverses la même idée n'affecte-t-elle pas les hommes, et quelquefois le même homme en différents temps ? Le sentiment du vrai et du faux, du bien et du mal, varie selon les circonstances, les intérêts, les passions. Rien ne nous est aujourd'hui si évident, que nous puissions nous promettre de ne le pas trouver demain ou obscur ou erroné. Je ne sais quoi emporte au hasard notre acquiescement, et nous roule d'un mouvement aveugle dans un cercle éternel d'évidences contradictoires. Il arrivera, nous ne savons comment, que, dans notre foiblesse et nos ténèbres, une idée, dont la nature et l'origine nous sont inconnues, dompte soudain notre âme et s'en empare ; aussitôt nous nous prosternons en esclaves devant cette idée qui nous a conquis, et parce que nous n'avons pas su lui résister, nous la déclarons irrésistible ; nous la couronnons, si je l'ose dire, et la sacrons reine de notre entendement. Tout ce qu'on appelle axiome

« substance, tout ce qui est n'est qu'un accident du Moi. » Voulez-vous voir le ridicule joint à l'absurdité : « Dans la théorie, dit Schelling, Dieu est « Moi — Non-Moi ; dans la pratique, c'est le Moi absolu qui détruit le Non-Moi. » Ailleurs il soutient « que le principe fondamental du kantisme : *Je suis*, est « vide de sens. » *Lettres philosophiques sur le dogmatisme et le criticisme.* Au *Moi absolu* de Schelling, Fichte substitua le *Moi contemplant*, qui le conduisit non moins vite au septicisme universel. Il recula devant cet abîme, et le seul moyen qu'il trouva de l'éviter mérite une attention sérieuse. Écoutons ses propres paroles, telles que les rapporte un des auditeurs de ses leçons de philosophie à Erlang : « En montant de doute en doute, de question « en question, je suis arrivé fatigué jusqu'au dernier degré de l'échelle, au-« dessus de laquelle ma main n'a plus trouvé que le néant des chimères. « Abandonnant ces vaines difficultés, je vais de bonne foi me placer dans ce « coin, où repose tranquillement ma pensée ; c'est là que me conduit cette « force intérieure qui me soutient. Je l'ai trouvé, ce sixième organe, avec « lequel je saisis la réalité des choses. Qu'est-il donc ? *C'est une croyance* « *tranquille* ; c'est une pensée qui se présente naturellement, et qui tient à « ma destination. *Cette croyance vient du sentiment, et non de la science.* Ne « vous approchez plus de moi, pour m'entretenir de vos vaines disputes ! « vous n'y gagneriez rien ; vous êtes bien au-dessous de la source à laquelle « je puise ma persuasion. Vous partagerez ce sentiment avec moi, si vous « êtes de bonne foi. *Nous naissons tous dans la croyance ;* celui qui est « aveugle lui obéit sans voir ; celui qui a des yeux la suit en voyant. » *Essai sur les Éléments de la Philosophie,* par G. Gley, p. 146.

n'a pas d'autre droit à la soumission de notre esprit.

La force avec laquelle le sentiment nous entraîne ne prouve rien en faveur des principes que nous adoptons sur son autorité ; car qui nous assure qu'il soit une règle infaillible du vrai ? Au contraire, nous savons qu'il nous égare souvent, puisque souvent il se contredit, également invincible de quelque côté qu'il incline. Qu'est-il d'ailleurs en lui-même ? Quelles sont les causes qui le déterminent ? Sont-elles en nous ou hors de nous ? changeantes ou immuables ? aveugles ou intelligentes ? toutes questions que le sentiment ne résout pas, et de la solution desquelles dépend néanmoins la certitude des premiers principes. Nous nous y reposons par foiblesse plutôt que par un jugement éclairé ; et nous ne savons pas même si, nous paroissant invariables, ils ne varient cependant point sans cesse, ainsi que nous : comme la disposition des objets doit varier pour produire le même phénomène d'optique, selon la position de l'observateur et les diverses modifications de ses organes ; considération qui nous conduit à concevoir la possibilité que nos sentiments les plus intimes et nos principes les plus évidents ne soient que de pures illusions.

Je consens toutefois à y reconnoître, par rapport à nous, quelque réalité ; je veux que nous sentions véritablement ce que nous nous imaginions sentir ; qu'en conclure, et en sommes-nous plus près du but où nous tendons ? Ce que nous sentons, nous le sentons en nous ; nos sentiments n'ont de relation nécessaire qu'à nous ; rien ne démontre qu'ils ne soient pas de simples modes de notre être ; rien ne démontre que la conscience du bien et du mal, du vrai et du faux, soit déterminée par une cause externe, immuable, et ne dépende pas uniquement de notre nature particulière ; rien ne démontre, en un mot, qu'il y ait des vérités essentielles, qu'il y ait quelque chose hors de nous (1).

Qui ne s'effraieroit de se voir égaré dans cette vaste ignorance, incertain de tout et de soi-même ? Car encore n'ai-je admis, à quelques égards, la réalité de nos sentiments, que par une supposition toute gratuite. Au fond, nous n'en avons

(1) Entre l'idée d'une chose contingente et son existence réelle, il n'y a aucune liaison nécessaire. Dieu lui-même ne connoît pas l'existence des êtres créés par l'idée qui lui représente essentiellement ces êtres : car cette idée est éternelle. Il sait qu'ils existent, parce qu'il connoît ses volontés, seule cause efficiente de leur existence.

aucune preuve. Le sentiment n'en est pas une, puisque c'est lui qu'il faut prouver. Ainsi nous ne sommes pas plus assurés de nos sentiments que de nos sensations, et notre être tout entier nous échappe, sans que nous puissions le retenir. Nous avons beau dire : *je sens*, nous avons beau dire : *je suis*, nous n'en demeurons pas moins dans l'impuissance éternelle de nous démontrer, à nous-mêmes, que nous sentons et que nous sommes : tant le néant nous est naturel ! tant il nous presse de toutes parts !

En vain appelons-nous le raisonnement à notre secours : fragile barrière contre le doute ! ou plutôt impétueux torrent qui brise toutes les digues, emporte et submerge toutes les certitudes, quand il vient à se déborder sur nos connoissances ! Rien ne l'arrête, rien ne lui résiste ; il ébranle la nature même. Quelle est la vérité que le raisonnement ait laissée intacte ? Que ne nie-t-on pas à son aide, et que n'affirme-t-on point ? Il sert et trahit indifféremment toutes les causes ; il ôte tour à tour et donne l'empire à toutes les opinions. Chaque siècle, chaque pays, chaque homme a les siennes, aussi inconstantes que les rêves du sommeil, et souvent opposées entre elles. On les voit, comme de légers météores, briller un instant, et se replonger dans une nuit éternelle. Nous nous rions des idées de nos pères, comme ils s'étoient ri des pensées des leurs, et comme nos enfants se riront de nos opinions. Qu'est-ce donc que le vrai, et qu'est-ce que le faux ? Cela est convaincant, dit l'un ; rien de plus absurde, répond l'autre : qui sera juge entre eux ? S'il en est un, qu'il paroisse, et qu'il montre ses titres.

On peut tout soutenir, tout contester, même sans recourir à des principes divers ; car il n'en est point d'où l'on ne déduise des conséquences contraires. Deux esprits, partant du même point, et marchant au même but, ne sauroient faire quatre pas sans se séparer. Que dis-je ? Notre propre esprit, différant de lui-même, adopte et rejette, d'un moment à l'autre, le même jugement, d'une persuasion également pleine, et qu'aucun changement, si soudain qu'il soit, ne déconcerte. Étrange instabilité ! Tout passe à travers l'entendement, rien n'y séjourne ; et lui-même, chancelant sur sa base inconnue, ressemble à une maison en ruine, que ses habitants se hâtent d'abandonner. Voilà notre état, plein d'obscurité, d'ignorance et d'incertitude. Je ne sais quelle puissance fatale se joue dédaigneusement de notre raison, sitôt qu'elle se sépare de la

raison commune, la pousse et repousse en tous sens dans des ténèbres impénétrables.

On ne sauroit se défendre d'une pitié profonde à la vue d'une foiblesse si extrême et si incurable. Et cependant cette raison hautaine osera vanter sa grandeur, et s'enorgueillir insolemment, au milieu de ses domaines fantastiques et de ses richesses imaginaires. Faisons-lui donc sentir une fois sa prodigieuse indigence ; dépouillons-la, comme un roi de théâtre, de ses vêtements empruntés, et que, se voyant telle qu'elle est, nue, infirme, défaillante, elle apprenne à s'humilier, et à rougir de son extravagante présomption.

Il ne faut pas avoir beaucoup réfléchi sur soi-même, pour savoir combien l'homme est aisément séduit par les plus légères apparences du vrai ; et ce qu'il appelle se détromper, n'est souvent que céder à d'autres apparences non moins vaines. La vie n'est qu'une longue expérience de l'inanité de nos jugements, que les intérêts, les passions altèrent, et que le temps seul, sans aucune autre cause, change et dénature entièrement. Soumis à l'influence de tout ce qui nous environne, et dépendants de notre organisation même, nos goûts, nos penchants, nos affections, nos haines, la maladie, la santé, le soleil qui se cache ou qui luit, la nue qui passe, les modifient de mille manières, et les déterminent à notre insu. De là cette perpétuelle fluctuation d'idées et de sentiments contraires, que chacun de nous, en s'observant, remarque en soi. La vérité et l'erreur, sans fondement dans notre esprit, ressemblent à des ondes mobiles qui, cédant au moindre souffle, se croisent, se mêlent, se confondent, et viennent incessamment se briser sur le même rivage.

« Tout notre raisonnement, dit Pascal, se réduit à céder au « sentiment. Mais la fantaisie est semblable et contraire au « sentiment ; semblable, parce qu'elle ne raisonne point ; con- « traire, parce qu'elle est fausse : de sorte qu'il est bien diffi- « cile de distinguer entre ces contraires. L'un dit que mon « sentiment est fantaisie, et que sa fantaisie est sentiment ; « et j'en dis de même de mon côté. On auroit besoin d'une « règle. La raison s'offre, mais elle est pliable à tous sens ; « et ainsi il n'y en a point. »

On ne raisonne que sur ce que l'on connoît ; or, nous ne connoissons rien qu'imparfaitement et incertainement ; nos raisonnements participent donc de l'incertitude et de l'imperfection de nos connoissances. Il y a plus : la raison, versatile

et bornée, ajoutant ses propres ténèbres à celles qui couvrent déjà les notions sur lesquelles elle opère, en augmente l'incertitude, et multiplie indéfiniment les chances d'erreur.

Ce n'est pas tout, et la certitude qui se tire du raisonnement est sujette à des difficultés bien plus terribles. Car, lorsque notre esprit compare, infère, conclut, que fait-il que mettre en œuvre les matériaux que lui fournit la mémoire ? Entièrement à la merci de cette faculté mystérieuse, il dispose et combine les idées qu'il reçoit d'elle aveuglément. Or, dépourvus de tout moyen de vérifier ses rapports, nous ne saurions nous assurer que nos réminiscences ne sont pas de pures illusions. La mémoire seule atteste la fidélité de la mémoire. Nous en croyons son témoignage, sans l'ombre même d'une preuve, et le jugement par lequel, liant notre existence présente à notre existence passée, nous prononçons que nous sommes le même être identique qui a été affecté successivement de telles sensations et de telles pensées, est un acte de foi si profond, si rigoureux, si dénué de motifs rationnels déterminants, qu'à peine comprend-on que cet acte soit possible à l'homme.

Ainsi, nous n'avons aucune certitude que la mémoire ne nous trompe point : nous savons seulement que, si elle nous trompe, notre raison n'est qu'une chimère, une ridicule parodie de je ne sais quelle intelligence supérieure, dont il semble que nous sentions le besoin et concevions la nécessité, en même temps qu'une force invincible arrête notre propre intelligence dans une inquiétante obscurité, qui la force à douter d'elle-même.

Ajoutez à cela l'impuissance absolue de raisonner, si l'on ne part d'un premier principe qu'on suppose sans le démontrer, d'un axiome que l'on convient d'appeler évident, et qui peut n'être, comme je l'ai fait voir, qu'une erreur plus ou moins insurmontable pour nous. Ainsi, notre logique manque de base ; elle s'appuie uniquement sur des hypothèses gratuites, aussi douteuse elle-même que ces hypothèses; car d'où tirerons-nous l'assurance qu'il existe un rapport nécessaire, immuable, entre la vérité et certaines opérations de notre esprit ? Les règles du raisonnement, relatives à notre nature, ne sont peut-être pas moins fautives que les premières notions d'où on les déduit ; et nous ignorons si notre logique, au lieu d'être un instrument de vérité, n'est point une théorie de l'erreur. Dire que la raison en démontre l'infaillibilité, c'est

ne rien dire ; car cette démonstration prétendue suppose l'infaillibilité même qu'il s'agit de démontrer. Prouver la raison par la raison est un sophisme commun à toutes les philosophies, et, comme le remarque Montaigne, nul moyen d'éviter ce cercle vicieux. « Puisque les sens, dit-il, ne peuvent « arrester notre dispute, estants pleins eux-mêmes d'incerti- « tude, il faut que ce soit la raison : aucune raison ne s'esta- « blira sans une autre raison ; nous voilà à reculons jusques « à l'infiny (1). »

Quand donc Descartes, essayant de sortir de son doute méthodique, établit cette proposition : *Je pense, donc je suis,* il franchit un abîme immense, et pose au milieu des airs la première pierre de l'édifice qu'il entreprend d'élever ; car, à la rigueur, nous ne pouvons pas dire *je pense,* nous ne pouvons pas dire *je suis,* nous ne pouvons pas dire *donc,* ou rien affirmer par voie de conséquence.

Les dogmatistes ont fort bien vu que la certitude, étant relative à l'intelligence et tout à fait étrangère à la faculté de sentir, appartenoit exclusivement à la raison. Sous ce rapport, ils ont eu de l'homme une notion plus juste et plus élevée que les philosophes des autres écoles. Que les animaux, en effet, aient des sensations, des sentiments, ils ne seront pas pour cela capables de certitude ; et c'est ce qu'on doit bien remarquer. Que leur manquera-t-il ? la faculté supérieure qui seule, en considérant ces sentiments, en les comparant, peut affirmer qu'ils sont vrais ou faux. Mais sur quels motifs affirmerons-nous qu'une chose est ou n'est pas telle qu'actuellement elle nous paroît être ? Par quel moyen nous assurerons-nous de la réalité de nos perceptions, et des objets qu'elles nous représentent ? C'est ici que les dogmatistes se sont étrangement égarés ; d'abord en voulant donner pour base à leurs connoissances une vérité *prouvée,* au lieu d'une vérité invinciblement *crue* sans preuve ; secondement, en obligeant chaque homme à chercher uniquement en lui-même les motifs de ses jugements ou le fondement de leur certitude. O foiblesse de l'esprit humain, quand il sort de la voie commune et que la nature a ouverte à tous ! Comment ne reconnoit-on pas qu'on ne sauroit rien démontrer qu'à l'aide de plusieurs vérités déjà certaines ; qu'il est dès lors contradictoire de prétendre démontrer une première vérité ; et que,

(1) *Essais de Montaigne,* liv. II, ch. XII.

par conséquent, loin que la certitude repose sur la démonstration, nulle démonstration ne seroit possible sans une certitude antérieure, qui en fait toute la force ? Ainsi les dogmatistes commencent par supposer qu'ils possèdent ce qu'ils cherchent, qu'ils sont et ne sont pas certains tout à la fois.

Frappés de cette contradiction, plusieurs d'entre eux conviennent de la nécessité d'admettre sans preuves ce qu'ils appellent les premiers principes, les vérités premières. Demandez-leur quels sont ces principes, ces vérités ? Ce que chacun croit invinciblement, répondent les dogmatistes. Mais le fou croit invinciblement l'erreur qui fait sa folie. La croyance individuelle, même invincible, ne suffit donc pas pour discerner avec certitude la vérité de l'erreur, ou pour s'assurer des premiers principes.

Que si l'on passe des principes mêmes aux conséquences que l'on en déduit, on voit encore les diverses raisons varier dans ces conséquences, et en tirer d'opposées entre elles, avec une conviction également ferme, également intime. Or, ces conséquences opposées sont-elles toutes vraies ? sont-elles toutes fausses ? Qu'en diront les dogmatistes, et quelle règle, différente de la conviction individuelle, donneront-ils à chacun pour les apprécier ? S'ils en rejettent une seule, leur système croule ; s'ils les admettent toutes, il n'y a plus ni vérité ni erreur.

Au fond, ils ne se comprennent pas eux-mêmes ; l'orgueil ou la prévention aveugle leur entendement. Car enfin, que fait-on quand on cherche la certitude ? on cherche une raison qui ne puisse pas se tromper dans ses jugements, une raison infaillible, et infaillible en tout et toujours ; autrement elle ne seroit jamais assurée de l'être. Pretendre borner aux premiers principes son infaillibilité, ce seroit l'anéantir. Ne faut-il pas qu'elle soit infaillible en établissant cette distinction, et infaillible encore en discernant ce qui est un premier principe de ce qui n'en est pas un, ou ce qui est certain de ce qui ne l'est pas, c'est-à-dire infaillible universellement ? Donc point de certitude pour les dogmatistes, à moins de supposer la raison de chaque homme infaillible : et s'ils la supposent telle, qu'ils expliquent tant de jugements contradictoires, tant d'opinions opposées. Pour être conséquents, ils sont forcés de nier l'existence de l'erreur ; forcés de soutenir que, sur toutes choses, le oui et le non sont également vrais, également certains ; et leurs efforts pour élever la raison de

l'individu à une hauteur où elle ne sauroit atteindre, n'aboutissent qu'à la destruction absolue de la raison humaine.

Voilà ce que peut la philosophie à l'égard du vrai ; voilà où elle conduit l'homme qui cherche en soi la certitude. Toutes nos tentatives pour arriver à la vérité par nos seules forces n'ont d'autre effet que de constater de plus en plus notre impuissance, et de justifier ce mot d'un ancien : « L'unique « chose certaine est qu'il n'y a rien de certain, et qu'aucun « être n'est plus misérable et plus orgueilleux que l'homme (1). »

Mais quoi ! perdant toute espérance, nous plongerons-nous, les yeux fermés, dans les muettes profondeurs d'un septicisme universel? Douterons-nous si nous pensons, si nous sentons, si nous sommes? La nature ne le permet pas ; elle nous force de croire, lors même que notre raison n'est pas convaincue. La certitude absolue et le doute absolu nous sont également interdits. Nous flottons dans un milieu vague entre ces deux extrêmes, comme entre l'être et le néant ; car le scepticisme complet seroit l'extinction de l'intelligence et la mort totale de l'homme. Or, il ne lui est pas donné de s'anéantir ; il y a en lui quelque chose qui résiste invinciblement à la destruction, je ne sais quelle foi vitale, insurmontable à sa volonté même. Qu'il le veuille ou non, il faut qu'il croie, parce qu'il faut qu'il agisse, parce qu'il faut qu'il se conserve. Sa raison, s'il n'écoutoit qu'elle, ne lui apprenant qu'à douter de tout et d'elle-même (2), le réduiroit à un état d'inaction absolue : il périroit avant d'avoir pu seulement se prouver à lui-même qu'il existe.

Ainsi l'homme est dans l'impuissance naturelle de démontrer pleinement aucune vérité, et dans une égale impuissance de refuser d'admettre certaines vérités. Bien plus, les vérités que la nature le contraint d'admettre avec le plus d'empire sont celles dont il a le moins de preuves : tels sont tous les principes qu'on appelle évidents ; et on les reconnoît même à ce caractère, qu'on ne sauroit les prouver.

Dès qu'on veut que toutes les croyances reposent sur des

(1) Solum certum nihil esse certi, et homine nihil miserius aut superbius. *Plin.*

(2) Dans tous les temps, les esprits d'un ordre supérieur ont été frappés de l'impuissance où la raison individuelle est de conduire l'homme à aucune vérité certaine. « La raison humaine, dit Bayle, est trop faible pour cela ; « c'est un principe de destruction, et non pas d'édification : elle n'est propre « qu'à former des doutes, et à se tourner à droite et à gauche pour éterniser « une dispute. » *Dict. crit.*, art. *Manichéens,* note D.

démonstrations, l'on est directement conduit au pyrrhonisme. Or le pyrrhonisme parfait, s'il étoit possible d'y arriver, ne seroit qu'une parfaite folie, une maladie destructive de l'espèce humaine. De là vient que le même sentiment qui nous attache à l'existence nous force de croire et d'agir conformément à ce que nous croyons. Il se forme, malgré nous, dans notre entendement, une série de vérités inébranlables au doute, soit que nous les ayons acquises par les sens, ou par quelque autre voie. De cet ordre sont toutes les vérités nécessaires à notre conservation, toutes les vérités sur lesquelles se fonde le commerce ordinaire de la vie, et la pratique des arts et des métiers indispensables. Nous croyons invinciblement que nous existons, que nous sentons, que nous pensons, que nous communiquons par la parole avec d'autres hommes jouissant comme nous de la faculté de sentir et de penser, qu'il existe des corps doués de certaines propriétés, que le soleil se lèvera demain, qu'en confiant les semences à la terre, elle nous rendra des moissons. Qui jamais douta de ces choses, et de mille autres semblables?

Dans un ordre différent, nous ne doutons pas davantage d'une multitude de vérités que la science constate ; et c'est cette impuissance de douter, ou du moins, si l'on doute, l'assurance d'être déclaré fou, ignorant, inepte par les autres hommes, qui constitue toute la certitude humaine. Le consentement commun, *sensus communis*, est pour nous le sceau de la vérité ; il n'y en a point d'autre.

Supposons en effet que les hommes, dans les mêmes circonstances, fussent affectés de sensations, de sentiments contraires, formassent des jugements opposés, aucun d'eux ne pourroit rien nier, rien affirmer, parce qu'aucun d'eux ne trouveroit en soi de preuves déterminantes en faveur de ce qu'il sent et de ce qu'il juge. Sur quel fondement se croiroit-il plus infaillible qu'un autre homme? Ce seroit se supposer de nature différente. Il n'y songeroit même pas. Sa raison étonnée s'arrêteroit en silence devant la raison d'autrui, comme nous nous arrêterions, pleins de surprise et de doute, devant des miroirs qui, placés en face du même objet, en réfléchiroient des images dissemblables.

Qu'il y ait contradiction entre les rapports des sens, les témoignages intérieurs de l'évidence, ou les jugements raisonnés de plusieurs individus, sur-le-champ le défaut d'accord produit l'incertitude, et l'esprit demeure en suspens

jusqu'à ce que le consentement commun ramène avec soi la persuasion. Un principe, un fait quelconque est plus ou moins douteux, plus ou moins certain, selon qu'il est adopté, attesté, plus ou moins universellement. Toutes les idées humaines sont pesées à cette balance ; les hommes n'ont pas d'autre règle pour les apprécier.

Il est clair, en effet, que, dans la nécessité où nous sommes, de croire ou d'admettre pour vrai ce qui paroit tel à la raison humaine, quelle qu'elle soit, le jugement uniforme de plusieurs raisons égales offre un plus grand motif de sécurité que le jugement unique d'une seule raison. Si la vérité est faite pour l'homme, il doit exister, entre elle et l'intelligence de la généralité des hommes, un rapport naturel et constant. Acquiescer à sa propre raison de préférence à la raison de tous, seroit donc une contradiction manifeste, puisque la raison de tous est à la fois et de même nature que la nôtre, et supérieure à la nôtre. Ou rien à notre égard n'est vrai ni faux, ou le faux est ce qui est opposé, et le vrai ce qui est conforme à la raison universelle, au sens commun. Il faut donc nécessairement reconnoître le sens commun pour juge suprême de la vérité, ou renoncer à toute vérité, à toute raison.

Et de fait, malgré les efforts de la philosophie pour substituer à l'autorité du sens commun le règne de la raison individuelle, il n'en demeure pas moins l'arbitre souverain de toutes les choses humaines. Il est la base des sciences mêmes. Qu'est-ce qu'une science, sinon un ensemble d'idées et de faits dont on convient ? Ce qui ne porte pas ce caractère, ce qui reste contesté entre les témoins et les juges, est rangé dès lors parmi les opinions incertaines. Arrive-t-il, au contraire, que le partage de sentiments cesse, que les autorités soient unanimes, la science a, de ce moment, atteint le plus haut degré de certitude qu'elle soit susceptible d'acquérir. Aussi n'est-on plus admis à douter ; on punit la raison rebelle, on la dégrade, pour ainsi dire, en lui imprimant une flétrissure déshonorante : tant la nature nous incline à supposer que la vérité est là où nous apercevons l'accord des jugements et des témoignages.

Nous jugeons de ce qui est bien ou mal, licite ou illicite, nuisible ou avantageux, d'après la même règle (1), et cela, sans

(1) Puffendorf attribue « la facilité que les enfants et le peuple le plus « grossier paroissent avoir de discerner le juste d'avec l'injuste, à l'habitude

aucune instruction précédente, par un mouvement indélibéré, non moins universel qu'irrésistible. Les relations sociales, la justice humaine, nos connoissances, notre conduite, notre intelligence, en un mot, reposent sur ce fondement. La certitude croît pour nous en proportion du concert et du nombre des autorités ; et la critique, ou la raison appliquée aux choses morales pour séparer le vrai du faux, n'est que l'art de discerner la plus grande autorité.

Que si beaucoup d'erreurs, principalement dans les sciences, ont été reçues pour des vérités, c'est qu'en matière de science, il n'existe guère que des autorités particulières presque nulles relativement à la masse des hommes. Qu'est-ce en effet que quelques centaines de savants en comparaison du genre humain ? On cède à leur autorité, parce qu'il n'y en a pas d'autre ; et cette autorité se montre souvent faillible, parce qu'elle n'est que celle d'un petit nombre d'hommes, dont les assertions, ne pouvant être suffisamment vérifiées, ont contre elles la plupart des chances d'erreur, qui naissent de l'imperfection des sens, de la foiblesse de la raison, des illusions même de l'évidence. Ainsi les exceptions apparentes confirment le principe général.

Observez, en outre, que la partie la moins variable ou la plus certaine de chaque science se compose de notions accessibles à tous les hommes, de ce qui a pu être vérifié une infinité de fois, ou de ce qu'attestent les plus nombreux témoignages. L'erreur se trouve dans des régions plus hautes, où la foule ne peut suivre les savants, pour infirmer ou ratifier leurs dépositions (1).

« qu'ils ont contractée insensiblement à mesure qu'ils voyoient, dès le ber-
« ceau, pour ainsi dire, et depuis qu'ils avoient commencé à faire usage de
« leur raison, le bien approuvé, et le mal désapprouvé, le premier loué, et
« l'autre puni : car la pratique ordinaire des principales maximes du droit
« naturel, et toute la suite de la vie commune, qui est réglée là-dessus, fait
« qu'il y a peu de gens qui s'avisent de douter si les choses pourroient être
« autrement. » *Des droits de la nature et des gens*, liv. II, ch. III, § XIII.

(1) Il faut soigneusement distinguer, dans les sciences, ce qui repose sur le témoignage ou l'autorité, de ce qui repose sur le simple raisonnement. Du premier genre sont les principes, les phénomènes généraux à la portée de tous les hommes, ou d'un grand nombre d'hommes. C'est là qu'est la certitude, c'est là ce qu'on ne peut nier sans faire violence à la nature, et sans briser la raison même. Du second genre sont tous les systèmes, toutes les théories, toutes les explications des phénomènes ; aussi rien de plus variable et de plus incertain. Elles passent si rapidement, qu'à peine les plus attentifs ont-ils le temps de les compter ; elles se pressent, comme ces ombres de Virgile, aux portes de l'oubli : *Huc omnis turba effusa ruebat.* Mais ce ne sont, remarquez-le bien, que des pensées individuelles, des conceptions reléguées

Sous ce rapport, les sciences exactes ne jouissent d'aucun privilège. Ce nom même d'*exactes*, n'est qu'un de ces vains titres dont l'homme se plaît à parer sa foiblesse. Indépendamment des preuves générales, par lesquelles nous avons montré que la certitude n'a point de base solide dans la raison individuelle, il est constant que la géométrie, de toutes les sciences la plus exacte, repose, aussi bien que les autres, sur le consentement commun (1). De distance en distance, et dès

dans un petit nombre de têtes, et dès lors sans autorité. Quand elles deviendroient des opinions vulgaires, adoptées sans être vérifiées, puisqu'il est impossible qu'elles le soient, la foule ne déposeroit que de leur existence, et non pas de leur vérité. Prenons pour exemple le mouvement du soleil. Je suppose que, pendant un temps, tous les hommes aient cru que le soleil tourne autour de la terre : il y a deux choses dans cette croyance, le pur phénomène, ou le mouvement apparent du soleil autour de la terre; et l'explication du phénomène, qui, n'étant à la portée que de très peu d'hommes, ne repose que sur leur raison particulière, bien que les autres hommes aient pu adopter de confiance, et en quelque sorte provisoirement. cette explication, que personne encore ne contestoit, et dont ils n'étoient pas juges. Or le phénomène, qui seul a pour lui l'autorité du témoignage général, est incontestablement vrai; l'explication, qui n'a pour elle que l'autorité de la raison, est incontestablement fausse. Et cela montre clairement combien le raisonnement seul est un guide peu sûr; car si jamais conséquence a dû paroître naturelle et même évidente, c'est assurément la fausse conséquence dont il s'agit.

Que tout le genre humain atteste que des pierres sont tombées du ciel, il faut l'en croire, quelque raisonnement qu'on oppose à ce témoignage universel. Un savant de l'autre siècle n'a-t-il pas démontré, à ce qu'il pensoit, l'impossibilité des aérolithes, dont l'existence est aujourd'hui si pleinement avérée? Ils n'avoient pourtant pas en leur faveur un témoignage universel, à beaucoup près. Toutefois le témoignage, même partiel, s'est encore montré ici supérieur en certitude au raisonnement.

Ainsi, il y a de la folie à attaquer ce qui repose sur l'autorité générale, telle que je viens de la définir. Au contraire, ce qui n'a pas cet appui doit être mis et remis perpétuellement à l'épreuve; car ce seroit profaner l'autorité véritable que d'en attribuer les droits aux opinions d'un ou de quelques hommes, quels qu'ils fussent. Toute raison individuelle ne peut rien exiger d'une autre raison que l'examen. Il y a plus : on doit même constamment supposer qu'elle se trompe, et l'expérience confirme cette règle. La disposition contraire, propre seulement à arrêter le développement des connoissances, et à consacrer l'erreur, n'est pas le culte, mais l'idolâtrie de l'autorité; et l'esprit philosophique, auquel le progrès des sciences est attaché, consiste à mépriser la raison particulière, au point de douter toujours de ce qui lui semble le plus évident et qu'elle affirme avec le plus de confiance.

(1) Sénèque lui-même en a fait la remarque. « *Magnum esse solem philo-* « *sophus probabit : quantus sit, mathematicus, qui usu quodam et exerci-* « *tatione procedit :* sed ul procedat, impetranda illi quædam principia sunt. « *Non est autem ars sui juris,* cui precarium fundamentum est..... *Mathe-* « *matica, ut ità dicam, superficiaria est, in alieno edificat, aliena accipit* « *principia, quorum beneficio ad ulteriora perveniat : si per se iret ad* « *verum, si totius mundi naturam posset comprehendere, dicerem multum* « *collaturam mentibus nostris.* Senec. Ep. LXXXVIII.

les premiers pas, la raison est arrêtée par des difficultés insurmontables, et l'on détruiroit complètement la géométrie, si on l'obligeoit de prouver les axiomes et les théorèmes qui en sont le fondement (1). Elle ne subsiste qu'en vertu d'une

(1) Pour en indiquer quelques exemples, on énonce, dès l'entrée de la géométrie, que *la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre,* et aussitôt l'on ajoute *qu'on n'en peut mener qu'une;* ce qui n'est rien moins qu'évident, et ne peut être d'ailleurs établi rigoureusement. On arrive ensuite, tant bien que mal, à la théorie des parallèles, l'écueil de tous les géomètres, et qu'on est contraint d'admettre sans aucune démonstration complète. Toutes celles qu'on a essayé d'en donner jusqu'ici sont défectueuses par quelque endroit. Il seroit facile d'étendre ces considérations aux autres branches des mathématiques. Partout où l'on emploie l'idée de *continuité,* on rencontre nécessairement l'infini numérique avec toutes ses difficultés. Ainsi, à mesure qu'on avance, on trouve des pas difficiles, où, la démonstration s'arrêtant soudain, il faut suppléer, par *un acte de foi,* à l'impuissance de la raison, ou renoncer au reste de la science.

En physique, l'embarras est encore plus grand. On déduit des observations, dont la certitude est d'ailleurs quelquefois assez douteuse, de prétendues lois générales, qu'on en donne pour un résultat nécessaire : comme si l'on ne pouvoit pas satisfaire à l'explication des phénomènes par une infinité de lois différentes, de même que par un nombre déterminé de points, on peut toujours faire passer une infinité de courbes; comme si l'on ne pouvoit pas supposer même qu'il n'existe aucune loi générale qui lie les phénomènes entre eux. Il est donc manifeste que toutes les théories, même celle de l'attraction, ne sont que des hypothèses plus ou moins incertaines. Elles ne sont fondées en effet que sur une *analogie* nullement évidente, et qui suppose, sans aucune preuve, les deux principes suivants :

1° Les mêmes causes et les mêmes circonstances observées par le passé doivent persévérer à l'avenir et reproduire les mêmes effets;

2° Parmi l'infinité de lois possibles qui peuvent satisfaire aux observations, les plus simples et les plus générales sont nécessairement les plus vraies.

Or, qui ne voit que ces principes fondamentaux de l'analogie reposent eux-mêmes sur une certaine idée *d'ordre*, dont la vérité n'a d'autre preuve que le consentement commun ; idée totalement incompréhensible, et même contradictoire, si l'on n'admet l'existence d'un législateur éminemment sage et tout-puissant, qui préside au gouvernement de l'univers? Si le monde, en effet, n'est pas l'ouvrage d'un être intelligent, s'il n'est qu'une production du hasard, où est la raison de le supposer aussi parfait qu'il peut l'être? où est la raison même d'y chercher une régularité, un ordre quelconque? et qu'est-ce qui nous défend de penser que ce soit une mauvaise machine, embarrassée de rouages superflus, sans harmonie entre ses parties, et soumise à une force aveugle, variable et indépendante de toute loi constante?

Je ne dirai rien de nos quatre-vingts systèmes de géologie, tous si bizarres, si insensés, que, selon M. Cuvier, l'on ne peut plus prononcer le nom de cette science sans exciter le rire.

Combien de fois la chimie n'a-t-elle pas changé de face, même depuis qu'abaissant le voile mystérieux qui la couvroit, on l'a élevée au rang des véritables sciences? Au *phlogistique* de Stahl, qui régnoit avec gloire il y a cinquante ans, a succédé la théorie *de l'oxygène et des acides;* et voilà qu'aujourd'hui, par une de ces révolutions si fréquentes dans l'empire des sciences, et qui ne sont jamais que le présage de nouvelles révolutions, cette théorie tant vantée croule de toutes parts. Renversée par les découvertes de Davy et

convention tacite d'admettre certaines bases nécessaires ; convention que l'on peut exprimer en ces termes : Nous nous engageons à tenir tels principes pour certains, et à déclarer quiconque refusera de les croire sans démonstration, coupable de révolte contre le sens commun, qui n'est que l'autorité du grand nombre.

Que deux ou plusieurs personnes diffèrent de sentiment, que font-elles après avoir mutuellement essayé de se convaincre ? Elles cherchent un arbitre, c'est-à-dire une autorité qui détermine, sinon la certitude, du moins la vraisemblance en faveur de l'un des sentiments contestés. Nous nous défions des idées mêmes qui nous paroissent les plus claires, quand nous les voyons repoussées généralement par les autres hommes ; et la dernière raison, souvent la seule, et toujours la plus forte que nous puissions opposer aux sophistes, aux disputeurs opiniâtres, est ce mot accablant : Vous êtes le seul qui pensiez ainsi.

Voyez lorsque la nature agit seule encore, avec quelle facilité, quel empressement, la raison naissante de l'enfant obéit à l'autorité ; comme ses croyances se forment peu à peu sur le témoignage, qui éveille ses pensées, qui les rectifie, à qui sans cesse il en appelle par un penchant indélibéré, qui n'est que le sentiment du besoin, et pour ainsi dire la faim de l'âme, qui demande sa nourriture. De cette manière, et sans que la réflexion y ait aucune part, le témoignage devient la règle de ses jugements, le moyen par lequel il discerne le vrai du faux. S'il refusoit de croire ce qu'on lui dit, s'il vouloit en trouver la certitude en lui-même, jamais son esprit ne se développeroit. Or, que d'idées, que de connoissances certaines, l'enfant ne possède-t-il pas avant d'avoir atteint l'âge qu'on appelle de raison, et qui seroit mieux nommé l'âge du raisonnement ? En continuant de vivre, il continuera de croire ; l'autorité demeurera sa règle ; seulement elle lui aura elle-même appris à distinguer entre plusieurs autorités quelle est la plus grande, et à reconnoître ainsi, et toujours par le témoignage, les erreurs qui auroient pu lui être suggérées. Tous tant que nous sommes, philosophes

de Gay-Lussac, elle n'est plus guère qu'une de ces ruines qui, d'espace en espace, indiquent la marche de la science, et facilitent le moyen de la suivre au milieu de son vague et obscur domaine.

Je ne parlerai point de la métaphysique, de ses variations perpétuelles, de l'incertitude de ses systèmes. On peut consulter sur ce point les *Recherches philosophiques* de M. de Bonald, t. I, ch. I.

ou non, voilà comme nous avons commencé ; voilà comme notre intelligence est sortie de ses ténèbres natives, comme elle s'est étendue, fortifiée : et l'on veut que la loi qui la perfectionne, qui la conserve, soit opposée à celle par qui seule elle a pu d'abord exister !

Les objections contre la certitude que chaque homme, considéré individuellement et sans relation avec ses semblables, prétendroit trouver en soi, peuvent, je le sais, se rétorquer contre la certitude qui résulte du consentement commun. Aussi ne cherché-je point à l'établir par la raison Maintenant cela seroit impossible ; on verra plus tard pourquoi (1). Je ne développe pas un système, je constate des faits.

Il est de fait que souvent les sens nous trompent, que le sentiment intérieur nous trompe, que la raison nous trompe, et que nous n'avons en nous aucun moyen de reconnoître quand nous nous sommes trompés, aucune règle infaillible du vrai. C'en est assez, comme on l'a vu, pour ne pouvoir rigoureusement affirmer quoi que ce soit, pas même notre propre existence. Rien n'est prouvé, parce que les preuves mêmes auroient besoin d'autres preuves, et ainsi en remontant jusqu'à l'infini. Dans cet état, la raison nous ordonne de douter de tout ; mais la nature nous le défend. « Elle soutient, dit Pascal, « la raison impuissante, et l'empêche d'extravaguer jusqu'à « ce point. »

Il est de fait qu'il n'existe point, qu'il n'exista jamais de véritable pyrrhonien ; que le doute universel, absolu, auquel nous condamne une sévère logique, est impossible aux hommes ; que tous, sans exception, croient invinciblement mille et mille vérités, qui sont le lien de la société et le fondement de la vie humaine. Pour s'en convaincre, il n'est pas besoin de les interroger, il ne faut que les regarder agir. Le plus intrépide sceptique se détournera s'il aperçoit un précipice à ses pieds ; il ne prendra point indifféremment du poison pour des aliments ; il ne confiera point sa fortune à un fripon reconnu pour tel, ni sa vie au scélérat intéressé à la lui ôter. Voilà la voix de la nature ; on ne sauroit l'étouffer ni la méconnoître. Que sert à Pyrrhon de nous vanter son

(1) Toute certitude repose sur la connoissance de Dieu. Avant de savoir qu'il existe, on peut apercevoir et constater des faits relatifs à notre nature; mais on ne sauroit trouver la raison de rien. Or, la certitude *rationnelle* n'est autre chose que la *raison* de ce qui est.

prétendu scepticisme, tandis qu'il ne peut faire un pas, ni proférer un mot sans se démentir hautement? *S'il est assez fou,* selon l'expression de Montaigne, *il n'est pas assez fort*; et malgré sa résistance, une invincible et puissante main courbe son esprit altier sous le joug des croyances communes.

Il est de fait, enfin, qu'un penchant naturel nous porte à juger de ce qui est vrai ou faux d'après le consentement commun, ou sur la plus grande autorité; que, pleins de défiance pour les opinions, les faits dépourvus de cet appui, nous attachons la certitude à l'accord des jugements et des témoignages; que si cet accord est général, et plus encore s'il est universel, on cesse d'écouter les contradicteurs, et d'essayer de les convaincre; on les méprise comme des insensés, des esprits malades, des intelligences en délire, comme des êtres monstrueux qui n'appartiennent plus à l'espèce humaine (1). Et il ne faut pas s'imaginer que les hommes soient injustes en cela. On ne raisonne point avec les fous, quoique les fous mettent quelquefois beaucoup de suite dans leurs raisonnements. Or, l'unique preuve qu'on ait de la folie de ceux qu'on enferme est la complète opposition de leurs idées avec les idées reçues; et la folie consiste à préférer sa propre raison, son autorité individuelle, à l'autorité générale ou au sentiment commun (2).

Sortez de là, cherchez ailleurs une règle de certitude, vous

(1) S'il se trouvoit, dit Feijoo, un véritable sceptique, il ne faudroit pas le considérer comme un philosophe, mais comme un fou. Le scepticisme ne peut pas proprement être appelé une manière particulière de philosopher; on doit plutôt l'appeler une manière particulière de délirer: « Y si hubo « alguno, que verdaderamente asintiese á él (el scepticismo), no debe consi« derarse como filosofo, sino como fatuo: y este modo particular de filosofar « impropiamente se puede llamar tal, debiendo á justa razon llamarse un « modo particular de delirar. » *Teatro critico, Discurso XIII,* t. III, p. 282. Madrid, 1737.

(2) Cela souffre si peu de doute, que les médecins mêmes ne peuvent donner d'autre définition de la folie. « Cet état devient bientôt manifeste aux yeux « de tout le monde, lorsque tel homme, qui jouissoit auparavant d'une « bonne santé, porte, quoique éveillé, un jugement faux ou erroné sur les « rapports d'objets qui se rencontrent le plus fréquemment dans le cours de « la vie, *et sur lesquels les hommes portent le même jugement....*; qu'il méprise « les avis qu'on lui donne; *qu'il manifeste la conviction intime que tous les « autres, hors lui seul, sont dans l'erreur.* » Traité du délire, appliqué à la médecine, à la morale et à la législation; par F. E. Foderé, t. I, p. 327. — Voltaire est d'accord avec les médecins, et j'en fais la remarque, parce que l'uniformité des définitions qu'on a données de la folie est une chose extrêmement frappante. « Nous appelons folie, dit-il, cette maladie des organes « du cerveau, qui empêche un homme nécessairement *de penser et d'agir « comme les autres.* » Dictionn. philosoph., art. *Folie.*

ne trouverez que des motifs de doute, et vous verrez peu à peu l'édifice entier de vos croyances s'abimer dans un vide effrayant. Dès qu'on la veut charger d'une vérité quelconque, la raison débile ploie sous le faix, incapable de se soutenir elle-même. Elle ne sait ce qu'elle est, ni si elle est ; son existence même lui est un problème, qu'elle ne peut résoudre qu'à l'aide de l'autorité du genre humain ; et tout être créé qui ose dire : *Je suis*, n'énonce pas un jugement, mais proteste de sa foi en un mystère impénétrable, et proclame, sans le comprendre, le premier article du symbole des intelligences (1).

Pour peu qu'on arrête son attention sur ce sujet important, mille considérations, que j'ai été contraint de négliger pour ne point dépasser les bornes que je dois me prescrire, viendront, je le dis avec assurance, fortifier les principes établis dans ce chapitre. Ce n'est pas que je les suppose à l'abri de toute objection ; non certes : on y peut opposer des difficultés sans nombre. Autrement il seroit faux, qu'habile seulement à renverser, la raison ne sût rien affirmer inébranlablement. Plus ses arguments seront spécieux, mieux ils confirmeront ce que j'ai eu dessein de prouver, qu'elle n'est propre qu'à créer des doutes, et qu'à jeter l'esprit, quelles que soient les questions qui l'occupent, dans une pénible indécision, et dans des ténèbres désespérantes (2). Mais il n'en restera pas

(1) L'existence d'un être contingent n'est concevable que par l'existence de l'Être nécessaire, dont la volonté est la raison de tout ce qui existe hors de lui. Oubliez un moment qu'il y ait un Dieu, comment pourrez-vous être certain d'une existence impossible si Dieu n'est pas? Cependant toutes les philosophies établissent d'abord, comme une chose certaine, l'existence du *Moi*, soit matériel, soit sentant, soit pensant; toutes commencent par ce mot : *Je suis*, alors même qu'elles ignorent, ou qu'elles doutent si Dieu est. Si cette première affirmation n'énonçoit qu'une croyance et non un jugement de la raison, si elle signifioit simplement : *Je crois que je suis*, on la comprendroit : mais aucune de ces philosophies ne pourroit subsister. Aussi veulent-elles que l'homme, en disant : *Je suis*, ait la certitude rationnelle qu'il est réellement ; et dès lors, ou cette parole n'a aucun sens, ou elle suppose dans l'homme la nécessité de l'être, elle le suppose Dieu ; et trouvant, comme lui, la raison ou la certitude de son existence en lui-même, comme lui aussi, en se contemplant, il prononce qu'il est, et se définit par ce caractère : ***Ego sum qui sum***.

(2) Toutes les objections qu'on nous a faites se réduisent, en dernière analyse, à une seule. On n'a pu contester notre principe fondamental : *Ce que tous les hommes croient être vrai, est vrai*; car c'eût été nier la raison humaine. Mais on a dit : Vous ne démontrez pas ce principe qui sert de base à toute votre doctrine ; en d'autres termes, vous ne vous réfutez pas vous-même, vous n'admettez pas la philosophie que votre but est de combattre, vous ne faites pas ce que vous soutenez partout qu'il est impossible de faire, c'est-à-dire prouver par le raisonnement une première vérité, d'où l'on

moins vrai que, par une suite de notre nature, le consentement commun détermine notre adhésion ; que nous n'avons point d'autre certitude ; et que, malgré toutes les objections, un sentiment indélibéré nous porte à regarder comme certain ce qui repose sur cette base ; en sorte qu'au jugement de tous les hommes, se soustraire à cette loi fondamentale, universelle, c'est cesser d'être homme, c'est éteindre en soi toutes les lumières naturelles, et se retrancher volontairement de la société des intelligences.

Sur ce point décisif, j'en appelle à la conscience ; je la choisis pour juge, prêt à me soumettre à ses décisions. Que chacun rentre en soi, et s'interroge dans le silence de l'orgueil et des préjugés. Qu'il évite de confondre les sophismes de la raison avec les réponses simples et précises du sentiment intérieur que je le somme de consulter ; qu'il considère ce qui est, et non pas ce qu'il s'imagine devoir être ; qu'il ouvre les yeux sur les faits, et ferme son esprit aux conjectures : si un seul homme, dans ces dispositions, se dit au fond de son cœur : « Ce qu'on me propose comme des véri-« tés d'expérience est démenti par ce que je sens en moi, et « par ce que j'observe dans mes semblables », je passe condamnation, et je me déclare moi-même un rêveur insensé.

déduise ensuite toutes les autres ; vous ne supposez pas l'infaillibilité de la raison individuelle que vous niez expressément. Comment donc s'entendre avec vous ? comment s'accorder ? Nous ne voyons aucun moyen de défendre la philosophie que vous attaquez ; nous ne voyons pas davantage comment nous pourrions renverser la vôtre sans détruire en même temps toute certitude et toute vérité. Cependant, pour l'admettre, il faudroit qu'elle fût établie par notre méthode, que vous rejetez pour des raisons auxquelles nous n'avons rien de solide à répondre. Vous dites, et même vous montrez fort bien qu'elle conduit et ne peut conduire les esprits conséquents qu'au septicisme et à l'erreur : eh bien, fondez sur elle votre doctrine, prouvez ainsi qu'elle est fausse par vos propres principes, et nous la reconnaitrons pour vraie. (*Note de la quatrième édition.*)

III

Réflexions générales sur la possibilité et les moyens de discerner la vraie religion.

Le critérium de la vérité se trouve donc, selon Lamennais, dans la communauté du consentement. Mais quels moyens sont offerts aux hommes pour discerner cette vraie religion réputée nécessaire? Par quelle voie apporteront-ils à cette religion leur consentement commun?

Élevons-nous un moment au-dessus de la terre et de tout cet univers visible, pour entendre ce que c'est que l'homme, et le contempler dans sa grandeur. A peine s'est-il reconnu lui-même, qu'il se sent à l'étroit dans l'immensité. Roi de la création, il jette un regard sur son empire, et le dédaigne. Sa pensée, son amour, s'élancent dans l'infini ; il y cherche l'Être éternel, il le découvre ; et alors, seulement alors, ses anxiétés s'apaisent et ses désirs se reposent. L'ordre universel lui apparoit dans son immuable magnificence ; il y voit sa place fixée à jamais par la sagesse suprême ; il y voit les rapports qui l'unissent avec toutes les intelligences, avec Dieu même, leur principe et leur centre, avec la vérité souveraine et le souverain bien. A cette hauteur, il s'appuie sans étonnement sur ses destinées immortelles, et il aspire avec calme au rang qui lui est promis dans la sublime société dont le Tout-Puissant est le monarque.

Pour obtenir ce rang ou pour atteindre sa fin, il faut qu'il obéisse aux lois de son être ; car tout être, comme nous l'avons vu, a ses lois ou sa manière propre d'exister : il vit en s'y conformant, il périt s'il les viole. Relatives à notre nature, les lois de notre être embrassent nécessairement toutes nos facultés : et il est étrange que, reconnoissant les lois de la matière et de notre organisation physique, on se persuade que l'intelligence, l'amour, ou ce qui constitue véritablement l'homme, ne soit soumis à aucune loi.

Mais si, comme on n'en sauroit douter, il existe entre notre intelligence et la vérité, entre notre amour et le bien, des rapports indépendants de notre volonté, ces rapports sont, pour l'homme moral et intelligent, les lois naturelles de la

vie, et il ne peut pas plus les enfreindre impunément que les lois du corps.

On ne dira pas que nous avons la connoissance innée de celles-ci, ni que nous les découvrons par le raisonnement. Nous apportons, il est vrai, la faculté de connoître, mais nous ne connoissons rien en naissant. Incapables de pourvoir à notre conservation, nous ne savons même pas faire usage de nos sens, et il en seroit ainsi, de l'aveu de Rousseau (1), quand nous naîtrions avec des organes pleinement développés. Dans les premiers temps de notre existence, on nous force d'obéir aveuglément aux lois physiques, les seules auxquelles nous soyons alors soumis, parce que nous ne sommes encore qu'êtres physiques. Lorsque nous devenons capables de pensée, on nous instruit de ces mêmes lois, on nous les notifie, pour ainsi dire, sans se mettre en peine de les expliquer, et nous y croyons sur le témoignage des autres

(1) « Supposons qu'un enfant eût à sa naissance la stature et la force d'un « homme fait, qu'il sortît pour ainsi dire tout armé du sein de sa mère, « comme Pallas sortit du cerveau de Jupiter; cet homme enfant seroit un « parfait imbécile, un automate, une statue immobile et presque insensible. « Il ne verroit rien, il n'entendroit rien, il ne connoîtroit personne, il ne « sauroit pas tourner les yeux vers ce qu'il auroit besoin de voir. Non seule- « ment il n'apercevroit aucun objet hors de lui, il n'en rapporteroit même « aucun dans l'organe du sens qui le lui feroit apercevoir; les couleurs ne « seroient point dans ses yeux, les sons ne seroient point dans ses oreilles, les « corps qu'il toucheroit ne seroient point sur le sien, il ne sauroit même pas « qu'il en a un...

« Cet homme formé tout à coup ne sauroit pas non plus se redresser sur « ses pieds; il lui faudroit beaucoup de temps pour apprendre à s'y soutenir « en équilibre; peut-être n'en feroit-il pas même l'essai, et vous verriez ce « grand corps fort et robuste rester en place comme une pierre, ou ramper et « se traîner comme un jeune chien.

« Il sentiroit le malaise des besoins sans les connoître, et sans imaginer « aucun moyen d'y pourvoir. Il n'y a nulle immédiate communication entre « les muscles de l'estomac et ceux des bras et des jambes, qui, même entouré « d'aliments, lui fît faire un pas pour en approcher, ou étendre la main « pour les saisir; et comme son corps auroit pris son accroissement, que ses « membres seroient tout développés, qu'il n'auroit par conséquent ni les « inquiétudes, ni les mouvements continuels des enfants, il pourroit mourir « de faim avant de s'être mu pour chercher sa subsistance. Pour peu qu'on « ait réfléchi sur l'ordre et le progrès de nos connoissances, on ne peut nier « que tel ne fût à peu près l'état primitif d'ignorance et de stupidité naturel « à l'homme, avant qu'il eût rien appris de l'expérience et de ses semblables. » (*Émile*, t. I, p. 67 et 68, édit. de 1783.) Par ces dernières paroles, Rousseau rentre dans son système sur l'état naturel de l'homme, état où, comme il vient de le dire, l'homme ne pourroit se conserver; de sorte que, selon ce système, *la nature de l'homme seroit de ne pas être,* et Rousseau avoue que, pour qu'il vive, il faut *que ses semblables lui apprennent à vivre:* importante vérité qui auroit dû le conduire à beaucoup d'autres, et qui détruit par leur fondement toutes les erreurs où il est tombé.

hommes ou de la société. Ainsi se forme la foi, ainsi la vie se conserve. Ni la raison, ni l'expérience ne sauroient, à cet égard, suppléer l'autorité ; car, avant que la raison ait commencé de poindre, avant que nous ayons pu acquérir aucune expérience, il faut nécessairement ou mourir, ou se conformer aux lois du corps.

Mais l'homme moral et intelligent doit vivre aussi de sa vie propre ; il doit connoître, aimer, sans quoi il n'existeroit pas ; et la Religion n'est autre chose que la loi naturelle de l'intelligence, l'ensemble des rapports ou des vérités qui dérivent de notre nature et de la nature de l'Être souverainement intelligent. Nous vivons donc plus ou moins de la vie spirituelle, selon que la vérité nous est plus ou moins connue ; et le plus haut degré de vie et de bonheur consiste à connoître parfaitement la vérité infinie, et à en jouir pleinement par l'amour. L'ignorance absolue est l'état qui précède la naissance, un profond sommeil de nos facultés ; l'ignorance partielle en est le développement imparfait. Elle diffère de l'erreur en ce que celle-ci n'est pas simplement une privation, mais un désordre, une maladie quelquefois mortelle.

Or combien n'est-il pas absurde de supposer qu'ayant une fin qu'il ne peut atteindre qu'en obéissant à des lois naturelles ou nécessaires, l'homme intelligent n'ait aucun moyen de connoître ces lois ; que, plus abandonné, plus malheureux que les animaux qui ont reçu l'instinct et à qui l'instinct suffit pour se conserver, il ait été condamné par son père à la souffrance, à la mort ; et que, par des volontés contradictoires, ou par une haine insensée pour l'être qu'il venoit de former à son image, Dieu lui eût montré la vie comme un leurre, et ne lui en eût donné le désir que pour être son tourment éternel ?

Ne blasphémons point la Divinité ; elle veut le bonheur de ses créatures ; car la gloire d'un être bon est de manifester sa bonté ; il se doit à lui-même cette haute justice. Qu'est-ce que le bonheur ? le repos de l'ordre ; et de quel désordre l'Être parfait peut-il être auteur ? Comment le mal seroit-il l'objet direct de ses volontés ? Non, Dieu n'existe pas, ou il veut le salut de tous les hommes. Il ne les punit point d'être sortis de ses mains, et ce n'est pas la haine qui a fécondé le néant. Qui oseroit dire, qui oseroit penser qu'en nous imposant des lois dont l'infraction a des effets si terribles, il les ait couvertes d'un voile impénétrable à nos yeux ? qu'il ait jeté dédaigneu-

sement tant de millions d'intelligences entre la vérité et l'erreur, entre le bien et le mal sans moyen de les discerner ? qu'il se dérobe à celui qui le cherche, qu'il étende à ses pieds un océan de ténèbres, et repousse loin du rivage l'infortuné qui s'efforce d'aborder ?

Mais pour comprendre toute l'absurdité de l'hypothèse que je combats, il faut s'élever encore à de plus hautes considérations : il faut se représenter l'homme, non comme un être isolé, mais comme un chaînon de la vaste hiérarchie des êtres, comme un membre de l'éternelle société des intelligences. Or tout ce qui est n'existant que pour cette société, et devant concourir à sa perfection, l'homme en particulier doit acquérir toute la perfection que comporte sa nature. Il doit vivre pour que l'ordre universel soit complet, il doit vivre d'une vie parfaite pour que l'ordre lui-même soit parfait. Si l'impossibilité de connoître les lois de l'intelligence le forçoit de les violer, ce seroit Dieu même qui attenteroit volontairement à sa sagesse et à sa gloire ; ce seroit, dans l'Être infini, comme un effroyable essai de suicide.

L'idée de devoirs ou d'obligation morale est d'ailleurs renfermée nécessairement dans l'idée de religion ; et voilà pourquoi la souffrance qui suit tôt ou tard l'infraction de ses lois, quand la faute n'est pas effacée par le repentir, a toujours été conçue sous la notion de peine ou de châtiment. Or comment existeroit-il de véritables devoirs pour celui qui les ignoreroit invinciblement ? Comment seroit-il coupable de n'avoir pas obéi, s'il ne pouvoit pas savoir ce qui est commandé ? Le punir de son ignorance, d'une ignorance insurmontable, ne seroit-ce pas le comble de l'iniquité ? Qu'on se représente un législateur, un roi, prescrivant en lui-même, ou défendant certaines choses sous peine de mort, sans manifester ses volontés, sans publier ses ordonnances, et envoyant ensuite ses sujets à l'échafaud, pour ne s'être pas conformés à cette loi secrète, qu'il s'étoit plu à leur cacher. Pourroit-on concevoir une injustice plus énorme, un plus abominable tyran ? L'Être souverainement juste et bon, Dieu seroit ce tyran, s'il avoit refusé aux hommes le moyen de discerner la véritable religion.

Au reste, il suffit d'en appeler au témoignage du genre humain. Tous les peuples ont eu une Religion qu'ils croyoient vraie ; donc tous les peuples ont cru qu'on pouvait connoître la vraie Religion. Aucune Religion, même fausse, ne se seroit

établie sans cette croyance. Or les croyances universelles sont des décisions de la raison générale ; les rejeter ou les contester, c'est détruire la raison même. Donc, quelle que soit la vraie Religion, il est possible de la reconnoître. Si l'on prétend que tous les peuples ont pu se tromper sur ce point ils ont pu se tromper également sur l'existence du premier Être, ils ont pu se tromper sur tout ; et dès lors plus de certitude, plus de vérité, plus d'erreur, mais un doute si profond, qu'il n'auroit d'autre expression que le silence.

Et qu'on n'objecte pas la multitude des cultes divers, car c'est comme si l'on objectoit la multitude des opinions diverses, pour conclure qu'il est impossible d'arriver à des vérités certaines. La diversité des cultes prouve seulement que les hommes peuvent négliger le moyen que Dieu leur a donné pour reconnoître la vraie Religion, ou en abuser, comme ils abusent de la Religion même. Cette diversité prouve qu'en toutes choses, sans excepter les plus importantes, l'erreur peut se mêler à la vérité ; elle prouve l'ignorance et les passions de l'homme, la foiblesse de son esprit, lorsqu'il substitue ses propres pensées aux traditions antiques ; elle prouve enfin la nécessité d'un examen sérieux, et rien de plus.

Pour diriger cet examen, il nous reste à chercher quel est le moyen général offert aux hommes pour discerner avec certitude, entre les différentes Religions, la véritable.

Ce moyen est en nous, ou hors de nous. Les seuls moyens de connoitre que nous ayons en nous-mêmes, sont le sentiment et le raisonnement : hors de nous il n'existe que l'autorité. Donc les hommes doivent parvenir à la connoissance de la vraie Religion, soit par le sentiment ou une révélation immédiate, soit par le raisonnement, soit enfin par la voie de l'autorité.

Avant d'examiner à fond chacun de ces trois moyens, nous ferons observer qu'il résulte de nos recherches précédentes, que la certitude n'a point de base en nous-mêmes. N'existant que par la volonté d'un autre être, nos facultés s'appuient nécessairement sur quelque chose d'extérieur ; et le degré de confiance qu'on leur doit accorder dépend, en premier lieu, de la nature de l'être par qui elles sont, et, en second lieu, de la connoissance de ce qu'il a voulu qu'elles fussent ; ce que lui seul a pu nous révéler. Cette simple considération démontre la nécessité d'un premier témoignage, et

celle d'un acte de foi, avant de pouvoir raisonnablement faire usage de nos facultés. Aussi verrons-nous tout à l'heure, par l'expérience de tous les temps, que l'esprit qui s'isole ne sauroit se rien prouver ; qu'à mesure qu'il s'enfonce en lui-même, ses idées s'obscurcissent, ses croyances se dissipent, sa vie s'affoiblit : inquiet et languissant, il se traîne, dans des régions stériles, à la lueur incertaine du doute, dernier reflet de la vérité, qui s'éteint au bord du néant.

Cette cause générale d'erreur est surtout remarquable en notre siècle. On n'interroge que soi sur son origine, sur ses devoirs, sur ses destinées. L'homme ne demande rien aux hommes, et moins encore à Dieu ; son intelligence se nourrit d'elle-même : pâture bientôt épuisée ! Nul ne veut croire ou obéir : dès lors, avec le respect pour le témoignage (1), se perd la notion de la loi, la notion de l'autorité, et le principe de la certitude. Tout devient individuel. On ne peut plus même nommer la Religion, parce qu'elle est nécessairement loi, et le lien de toute société. On dit *la pensée religieuse, le sentiment religieux*, expressions qui constatent l'indépendance de l'esprit, ou le droit de chacun d'avoir sa religion, comme chacun a son sentiment, sa pensée particulière.

Mais qu'est-ce enfin que ce sentiment religieux ? Nous l'apprendra-t-on ? Profonde misère de l'homme ! Ce sera tout ce qu'on veut, jusqu'aux foiblesses et aux infirmités de notre nature, les craintes sans objet, les vagues rêveries du cœur, la mélancolie, l'ennui même et le dégoût d'être (2). Il en faut bien venir à ces extravagances, quand on n'admet d'autre règle de vérité que ce qu'on sent. Et remarquez que personne n'est maître de communiquer le sentiment qu'il éprouve ; que c'est quelque chose de si indéfini dans sa nature et dans ses nuances, qu'on ne sauroit même en donner l'idée nette par le discours. Nul homme ne se représentera jamais un sentiment dont il n'a pas été affecté : or rien ne dépend moins de l'homme que de s'affecter d'un sentiment

(1) Notre jurisprudence criminelle attache beaucoup moins de force que l'ancienne au *témoignage*. L'esprit de la législation est d'accorder le plus de pouvoir possible à la *pensée* particulière et au *sentiment* particulier de chaque juré. C'est une conséquence naturelle de la souveraineté de la raison individuelle. On se défie de tout ce qui est général ou social, ou plutôt on ne le comprend plus. Chaque homme est toute la société.

(2) On ne dit rien ici qui n'ait été sérieusement avancé par des gens d'esprit. Selon leurs idées, pour faire entendre qu'un homme a de la religion, on diroit qu'il est mélancolique, et très enclin à la rêverie. Ne croit-on pas rêver soi-même ?

quelconque. Ainsi une religion de pur sentiment seroit une religion sans langage, sans voix, songe fugitif qui échapperoit éternellement à l'intelligence.

Que l'on se borne à considérer le sentiment comme un moyen de reconnoître la certitude des dogmes et des devoirs, on ne s'abuse pas moins grossièrement ; car le sentiment ne prouve que l'existence de la pensée qui le détermine. J'ai l'idée d'un être puissant, il en résulte un sentiment de crainte ; j'ai l'idée d'un être puissant et bon, il en résulte un sentiment d'amour. Mais l'amour, effet naturel de l'idée que je me forme de cet être, ne prouve nullement sa bonté ; car, si je me trompois, le sentiment ne laisseroit pas d'être le même.

Allons plus loin : le sentiment, passif de sa nature, ne nie rien, n'affirme rien, parce qu'affirmer ou nier, ce n'est pas sentir, c'est juger. Ainsi quiconque dit : je sens, prononce un jugement dont la vérité repose sur la même base que la vérité de nos autres jugements.

Il faut donc nécessairement remonter à la raison pour trouver la certitude ; mais à une raison plus élevée que la nôtre, à la raison générale manifestée par le témoignage, c'est-à-dire, à une autorité hors de nous. Toute raison individuelle est faillible, parce qu'elle est finie ; elle ne peut avoir que des opinions ; les dogmes appartiennent à la société : aussi, quand la société se dissout, à l'instant les opinions succèdent aux croyances. Il n'y a donc de *certain* que ce qui est de *foi* (1) ; et la seule foi certaine est celle qui repose,

(1) Dès que la conviction individuelle n'est pas le fondement de la certitude; dès qu'on avoue que ce qui paroît vrai à notre raison particulière peut être faux, que ce qui lui paroît faux peut être vrai, il s'ensuit clairement que la certitude, essentiellement distincte de l'évidence, n'est que la *foi* dans une raison plus haute et seule infaillible, et qu'il n'y a de certain que ce qu'elle atteste, ou ce que nous *croyons* sur son témoignage.

Sénèque semble avoir aperçu cette importante vérité : il a du moins parfaitement reconnu l'insuffisance des opinions philosophiques, et la nécessité d'une base plus solide pour élever l'édifice de nos connoissances et de nos devoirs. Cette base, suivant lui, c'est l'autorité ou les vérités universelles que les Grecs nommaient δόγματα, et qu'il appelle *decreta,* parce qu'elles ont, pour ainsi parler, *force de loi.* « Nous leur devons, dit-il, notre tranquil-« lité, notre sécurité. (Qu'est-ce que la sécurité de l'esprit, sinon la certi-« tude?) Elles renferment toute notre vie, et la nature tout entière; elles « sont le principe de tout ce qui est. La sagesse antique, ajoute-t-il, se bornoit « à prescrire ce qu'on doit faire et ce qu'on doit éviter : les hommes étoient « alors beaucoup meilleurs : quand les savants se sont montrés, les gens de « bien ont disparu. La vertu simple, et qui frappoit tous les yeux, s'est « changée en une science obscure et subtile. On nous enseigne à disputer, et

selon le genre de vérité qui en est l'objet, sur la plus grande autorité ou sur la raison la plus générale.

Placez dans le sentiment le principe de certitude, vous consacrez tous les genres de fanatisme et de superstition, tous les désordres et tous les crimes ; car il n'en est point qui ne soit déterminé par un sentiment que produit quelque erreur de l'esprit. Ainsi prétendre que le sentiment décide de la vérité, et par conséquent des devoirs, c'est offrir à celui qui hait la vengeance pour règle de justice, et l'adultère pour morale à celui qui convoite la femme de son ami.

Placez dans la raison individuelle le principe de certitude, aussitôt vous voyez renaître les mêmes inconvénients. L'homme, maître de ses croyances, l'est également de ses actions. Il peut tout nier, en disant : Je ne comprends pas ;

« non pas à vivre... Nulle tranquillité, excepté pour ceux qui possèdent une « règle immuable et certaine du jugement : les autres flottent au hasard, « adoptant et rejetant les mêmes sentiments tour à tour.

« La cause de ces variations, c'est que *rien n'est clair pour ceux qui n'ont « qu'une règle très incertaine, l'opinion*. Si l'on veut toujours vouloir les « mêmes choses, il faut vouloir ce qui est vrai. Or on ne parvient à la vérité « que par les décisions de l'autorité (*decretis*) ; sans elle, point de vie... Les « connoissances claires ne suffisent pas pour remplir la raison ; sa portion « la plus grande et la plus belle consiste dans les choses cachées. Ce qui est « caché exige des preuves, nulle preuve sans l'autorité (*sine decretis*) : donc « l'autorité est nécessaire. *La croyance des choses certaines, qui fait le sens « commun, fait aussi le sens parfait ;* sans elle, tout nage dans l'âme : donc « encore une fois, l'autorité qui donne aux esprits une règle inflexible de « jugement, est nécessaire. *Decreta sunt quæ muniant, quæ securitatem « nostram, tranquillitatemque tueantur, quæ totam vitam, totamque rerum « naturam simul contineant... Illa et horum causæ sunt et omnium. Antiqua « sapientia nihil aliud quàm facienda et vitanda præcipit ; et tunc meliores « longè erant viri : postquàm docti prodierunt, boni desunt. Simplex enim « et aperta virtus in obscuram et solertem scientiam versa est, docemurque « disputare, non vivere... Non contingit tranquillitas, nisi immutabile cer- « tumque judicium adeptis : cæteri decidunt subindè et reponuntur, et inter « omissa appetitaque alternis fluctuantur. Causa hujus jactationis est, « quod nihil liquet incertissimo regimine utentibus, famâ. Si vis eadem « semper velle, vera oportet velis. Ad verum sine decretis non pervenitur : « continent vitam... Ratio autem non impletur manifestis ; major ejus pars « pulchriorque in occultis est. Occulta probationem exigunt, probatio non « sine decretis est, necessaria ergo decreta sunt. Quæ res communem sensum « facit, eadem perfectum, certarum rerum persuasio, sine quâ omnia in « animo natant : necessaria ergo sunt decreta, quæ dant animis inflexibile « judicium.* » Ep. 95. On retrouve les mêmes idées dans Cicéron : « *Sapientiæ « vero quid futurum est ? quæ neque de se ipsâ dubitare debet, neque de « suis decretis, quæ philosophi vocant* δόγματα, *quorum nullum sine scelere « prodi poterit. Cùm enim decretum proditur, lex veri rectique proditur..... « Non potest igitur dubitari quin decretum nullum falsum possit esse ; « sapientique satis non sit non esse falsum, sed etiam stabile, fixum, ratum « esse debeat ; quod movere nulla ratio queat.* » *Academ.*, lib. II, c. IX.

et ensuite tout se permettre, en disant : Je ne crois point.

Qu'est-ce que la Religion ? une loi, ou plutôt l'ensemble des lois auxquelles tous les hommes sont soumis, la règle de leur esprit, de leur cœur et de leurs sens. Or la règle ne sauroit dépendre de ce qu'elle doit régler ; il faut qu'elle en soit entièrement distincte, sans quoi elle ne seroit plus règle. Comment nos sentiments seroient-ils la règle de nos sentiments, notre raison la règle de notre raison ? Cela est clairement contradictoire. Et si notre raison, notre sentiment, toujours prêts à s'égarer, ont besoin d'une loi certaine et invariable qui les redresse, cette loi, dès lors souvent opposée à ce que nous sentons et ce que nous pensons, ne peut trouver sa certitude dans ces pensées mêmes et ces sentiments qu'elle a pour objet de préserver de l'erreur, et dont la bonté et la vérité ne sont certaines que par elle.

IV

Que l'autorité est le moyen général offert aux hommes pour discerner la vraie Religion, de sorte que la vraie Religion est incontestablement celle qui repose sur la plus grande autorité visible.

Ni le sentiment, ni le raisonnement n'étant le moyen général offert aux hommes pour discerner la vraie Religion, quel sera ce moyen général ? Lamennais consacre un chapitre à établir qu'on le trouve dans l'autorité. Après quoi, de ce principe de l'autorité, il déduit :

1° Que la vraie Religion est nécessairement révélée de Dieu ;

2° Que le Christianisme est la Religion révélée de Dieu.

D'où cette conclusion que le Christianisme est la vraie Religion.

En essayant de découvrir le fondement de la certitude, nous avons reconnu deux vérités importantes : la première, que tous les systèmes de philosophie aboutissent au doute absolu ; la seconde, que le doute absolu est impossible à l'homme : en sorte que sa raison, quand il ne consulte qu'elle,

le place dans un état contre nature, puisqu'elle le contraint de douter, et que la nature le force de croire.

Or croire n'est autre chose que déférer à un témoignage ou obéir à une autorité ; et tout esprit, en effet, commence par obéir. Nous recevons le langage sur l'autorité de ceux qui nous parlent, et avec le langage nos premières idées ou les vérités nécessaires à notre conversation. Point de peuple chez lequel on ne retrouve ces vérités : au moment où il tira l'homme du néant, Dieu les lui révéla, en se manifestant à lui par sa puissante parole ; et la vie intellectuelle, dont l'obéissance est la loi, n'est qu'une participation de la raison suprême, un plein consentement au témoignage que l'Être infini a rendu lui-même à sa créature (1). Toutes les intelligences créées s'animent aux rayons de l'intelligence éternelle. La raison divine, se communiquant par le moyen de la parole, est la cause de leur existence, et la foi en est le mode essentiel (2).

Il suit de là que le principe de certitude et le principe de vie sont une même chose ; ce qui ne sauroit nous surprendre, puisque évidemment la certitude doit appartenir à la raison infinie, qui renferme toute vérité, et que la vérité n'est que l'être (3). Qui reçoit l'être ou la vie, reçoit donc la vérité ; il

(1) Un des plus forts esprits de l'antiquité, Tertullien, avoit clairement vu les vérités que nous développons ici. Elles sont le fondement de la méthode par laquelle il combat les hérétiques dans son admirable ouvrage des *Prescriptions*, et qu'il emploie contre les païens mêmes dans le livre *Du témoignage de l'âme*, où il montre la conformité du Christianisme avec notre nature, par la conformité des croyances universelles avec les dogmes chrétiens. « Ces témoignages de l'âme sont, dit-il, d'autant plus vrais qu'ils sont « plus simples, d'autant plus simples qu'ils sont plus vulgaires, d'autant plus « vulgaires qu'ils sont plus communs, d'autant plus communs qu'ils sont « plus naturels, d'autant plus naturels qu'ils sont plus divins... Le maître, « c'est la nature ; l'âme est le disciple. Tout ce que celle-là enseigne, tout ce « qu'apprend celle-ci, a été révélé de Dieu, le premier et le souverain Maître... « Dieu est partout, et sa bonté est reconnue partout ; le démon est partout, et « partout on le maudit ; on invoque partout le jugement divin ; partout est « la mort, et la conscience de la mort ; *et le témoignage est partout. Hæc « testimonia animæ quanto vera, tanto simplicia ; quanto simplicia, tanto « vulgaria ; quanto vulgaria, tanto communia ; quanto communia, tanto « naturalia ; quanto naturalia, tanto divina... Magistra natura, anima « discipula. Quicquid aut illa edocuit aut ista perdidicit, a Deo traditum « est, magistra scilicet ipsius magistræ... Deus ubique et bonitas Dei « ubique ; dæmonium ubique, et maledictio dæmonii ubique ; mors ubique et « conscientia mortis ubique, et testimonium ubique.* » De testimon. animæ, lib. advers. gentes, cap. v et vi.

(2) La foi, dit saint Augustin, est la santé de l'âme : *Fides sanitas mentis.*

(3) Le vrai, c'est ce qui est ; le faux, c'est ce qui n'est pas. Bossuet, *Traité de la connoissance de Dieu et de soi-même*, p. 76.

la reçoit par le moyen de la parole ou du témoignage ; le témoignage ou la parole sont donc le principe de notre raison, de notre être intellectuel (1) ; c'est par la parole que nous sommes, c'est par le témoignage que nous sommes certains d'être ou de posséder la vérité ; plus l'autorité ou la raison qui rend témoignage est générale, plus la certitude est grande ; et le témoignage sur lequel reposent les vérités primordiales qui constituent notre raison, notre vie, étant nécessairemeut le témoignage de l'auteur même de cette vie, c'est-à-dire de la plus haute autorité ou de la raison infinie, a une certitude absolue (2).

On voit en outre que les idées premières, dont le langage, en ce qu'il a d'essentiel, est l'expression, ne sauroient se perdre sans que le langage lui-même se perdît, et sans que l'intelligence fût détruite. Privé de ces idées traditionnelles, l'homme tomberoit dans une impuissance absolue d'agir ou de penser, puisqu'il n'auroit plus en lui d'instrument pour agir, ni rien sur quoi il pût agir. Aussi, quand des circonstances particulières séparent quelques hommes des autres hommes, et que les vérités primitives s'obscurcissent, ou, comme parle admirablement l'Ecriture, *diminuent* (3) dans leur raison ; dépourvus en partie de ces éléments de toute pensée que la tradition seule conserve, ils n'ont qu'une langue extrêmement pauvre, et qu'un petit nombre d'idées secondaires. Tous les sauvages sont dans ce cas.

Combiner les notions qu'il reçut à l'origine, en tirer des

(1) La déclaration de ce que vous avez dit éclaire ; elle donne l'intelligence aux petits enfants : *Declaratio sermonum tuorum illuminat, et intellectum dat parvulis*. Ps. 18. Il faut donc une *déclaration* de la vérité, ou un témoignage, pour que l'intelligence naisse ; ce qui fait dire à saint Augustin, avec cette sagacité et cette profondeur de jugement qui lui sont propres : « L'ordre « naturel exige que, lorsque nous apprenons quelque chose, l'autorité pré- « cède la raison. *Naturæ ordo sic se habet, ut quum aliquid discimus,* « *rationem præcedat auctoritas.* » De moribus Eccles. cathol., c. II. Et encore : « Nous ne connoissons pas afin de croire, mais nous croyons afin de « connoître. — Ne cherchez point à comprendre pour croire, mais croyez « afin de comprendre. — La foi doit précéder l'intelligence, afin que l'intelli- « gence soit le prix de la foi. » *Credimus ut cognoscamus, non cognoscimus ut credamus. — Noli quærere intelligere ut credas ; sed crede ut intelligas. — Fides debet præcedere intellectum, ut sit intellectus fidei præmium*. Id. Tract. XX in Joan. In Ps. CXVII, et in Is. *Vid. et.* De liber. arbitr., lib. II, c. II, et Theodoret. De curand. græc. affect. *Id.* Sermo de fide.

(2) Les pensées anciennes sont vraies ; il est ainsi : *Cogitationes antiquas fideles, amen*. Is., XXV, I. Votre parole est vérité : *Sermo tuus veritas est.* Joan. XVII, 17.

(3) Diminutæ sunt veritates a filiis hominum. *Ps.* XI.

conséquences, c'est à cela que se bornent les opérations de notre esprit. Et comme la raison humaine est faite pour la vérité, puisqu'elle ne vit que par elle, la raison générale ne sauroit errer ou se détruire elle-même ; autrement il y auroit en Dieu contradiction de volontés, ou défaut de puissance.

Il n'en est pas ainsi de la raison individuelle. En s'isolant, elle perd l'appui de la tradition. Incapable dès lors de remonter à son principe, elle ne voit en elle qu'un effet sans cause. Le doute l'envahit de toutes parts. Elle ne trouve en elle aucune certitude, parce qu'elle n'y trouve rien de nécessaire. Pouvant également être, ou n'être pas, son existence lui devient un problème éternellement insoluble ; car le témoignage est l'unique moyen par lequel il puisse être résolu, et elle ne sauroit se rendre à elle-même un témoignage infaillible ou certain. Et ceci nous aide à comprendre cette profonde parole de la souveraine raison, du Verbe éternel revêtu de notre nature : S*i je me rends témoignage à moi-même, mon témoignage n'est pas vrai. Il y a un autre qui rend témoignage de moi* (1). Par cela seul donc que la raison se sépare de la société, elle meurt : elle viole la loi du témoignage ou de l'autorité, qui, pour les êtres intelligents, est la loi de la vie.

Nulle loi n'est plus générale ; elle ne souffre aucune exception ; elle embrasse la durée entière de notre existence. Si l'homme, aveugle et corrompu, n'essayoit pas de s'y soustraire, ses magnifiques destinées s'accompliroient sans effort. En ce qui concerne la vie présente, il se résigne aisément à obéir à l'autorité, parce qu'avant tout il veut vivre, et qu'il aperçoit la mort après la désobéissance. Mais ce qui intéresse la vie éternelle, la vie de l'âme, ne le touche pas, à beaucoup près, autant. Comme il ignore ce que c'est que cette vie, qu'il n'en a pas le sentiment, il n'éprouve point la même horreur de sa privation ou de la mort éternelle. Porté naturellement à ne reconnoître aucun maître, il cherche en lui-même la loi de vérité et la loi d'ordre, dont il a puisé la notion dans la société. Il la demande d'abord à sa raison, et sa raison lui répond : Que sais-je (2). Il la demande ensuite au sentiment,

(1) Si ego testimonium perhibeo de me ipso, testimonium meum non est verum. Alius est, qui testimonium perhibet de me. *Joan.*, v. 31 et 32. Jésus-Christ parle ici comme homme, et *verum* est synonyme de *certum*.

(2) « Notre mal ne consiste que dans notre passion pour raisonner. C'est « notre sagesse intempérante et éloignée de toute sobriété, laquelle nous

et le sentiment ne lui répond point, car il n'a pas de langage ; ou, si l'on prend pour une réponse le penchant qui entraine vers certains objets, ou l'aversion qu'ils inspirent, la vérité et l'ordre deviennent aussi incertains, aussi variables que nos amours et nos haines. Ainsi l'homme, qui ne peut que penser et sentir, s'adresse tantôt à la raison par mépris pour le sentiment, tantôt au sentiment par mépris pour la raison. Il poursuit, haletant de désir, la vérité qui le fuit ; et quand il se croit près de l'atteindre, ses yeux s'obscurcissent, il chancelle, et ne trouve, dans une nuit profonde, que le doute pour appui.

L'orgueil, principe éternel de désobéissance ; l'orgueil, toujours en révolte contre le pouvoir, est la première cause de ce grand désordre, par lequel l'homme, fixé en lui-même, demeure comme suspendu entre la lumière et les ténèbres, entre la vie et la mort. Il se persuade qu'on exige de lui le sacrifice de sa raison, en le pressant d'obéir à l'autorité ; et tout au contraire, l'autorité n'étant que *la raison générale manifestée par le témoignage*, il est souverainement raisonnable d'y déférer, puisque, même en laissant à part les considérations qui en démontrent l'infaillibilité, elle a au moins en sa faveur les présomptions les plus fortes. Si se soumettre à ces décisions étoit renoncer à la raison, l'homme ne feroit pas un acte qui ne fût déraisonnable, car toutes ses actions, comme être physique et comme membre de la société, supposent une pleine foi dans le témoignage, une obéissance complète à l'autorité ; et, sans chercher d'autre exemple, ce n'est pas à sa raison que l'homme doit le langage ; il l'a reçu, et il l'emploie tel qu'on le lui a donné ; et parler, c'est obéir.

Ainsi partout l'autorité se découvre à nos regards ; elle anime et conserve l'univers qu'elle a créé. Sans elle, nulle existence, nulle vérité, nul ordre. Principe et règle de nos pensées, de nos affections, de nos devoirs, elle règne sur l'âme tout entière, qui vit uniquement de foi, et qui meurt à l'instant où elle cesse d'obéir. Et l'on ne doit pas s'en étonner,

« travaille, comme une fièvre ardente qui met en délire. C'est la vaine « curiosité d'un esprit qui veut toujours tenter l'impossible, et qui ne peut « ni sortir de son ignorance, ni la supporter humblement en paix. C'est ce « mésaise et cette rêverie de malade, que nous n'avons pas honte d'appeler « une noble recherche de la vérité... L'homme prétend, à force de raisonner, « se guérir d'un mal qui est l'intempérie du raisonnement même : c'est en « arrêtant notre raisonnement téméraire que nous guérirons notre raison. » Fénelon, *Lettre IIe, au P. Lami.*

puisque l'empire de l'autorité n'est que l'empire de la raison manifestée par la parole. Qui ne l'a pas entendue ne sait rien, ne connoît rien. L'intelligence n'a point d'autre fondement, la certitude n'a point, ne sauroit avoir d'autre base que ce grand témoignage originairement rendu par Dieu même, raison universelle, immuable, infinie.

On ne peut donc trouver ailleurs la certitude de la Religion ; et Bossuet insiste sur cette vérité dans les termes les plus forts. « Je dis qu'il n'y eut jamais aucun temps où il n'y « ait eu sur la terre une autorité visible et parlante à qui il « faille céder... Je dis qu'il faut un moyen extérieur de se « résoudre sur les doutes, et que ce moyen soit *certain* (1). »

En d'autres mots, il faut que la Religion soit *certaine*. Or, comment l'homme, qui ne peut acquérir par sa seule raison, par son jugement individuel, la certitude d'aucune connoissance, même la plus simple, trouveroit-il dans cette même raison la certitude des dogmes les plus élevés, des mystères les plus incompréhensibles ; mystères dont il n'a nulle idée avant qu'on les lui révèle, et qu'il ne connoît que par l'enseignement de l'autorité qui lui commande de les croire ?

Mais la Religion n'est pas seulement un ensemble de connoissances ; elle est encore, elle est principalement une loi, puisqu'elle renferme toute vérité et tout ordre, ou tout ce qui doit régler la raison, le cœur et les actions de l'homme, tout ce qu'il doit croire et pratiquer. Or, point de loi sans autorité : ces deux idées sont corrélatives. Donc la Religion repose nécessairement sur l'autorité, et la vraie Religion sur la plus grande autorité, sans quoi les hommes ne pourroient la reconnoître, ou savoir à quoi Dieu leur commande d'obéir.

Tous doivent parvenir à la connoissance de la vraie Religion. Il doit donc exister un moyen général de la discerner. Or la Religion est vérité, et le seul moyen que nous ayons de discerner avec certitude la vérité de l'erreur, est l'autorité : donc l'autorité est le seul moyen, le moyen général de discerner la vraie Religion ; en sorte que celle-là est certainement ou nécessairement la véritable qui repose sur la plus grande autorité.

La Religion est l'ensemble des lois qui résultent de la nature des êtres intelligents. Or le genre humain périroit s'il falloit que chacun découvrît, ou même comprît claire-

(1) *Conférence avec M. Claude.*

ment les lois naturelles, qu'il ne peut néanmoins transgresser sans mourir : donc nous en devons être instruits par le témoignage (1), donc l'autorité est le seul moyen, le moyen général de connoître les lois de l'intelligence ou de discerner la vraie Religion ; en sorte que celle-là est certainement ou nécessairement la véritable qui repose sur la plus grande autorité.

La Religion enfin est l'expression de la volonté de Dieu, puisqu'il veut que l'homme vive (2), et qu'il ne peut vivre de la vie de l'âme qu'en se conformant aux lois de la Religion (3) : c'est donc un devoir de s'y soumettre ; or tout devoir suppose une autorité qui commande : donc l'autorité est le seul moyen, le moyen général de nous assurer de nos devoirs comme êtres intelligents, ou de discerner la vraie Religion ; en sorte que celle-là est certainement ou nécessairement la véritable qui repose sur la plus grande autorité.

Et remarquez comme tout s'enchaîne dans l'ordre établi par le Créateur.

L'intelligence ne se développe que par la parole ou le témoignage ; le témoignage n'existe que dans la société :

Donc l'homme ne peut vivre que dans la société ; donc il y a eu nécessairement société entre Dieu et le premier homme ; donc Dieu lui a parlé, ou lui a rendu témoignage de son être.

La nécessité du témoignage implique la nécessité de la foi, sans laquelle le témoignage demeureroit sans effet :

Donc la foi est dans la nature de l'homme, et la première condition de la vie.

La certitude de la foi dépend de sa conformité avec la

(1) C'est uniquement par ce moyen que les hommes s'instruisent des lois de leur conservation physique. Ils croient au témoignage, et ils vivent : qu'arriveroit-il s'ils le rejetoient? La vie de l'âme se conserve donc de la même manière que la vie du corps, en obéissant à l'autorité. Dira-t-on qu'on est d'accord sur les lois physiques, et qu'on ne l'est pas sur les lois de l'intelligence? Je répondrai qu'il existe des opinions particulières, des erreurs, sur les unes comme sur les autres. Tous les hommes, dans tous les pays, sont-ils d'accord sur les bons ou mauvais effets de telle ou telle substance, sur les règles d'hygiène, et mille choses semblables? Ne se trompent-ils jamais sur ce qui est propre à entretenir la santé, à conserver la vie? Assurément, rien n'est plus commun. Qu'y a-t-il donc de certain en ce genre? ce que l'autorité générale atteste. Il en est ainsi à l'égard de l'intelligence.

(2) Je suis venu pour qu'ils aient la vie, et une plus grande abondance de vie : *Ego veni ut vitam habeant, et abundantiùs habeant*. Joan. x, 10.

(3) Ce que Dieu commande est la vie éternelle : *Mandatum ejus, vita æterna est*. Joan. XII, 50.

raison, ou de la grandeur de l'autorité qui rend témoignage :

Donc le témoignage de Dieu est infiniment certain, puisqu'il n'est que la manifestation de la raison infinie, ou de la plus grande autorité.

Il n'y a de témoignage possible que dans la société :

Donc il n'y a d'autorité et de certitude que dans la société.

Nulle société humaine ne peut exister qu'en vertu de la société établie originairement entre Dieu et l'homme, ou par les vérités, les lois que sa parole a manifestées primitivement :

Donc ces vérités ne peuvent se perdre dans aucune société sans qu'elle se détruise ; donc on doit les retrouver dans toutes les sociétés.

Ces vérités nécessaires à la société ne se conservent que par le témoignage, qui n'a de force et d'effet que par l'autorité ; puisque la raison de croire au témoignage dépend de sa certitude, qui dépend elle-même de la grandeur de l'autorité qui atteste :

Donc, ainsi qu'il n'existe d'autorité que dans la société, la société n'existe que par l'autorité ; donc partout où il n'y a point d'autorité, il n'y a point de société.

L'homme a des rapports relatifs au temps avec ses semblables ; il a des rapports éternels avec Dieu et les autres intelligences :

Donc il y a deux sociétés, la société politique ou civile relative au temps, et la société spirituelle relative à l'éternité ; donc il y a deux autorités, et ces deux autorités sont infaillibles chacune dans son ordre.

La société politique atteste les vérités contingentes ou les faits sur lesquels elle repose, ses institutions, ses lois, etc. ; et son témoignage, expression de la raison générale, est certain.

La société spirituelle atteste les vérités immuables sur lesquelles elle repose, ses dogmes, ses préceptes, etc. ; et son témoignage, expression de la raison générale, est certain.

Cette société embrassant tous les hommes et tous les temps, les vérités qui la constituent, ou les vérités nécessaires à l'homme pour se conserver comme être moral et intelligent, doivent être attestées par le genre humain, ou reposer sur la plus grande autorité visible.

Mais l'homme devant, comme tous les êtres, atteindre sa perfection, et ne pouvant se perfectionner qu'à l'aide de la

vérité, il est dans l'ordre, c'est-à-dire qu'il est naturel ou nécessaire que les vérités primitives se développent; et elles ne sauroient se développer sans que la société spirituelle elle-même se développe ou se perfectionne.

Si les vérités primitives se sont réellement développées, on doit les retrouver toutes dans la société spirituelle perfectionnée, qui doit elle-même se faire reconnoître par le caractère de la plus grande autorité, puisqu'elle imposeroit à l'esprit de l'homme, à son cœur et à ses sens de nouveaux devoirs, et que l'homme ne doit une plus grande obéissance qu'à une autorité plus grande. Il n'existeroit donc point d'autorité visible égale à celle de cette société; et, en effet, d'après ce qu'on vient de dire, elle se composeroit de l'autorité du genre humain attestant les vérités primitives, et de l'autorité postérieure, qui attesteroit à la fois ces vérités et celles qui en sont le développement. Et de même que, de ce développement connu avec certitude, on pourroit conclure rigoureusement l'existence de la société spirituelle perfectionnée, ainsi de l'existence certaine de cette société, l'on doit conclure le développement de la vérité, seule cause possible de perfectionnement.

Tout, dans le choix d'une Religion, se réduit donc à savoir s'il existe quelque part une autorité telle que nous l'avons définie; ou, en d'autres termes, s'il existe une société spirituelle et visible qui déclare qu'elle possède cette autorité. Nous disons, premièrement, une société visible, parce que tout témoignage est extérieur; nous disons, en second lieu, que ce témoignage prouveroit avec certitude l'autorité dont il s'agit, parce qu'il seroit l'expression de la raison la plus générale (1).

S'il n'existoit point de société qui eût ces caractères, la seule vraie Religion seroit la Religion traditionnelle du genre humain, c'est-à-dire l'ensemble des dogmes et des préceptes consacrés par la tradition de tous les peuples, et originairement révélés de Dieu.

S'il existe une semblable société, la vraie Religion est l'en-

(1) Le témoignage particulier, ou la négation individuelle d'un ou de quelques hommes, n'ajoute ni n'ôte aucun degré de force au témoignage de la société. Ainsi, quand Bossuet et Newton affirmoient que Dieu existe, et quand Spinosa et Diderot le nioient, l'existence de Dieu, attestée dans tous les siècles par le genre humain, n'étoit ni plus ni moins certaine. Le témoignage de l'autorité ne peut être infirmé, ou confirmé dans le sens rigoureux du mot, que par une autorité plus grande.

semble des dogmes et des préceptes conservés par la tradition dans cette société, et perpétuellement manifestés par son témoignage. Ces préceptes et ces dogmes ne sont qu'un développement des dogmes et des préceptes qui forment la croyance générale du genre humain.

Tout homme que des circonstances quelconques mettroient dans l'impossibilité de connoître la société spirituelle développée ou perfectionnée, ne seroit tenu d'obéir qu'à l'autorité connue de lui, ou à l'autorité du genre humain.

Tout homme qui pourroit connoître la société spirituelle développée ou perfectionnée, seroit tenu d'obéir à son autorité, parce qu'elle seroit la plus grande autorité visible.

En un mot, l'homme est toujours obligé d'obéir à la plus grande autorité qui lui soit possible de connoître, parce que la raison est sa règle, et qu'une plus grande autorité n'est et ne peut être qu'une plus haute raison.

Il existe donc, pour tous les hommes, un moyen de discerner la vraie Religion : seulement quelques-uns peuvent n'être pas à portée de la connoître dans toute sa perfection, ou d'en connoître tous les développements.

Ce moyen est universel, puisqu'il a son principe dans la nature de l'homme, qui partout croit au témoignage ou obéit à l'autorité.

Ce moyen est aisé, puisqu'à chaque instant l'homme en fait usage, que c'est par lui qu'il fixe ses jugements et règle ses actions, en tout ce qui se rapporte à son existence présente.

Enfin, comme nous l'avons démontré, ce moyen est sûr, puisqu'il est la loi même de la certitude et de la vie.

Ici nous pouvons en appeler encore au témoignage universel. Fut-il jamais une Religion qui ne reposât point sur l'autorité ? Tous les peuples n'ont-ils pas cru parce qu'on leur a dit : Croyez ; parce qu'on leur a parlé au nom d'une raison supérieure ? Il n'en est point chez qui l'on ne retrouve les traditions primitives ; donc ils ont obéi à l'autorité du genre humain. Il est vrai qu'un grand nombre d'entre eux, en conservant ces traditions, les ont plus ou moins altérées par les erreurs qu'ils y ont jointes ; mais ces erreurs mêmes ne se sont établies que par l'autorité, elles ne subsistent que par elle, ou par une fausse application de la règle, qui, mieux employée, les feroit reconnoître pour des inventions humaines, et ramèneroit les esprits à la vérité.

Ainsi les uns, confondant la société publique avec la société

religieuse, ont reçu leurs croyances du pouvoir civil, ou ont obéi à une autorité dépourvue de droit. Les autres, impatients des devoirs que l'autorité générale de la société spirituelle imposoit à leur raison et à leur cœur, se sont révoltés contre elle, et ont obéi à l'autorité particulière d'un ou de quelques hommes : mais toujours ils ont obéi ; et quiconque n'obéit à aucune autorité n'a point de Religion, même fausse.

Le moyen général de discerner la véritable étant connu de tous les hommes, quand ils s'égarent, c'est leur volonté seule qu'il en faut accuser. Distraits par les passions, dominés par l'orgueil, ou ils ne cherchent point la plus haute autorité, ou ils refusent de lui obéir. Indifférence ou rébellion, voilà leur crime ; voilà, pour les êtres intelligents, les deux grandes causes de mort. Malheur à qui ferme l'oreille au témoignage ! Malheur à qui se sépare de la société ! *Vœ soli* (1) ! Au sortir du néant, elle nous redit cette parole que le premier homme entendit de la bouche du Créateur. Le temps s'ouvre pour recevoir la nouvelle intelligence, qui, d'un seul acte, prend possession du passé et de l'avenir. Elle croit, et la foi l'unit à la suprême raison ; elle naît, et elle adore ; car croire, c'est adorer. Entrant, si je l'ose dire, dans l'Être infini, elle s'y nourrit de la vérité, en écoutant toujours, en obéissant toujours, et la vie éternelle n'est qu'une éternelle obéissance.

Assurés du moyen par lequel nous pouvons discerner la vraie Religion, il nous sera maintenant facile de la découvrir ; sans discuter aucun dogme, il s'agit uniquement de savoir quelle est la société spirituelle et visible qui possède la plus grande autorité. Cette société une fois reconnue, toute incertitude s'évanouit. Contester son témoignage, nier ce qu'elle atteste, c'est abjurer la raison ; désobéir à ses lois est un crime. En développant les conséquences du principe établi dans ce chapitre, nous prouverons donc :

1° Qu'avant Jésus-Christ il existoit une société spirituelle et visible, société universelle, mais purement domestique, qui conservoit le dépôt des vérités nécessaires ; en sorte que la vraie Religion se composoit des dogmes et des préceptes originairement révélés de Dieu et attestés par la tradition de toutes les familles et de tous les peuples ; que cette Religion, qu'on pouvoit dès lors facilement distinguer des erreurs particulières et des superstitions locales, reposoit évidemment

(1) Eccles, IV, 10.

sur la plus grande autorité, ou sur le témoignage du genre humain, manifestation permanente de la raison générale.

2° Que, la Religion primitive s'étant développée, selon l'attente universelle fondée sur des promesses divines, la société spirituelle s'est développée pareillement ; que, perfectionnée dans sa constitution et dans ses lois, elle est devenue société publique ; que depuis ce moment, ou depuis Jésus-Christ, la société chrétienne eut toujours incontestablement la plus grande autorité ; d'ou il suit que tout homme à portée de la connoître, doit obéir à ses commandements et croire à son témoignage, qui, à l'égard des traditions antiques, se confond avec le témoignage du genre humain, et n'est, sur le reste, que le témoignage de Dieu même.

3° Que, parmi les diverses communions chrétiennes, le caractère essentiel de la plus grande autorité appartient visiblement à l'Église catholique ; de sorte qu'en elle seule résident toutes les vérités nécessaires à l'homme, la connoissance complète des devoirs ou des lois de l'intelligence, la certitude, le salut, la vie.

Du principe de l'autorité on verra sortir, comme des conséquences rigoureuses, les preuves particulières du Christianisme. Nous montrerons qu'on ne trouve qu'en lui toutes les marques de la vraie Religion, de même que l'on ne trouve que dans l'Église catholique les marques distinctives de la société dépositaire de cette vraie Religion. Ces marques, conditions nécessaires de la plus grande autorité, appartiennent également et à la doctrine chrétienne considérée en elle-même, et à l'Église qui la conserve et la perpétue par son invariable enseignement ; chose naturelle, puisque ces marques ne sont au fond que les caractères inhérents à l'être même de Dieu, qui, dans son immense unité et dans les rapports qu'il a voulu établir entre lui et ses créatures intelligentes, est toute la Religion.

V

Première conséquence du principe de l'autorité : la vraie Religion est nécessairement révélée de Dieu.

Nous avons prouvé qu'il existe une véritable Religion, qu'il n'en existe qu'une, qu'elle est absolument nécessaire au salut, et que l'autorité est le moyen général que Dieu a donné aux

hommes pour la discerner des Religions fausses. Il nous reste à montrer qu'en effet, depuis l'origine du monde, la plus grande autorité visible a constamment appartenu à une seule Religion, dont la vérité a pu toujours être reconnue à ce caractère.

Avant d'entrer dans les développements qu'exige un sujet d'une importance si universelle, nous devons prier ceux qui nous liront d'éloigner de leur esprit toute espèce de préjugés, toutes les vaines opinions qui, l'enveloppant comme un nuage, empêcheroient la lumière d'y pénétrer. Elle se répand dans les cœurs sincères : et voilà pourquoi, tandis que tout paroît obscur à la raison disputeuse et hautaine, tout est clair pour les âmes droites, du moins tout ce qui intéresse véritablement l'homme. C'est de l'orgueil que sortent les ténèbres, de l'orgueil, père des préventions, des secrètes répugnances contre la vérité, des doutes désolants et des passions sans nombre qui maîtrisent l'entendement et l'entraînent loin du soleil des intelligences, loin de la source de la vie, loin de Dieu. Il nous a faits pour le connoître ; mais il a voulu que notre foi fût libre ; et surtout, abaissant la présomption de notre esprit, il s'est plu à lui faire sentir sa salutaire dépendance : il l'a créé foible par lui-même et fort par la société ; et, attachant à la plus difficile vertu la récompense la plus haute, il a fondé la certitude sur la défiance de soi, et notre bonheur tout entier sur une humble obéissance.

Aussi avons-nous vu qu'on ne rejette les croyances nécessaires qu'en se séparant de tous les peuples, et, niant le témoignage du genre humain, en mettant sa raison à la place de la raison générale, et se proclamant seul infaillible au milieu de tous les hommes qu'on suppose avoir erré pendant quarante siècles. Si, au contraire, on suit fidèlement le principe que nous avons établi, et qu'on ne peut ébranler sans renverser la base de nos connoissances et de nos jugements, on avance d'un pas sûr dans la route de la vérité, elle se dévoile pleinement ; les ombres qui l'obscurcissoient s'évanouissent. Parmi les Religions diverses qui se partagent le monde, on discerne la vraie aussi aisément qu'on s'étoit assuré de son existence, et l'on est chrétien comme on est homme, en croyant ce qu'atteste la plus grande autorité (1).

(1) « Quand une fois les hommes ont secoué le joug de l'autorité, y a-t-il « parmi eux sur la religion quelque règle fixe et immuable? (*Quest. sur « l'incrédulité, par M. l'évêque du Puy. IVe quest.*, p. 260.) L'on n'établit

« Il n'y a, dit saint Augustin, aucune voie certaine par où les « âmes puissent arriver à la sagesse et au salut, à moins que « la foi ne les prépare à la raison (1). »

Les faux systèmes de philosophie adoptés tour à tour depuis Aristote, et dont l'influence s'étendit jusque dans les écoles chrétiennes, avoient tous une tendance commune. Ils jetèrent les esprits dans le vague, en substituant de pures abstractions à la réalité des choses. Ne considérant jamais que l'homme isolé, et le privant ainsi de l'appui de la tradition, ils l'obligèrent de chercher en lui-même toutes les vérités nécessaires, et la certitude de ces vérités, attribuant à la raison de chaque individu les droits de la raison universelle, de la raison divine elle-même, et l'affranchissant de toute dépendance comme de toute autorité. De ce moment l'homme fut l'unique maître de ses croyances et de ses devoirs : il fut infaillible, il fut Dieu, puisqu'il s'arrogea la plénitude de la souveraineté intellectuelle, et qu'au lieu de dire, comme la Religion et le sens commun le lui commandent : *Dieu est, donc je suis*, il se plaça insolemment à la tête de toutes les vérités et de tous les êtres en disant : *Je suis, donc Dieu est.*

Ce n'est pas ici qu'il convient de développer les consé-

« point le pyrrhonisme en se fixant à la tradition constante, uniforme, uni- « verselle de tous les peuples dans leur origine qui atteste une révélation. « C'est, au contraire, en suivant une route différente, en donnant tout au « raisonnement et rien à la tradition, que les philosophes ont fait naître le « pyrrhonisme. Tous ceux qui veulent retenir la même méthode, aboutiront « au même terme; Dieu a voulu nous instruire par la tradition et par la « voie d'autorité, et non par le raisonnement. » (Bergier, *Traité de la vraie religion*, tom. I, p. 516, Édit. de Besançon, 1820.) Le premier auteur qui ait entrepris, depuis la renaissance des lettres, de défendre la religion chrétienne contre les athées, les déistes et les hérétiques, établit le principe d'autorité comme la seule base sur laquelle on puisse élever solidement l'édifice de nos connoissances, de quelque ordre qu'elles soient. « Par l'inclination « naturelle des hommes, dit-il, ils sont continuellement en cherche de l'évi- « dence, de la vérité et de la certitude, et ne se peuvent assouvir ni contenter « qu'ils ne s'en soient approchés jusques au dernier point de leur puissance. « Or, il y a des degrés en la certitude et en la preuve, qui font les unes « preuves plus fortes, les autres plus foibles, quelque certitude plus grande, « quelque autre moindre. *L'autorité de la preuve et la force de la certitude « s'engendrent de la force des témoins et des témoignages, desquels la vérité « dépend :* et de là vient que d'autant que les témoins se trouvent plus véri- « tables, apparents et indubitables, d'autant y a-t-il plus de certitude en ce « qu'ils prouvent. Et s'ils sont tels que leurs tesmoignages par leur évidence « ne puissent tomber en nul doute, tout ce qu'ils vérifieront nous sera très « certain, très évident et très manifeste. » *La théologie naturelle de Raymond Sebon*, ch. I, p. I et 2. Paris, 1611.

(1) Nulla certa ad sapientiam salutemque animis via est, nisi cùm eos rationi præcolit fides. *De utilit. credendi*, cap. XVII, *Oper.* tom. VIII, col. 69.

quences de cette grande et fatale erreur. Nous devons néanmoins en remarquer une qui se lie au sujet que nous traitons en ce moment. Après avoir systématiquement séparé l'homme de la société, il a fallu ou l'abandonner à un athéisme irrémédiable, ou soutenir qu'il existe en lui une loi morale et religieuse, indépendante de la tradition ; loi certaine et connue de tous, sans révélation primitive et sans enseignement extérieur qui la perpétue. Une juste horreur de l'athéisme a porté la plupart des philosophes à prendre ce dernier parti. Ils ont donc imaginé une Religion qu'ils appellent *naturelle* parce que la nature, disent-ils, l'enseigne à tous les hommes, de sorte que chacun, en consultant sa raison seule, y découvre ce qu'il doit croire et ce qu'il doit pratiquer. On s'est habitué dès lors à distinguer deux Religions différentes par leur origine, l'une naturelle et nécessaire, l'autre contingente et révélée, opposant ainsi la nature et la révélation; comme si la révélation qui n'est que la manifestation de Dieu à l'homme, le Créateur parlant à sa créature intelligente, le pouvoir à ses sujets, le père à ses enfants, n'étoit pas tout ce qui se peut concevoir de plus conforme à la nature de l'homme, qui ne sait rien que ce qu'on lui a appris, et à la nature de Dieu, qui n'a créé l'homme que pour en être connu, aimé et servi.

Mais les idées les plus simples, et que tous les peuples ont comprises, sont précisément celles qui choquent l'orgueil philosophique. Le philosophe ne veut point de maitre dans la recherche de la vérité : elle doit être sa possession propre, sa conquête, ou il la repousse avec mépris. Nul n'a le droit de lui dire : *Croyez* ; et, s'il consent à reconnoitre quelque chose au-dessus de lui, s'il daigne admettre un Dieu, il faut qu'il se soit fait lui-même ce Dieu, et que sa raison d'un jour ait créé l'Éternel.

Certes, il est permis de s'étonner que l'absurde hypothèse d'une Religion que chacun trouve en soi sans instruction précédente, ait pu être adoptée par des Chrétiens. Cette Religion, qui n'est que le déisme, n'auroit aucune base, ou reposeroit soit sur le sentiment, soit sur le raisonnement individuel, et même toujours, en dernière analyse, sur le raisonnement; car, que feroit-on, que devroit-on faire, si ce que l'on pense ne s'accordoit pas avec ce que l'on sent ? et n'est-ce pas la raison qui juge, qui décide, qui affirme ? La Religion naturelle ne seroit donc ni certaine, ni obligatoire : elle ne seroit pas

certaine, puisque sa certitude n'auroit d'autre fondement qu'une raison faillible : elle ne seroit pas non plus obligatoire ; car pourquoi seroit-on obligé de croire vrai ce qui pourroit être faux ? « Notre doctrine, dit un ancien Père, ne seroit « qu'une doctrine humaine, si elle n'étoit appuyée que sur « le raisonnement (1). » Or, quelle obligation morale peut-il résulter d'une *doctrine humaine*, ou d'une opinion ?

Supposez, d'ailleurs, que ce soit un devoir pour chaque homme de regarder comme la vérité ce qui paroît tel à sa raison, et d'agir conformément à ce qu'il pense et ce qu'il sent, il y aura autant de vérités diverses, autant de Religions et de morales qu'il y a de têtes. L'ignorance qui obscurcit l'entendement, le fanatisme qui le subjugue, les passions qui le corrompent, détermineront pour chacun des lois opposées, et néanmoins également certaines, également obligatoires ; et c'est ce qui arrive toutes les fois qu'on ne donne à l'esprit d'autre règle que ses propres jugements. « Il n'y a point de « particulier, dit Bossuet, qui ne se voie autorisé par cette « doctrine à adorer ses inventions, à consacrer ses erreurs, « à appeler Dieu tout ce qu'il pense (2). »

Nul moyen d'exiger la croyance d'aucun dogme, ni l'obéissance volontaire à aucune loi, dès qu'on admet le principe sur lequel repose ce qu'on appelle la Religion naturelle, et qui n'est que le renversement de toute Religion ; car ma Religion, dans ce système, c'est ma pensée, mon sentiment, comme le sentiment, la pensée d'un autre est sa Religion ; d'où il suit que toutes les Religions sont vraies, ou qu'aucune ne l'est : or, soutenir que des Religions contraires sont toutes vraies, c'est affirmer qu'elles sont toutes fausses, c'est établir l'indifférence absolue des Religions, et ne laisser aux esprits conséquents d'autre refuge que l'athéisme.

(1) Athenag. Apolog., n. 9.

(2) Oraison funèbre de la reine d'Angleterre. — Bossuet parle dans ce passage de la doctrine des protestants, qui veulent que chacun soit, pour soi, l'unique interprète de l'Écriture. Les conséquences qu'il tire de ce faux principe du protestantisme, s'appliquent avec beaucoup plus de force encore aux hommes privés de l'Écriture sainte, ou qui n'en reconnoissent point l'autorité. Car enfin l'Écriture est la parole de Dieu, elle est un secours immense offert à la raison ; et si ce secours est insuffisant, si la parole de Dieu écrite n'empêche pas l'homme qui veut l'interpréter seul, de tomber dans les abîmes que Bossuet nous montre ouverts sous ses pas, que sera-ce donc quand ce même homme, sans guide, sans conseil, sans flambeau qui l'éclaire, sera complètement abandonné à son propre esprit ? La raison, aidée de l'Écriture, ne peut que s'égarer, on l'avoue ; mais sans l'Écriture, c'est autre chose : alors elle est toute-puissante pour découvrir la vérité.

Voilà où les philosophes de toutes les écoles ont été conduits, en rêvant un chimérique état de nature, qu'ils se sont efforcés de trouver partout, où ils ont cherché l'origine et la raison de tout, même de la Religion, même de la pensée ; état qui, s'il pouvoit exister, ne seroit que l'isolement absolu ou la destruction de l'homme moral et intelligent. Et ils n'ont pas vu ou voulu voir ce que les plus sages des anciens avoient reconnu, que l'homme est fait pour la société, hors de laquelle il ne peut vivre ; que c'est là sa vraie nature (1), et que dès lors on ne doit jamais le considérer seul, pour découvrir les lois de son être, le fondement de sa raison, la règle de ses croyances et de ses devoirs. Qu'ainsi sans doute il existe une Religion naturelle, ou conforme à la nature de l'homme et de tous les hommes, appropriée à leurs besoins, à leurs facultés ; Religion dont les bases essentielles se retrouvent par conséquent chez tous les peuples ou dans la société du genre humain, et qui se perpétue par la tradition, comme toutes les connoissances nécessaires.

On ne sauroit trop faire remarquer cet ordre universel de transmission, en sorte que tout se conserve par un enseignement extérieur, et que tout commence par une véritable révélation, même la pensée (2) ; car elle ne se développe en

(1) Aristote le reconnoît formellement : « Nous regardons comme l'état de « nature pour toutes choses, celui où elles parviennent, par un dévelop- « pement naturel et complet ; d'où il suit clairement que les sociétés poli- « tiques sont dans la nature. » (*De Republ.*, lib I, cap. II.) « L'homme, dit « Cicéron, sent qu'il est né pour la société. *Cumque se ad civilem societatem « natum senserit,* etc. » (*De legib.*, lib. I, c. VII.) Mais comment la société civile s'est-elle établie ? comment se conserve-t-elle ? Elle s'est établie, parce que l'homme, être intelligent, a d'abord été en société avec Dieu : elle se conserve par les lois de la souveraine raison, de la raison universelle (*communis*), qui unit les hommes entre eux et avec Dieu même. *Prima homini cum Deo rationis societas. Inter quos autem ratio, inter eosdem etiam recta ratio communis est. Quæ cum sit lex, lege quoque consociati homines cum diis putandi sumus... Universus hic mundus una civitas communis deorum atque hominum. Ibid.* C'est la doctrine de l'antiquité. Cinq siècles avant Cicéron, Ocellus Lucanus enseignoit aussi que l'homme est membre de deux sociétés, l'une *politique,* l'autre *divine.* « Outre la faculté de rai- « sonner, l'homme possède, dit Épicharme, une raison divine... Il n'a inventé « aucun art, ils lui viennent tous de Dieu, et la raison humaine est née de « la raison divine. »

Pythagore enseignoit la même doctrine qu'il tenoit des Égyptiens et des Phéniciens. « Nés de Dieu, nous avons, pour ainsi dire, en lui nos racines : « c'est pourquoi nous périssons en nous séparant de lui, comme le ruisseau « séparé de sa source tarit, comme la plante séparée de la terre sèche et « tombe en pourriture. »

(2) Priorne vero fides an cognitio ? Dicimus, quod secundùm modum universalem in disciplinis fides scientiam antecedit... In disciplinis addiscendis

chacun de nous qu'à l'aide de la parole, qui nous révèle ou nous manifeste la raison d'autrui. Et puisque cette loi est notre nature même, toute Religion qui y seroit opposée seroit une Religion contraire à la nature, et la Religion naturelle est nécessairement révélée. Comment connoissons-nous les noms mêmes de *religion*, de *Dieu*, d'*éternel*, d'*infini*, de *justice*, de *devoirs*, etc., sinon parce que nous les avons appris, parce qu'ils font partie du langage qui nous a été enseigné ? Les aurirons-nous inventés nous-mêmes ? ou aurions-nous sans eux les idées qu'ils expriment ? Et s'il est impossible qu'ils aient été jamais inventés, il faut donc que le premier homme qui nous les a transmis les eût lui-même reçus de la bouche du Créateur ; et c'est ainsi que nous trouvons dans l'infaillible parole de Dieu l'origine de la Religion et de la tradition qui la conserve (1).

En effet, remontez vers les premiers âges du monde ; au milieu des erreurs locales et passagères, vous verrez toujours les mêmes croyances, celles qui sont encore le fondement des nôtres, répandues universellement ; et à quelque époque que vous vouliez en fixer l'invention, l'histoire vous démentira.

Non, non, l'homme n'a pas inventé les lois de son être ; et ce n'est pas non plus en se contemplant qu'il découvre la raison infinie d'où la sienne émane, la cause éternelle de tout ce qui est (2). Contingent et borné, où prendroit-il en

priùs credere oportet, elementum istud alpha esse, cùm litterarum addiscimus et figuras et pronuntiationem, atque ità demùm elementi accuratam percipere cognitionem. *S. Bas. Magn. Ep. CCCCI*, t. III, p. 416. *Parisiis*, 1638.

(1) « Si quelques peuples modernes ont une croyance moins absurde et « plus raisonnable que celle qui régna longtemps dans le monde païen ; si « même des philosophes de l'antiquité ont dicté et enseigné des maximes « conformes à la nature de Dieu et de l'homme ; c'est à la véritable religion, « ou à une ancienne tradition, que les uns et les autres sont redevables des « vérités qu'ils ont embrassées ou soutenues. Et cette tradition venoit origi- « nairement d'une révélation divine, ainsi que l'ont démontré quantité de « bons écrivains, tels que les Voisins, les Pfanner, les Bochart, les Huet, les « Kircher, les Thomassin, les Clarke, les Cudworth, les Stanley, les Brucker, « les Ramsay, les Purchass, les Stillingfleet, les Leland, les Burnet, les « Dickinson, les Schuckford, les Goguet, les Ansaldi, et d'autres habiles « littérateurs. (*Les Titres primitifs de la révélation* ; par le P. Gabriel Fa- « bricy, t. I, *Disc. prélim.*, p. XXXIX-XLI. Rome. 1772.) C'est donc une souve- « raine intelligence créatrice, qui fit connoître elle-même aux premiers « hommes par une tout autre voie que celle du raisonnement, ces vérités « fondamentales éparses dans les monuments des nations. Le théisme a été « par conséquent la base de la religion primitive des hommes. » *Ibid.*, p. LVIII.

(2) Parmi les chrétiens, ceux qui prétendent que chaque homme trouve en soi, sans le secours d'aucun enseignement, les dogmes et les préceptes de la

lui-même l'idée de la souveraine perfection? A peine les meilleurs esprits la comprennent-ils, quand on la leur explique; et la parole qui élève notre intelligence jusqu'à la

religion primitive qu'ils nomment *naturelle*; ceux là, dis-je, s'appuient de l'autorité de saint Paul, dans son Épitre aux Romains. Mais si l'on examine avec attention le passage qu'ils citent, on verra qu'il n'est rien moins que décisif en leur faveur. Voici le texte de l'apôtre : « *Cùm enim gentes quæ* « *legem non habent, naturaliter ea quæ legis sunt, faciunt, ejusmodi legem* « *non habentes, ipsi sibi sunt lex : qui ostendunt opus legis scriptum in* « *cordibus suis, testimonium reddente illis conscientiâ ipsorum, et inter se* « *invicem cogitationibus accusantibus, aut etiam defendentibus.* — Les « nations qui n'ont point la loi (de Moïse), accomplissent naturellement les « préceptes de la loi; ceux-là (οὗτοι) n'ayant pas la loi, sont à eux-mêmes la « loi; ils montrent l'œuvre de la loi écrite dans leur cœur, leur conscience « leur rendant témoignage, et leurs pensées s'accusant et se défendant les « unes les autres. » (*Ep. ad Rom.*, II, 14 et 15.)

Il résulte des paroles de saint Paul, 1° qu'il existe chez toutes les nations une loi morale; 2° que cette loi est *naturelle*, ou conforme à la nature; 3° qu'elle est écrite dans le cœur; 4° que la conscience la reconnoît et lui rend témoignage. Conclure de là que cette loi, pour être connue, n'a pas besoin d'être enseignée, c'est faire dire à l'apôtre ce qu'il n'a point dit, c'est ajouter une opinion à une vérité certaine.

La loi dont parle saint Paul est universelle; elle appartient à tous les peuples, *gentes*. S'ensuit-il que la connoissance en soit innée dans chaque homme? Pourquoi cette connoissance ne lui viendrait-elle point, comme celle de toutes les autres vérités universelles, par la société qui en conserve le dépôt? Une fois connue, elle se grave dans le cœur; elle y devient un sentiment, et c'est ce sentiment qui s'appelle *conscience*.

Cette explication très simple et qui concilie le texte de l'apôtre avec d'autres textes formels de l'Écriture, et avec ce que nous montre l'expérience de tous les temps, acquiert une grande force en comparant le passage cité avec un autre passage où saint Paul dit également, que la loi évangélique (loi révélée et connue seulement par le moyen extérieur de l'enseignement) *est écrite dans nos cœurs. Manifestate*, écrit-il aux Corinthiens, *quod epistola estis Christi, ministrata à nobis, et scripta non atramento, sed spiritu Dei vivi : non in tabulis lapideis sed in tabulis cordis carnalibus.* (II *ad Cor.*, 3.) C'est ainsi que Dieu, annonçant la loi nouvelle par la bouche du prophète Jérémie, disoit : « Je graverai ma loi dans leurs entrailles, et je « l'écrirai dans leur cœur, *Dabo legem meam in visceribus eorum, et in* « *corde eorum scribam eam.* » (*Jerem.*, XXXI, 33.) Comment cette promesse a-t-elle été accomplie? Par la prédication évangélique. C'est la parole qui a *écrit* la loi de Jésus-Christ dans les cœurs. *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi.* (*Ep. ad Rom.*, X, 17.)

Si l'on conclut du premier passage que tous les hommes trouvent en eux-mêmes la religion primitive, il faudra conclure du second que tous les chrétiens trouvent aussi la religion de Jésus-Christ en eux-mêmes, ce qui est manifestement faux. Saint Paul lui-même enseigne clairement que la vérité est d'abord révélée à l'intelligence, d'où elle passe ensuite dans le cœur. « Le Seigneur a dit : Je mettrai dans leur esprit la connoissance de « mes lois, et je les écrirai dans leur cœur. *Dicit Dominus : Dabo leges meas in mentem eorum, et in corde eorum superscribam eas.* » (*Ep. ad Hebr.*, VIII, 10.) — Les hommes ne naissent pas chrétiens, ils le deviennent, *fiunt, non nascuntur christiani*, dit Tertullien. *Apolog.*, cap. XVIII.

source de la vérité en lui montrant Dieu, assez puissante pour créer la foi, ne produit pas, à beaucoup près, dans l'entendement de tous les hommes, le même degré de lumière. Ils croient tous également et avec une égale certitude, quoiqu'ils ne conçoivent l'objet de leur croyance, ni avec une égale étendue, ni avec une égale clarté.

Les déistes et ceux qui, sans l'être, soutiennent imprudemment le même système sous le nom de Religion naturelle, font de cette loi nécessaire de l'homme intelligent une espèce d'instinct impossible à définir, comme nous l'avons montré au commencement de cet ouvrage, en combattant le déisme. Qu'on se rappelle les innombrables contradictions de ses défenseurs, leurs variations perpétuelles, et leurs impuissants efforts pour établir une doctrine quelconque. Ils n'ont jamais à offrir que des opinions individuelles dépourvues d'autorité, de base et de sanction. Tantôt ils s'appuient sur le sentiment, tantôt sur le raisonnement ; et aussitôt chacun vient avec son sentiment et son raisonnement proposer la Religion qu'il a faite, et qu'il n'a pas le droit de supposer meilleure, ni plus certaine que celle des autres. Les déistes ne pouvant dès lors exiger la foi d'aucun dogme, ni l'obéissance à aucun précepte, ils tombent, s'ils sont conséquents, dans l'indifférence sur toutes les vérités et sur tous les devoirs.

Se peut-il qu'on envisage une pareille conséquence sans effroi, qu'il y ait des esprits assez hardis, ou assez aveugles pour ne pas reculer devant cet abime ? Quel est donc le pouvoir des préjugés et de l'obstination ? On embrasse un principe, on le suit, on arrive à un précipice, et l'on s'y jette plutôt que de reconnoître qu'on s'est trompé. Où l'homme prend-il cette force impie ? Je me le demande en tremblant, et je tremble encore plus de la réponse : en lui-même, dans son orgueil.

Que d'égarements on éviteroit si, au lieu de choisir sa propre raison pour guide, on se laissoit conduire par le sens commun ou la raison de tous ! Le peuple, dans son ignorance, est plus sage que les philosophes, parce qu'il ne ferme point les yeux à cette lumière, véritablement naturelle, qui brille au milieu du monde (1). Il ne s'imagine point trouver en lui-

(1) C'est ce que dit Rousseau lui-même ; car nul philosophe n'a mieux jugé la philosophie. La justesse de son esprit l'attiroit vers la vérité que son orgueil repoussoit toujours : triste et frappant exemple de ce que peut la volonté sur les croyances. « Le philosophe, dit-il, qui se flatte de pénétrer

même la loi qui doit le régir : on la lui enseigne, il y croit; et lorsqu'il s'abuse, ses erreurs viennent encore de ce qu'il viole le principe même de ses croyances, en obéissant à une autorité particulière, soit individuelle, soit nationale, de préférence à une plus grande autorité.

Cette considération nous fournit une nouvelle preuve que la vraie Religion a été révélée originairement; car, puisque l'autorité est le moyen général, le seul moyen par lequel tous les hommes aient jamais pu la reconnoître avec certitude (1), on est forcé de remonter plus haut que l'homme, jusqu'à une autorité première, qui ne peut être que Dieu même enseignant à sa créature tout ce qu'il étoit nécessaire qu'elle sût, et fondant ainsi la société qui devoit éternellement exister entre elle et lui. Concevez, en effet, s'il vous est possible, une société sans législateur qui parle et qui ordonne, des devoirs

« dans les secrets de Dieu, ose associer sa prétendue sagesse à la sagesse « éternelle : il approuve, il blâme, il corrige, il prescrit des lois à la nature « et des bornes à la Divinité; et tandis qu'occupé de ses vains systèmes, il se « donne mille peines pour arranger la machine du monde, le laboureur qui « voit la pluie et le soleil tour à tour fertiliser son champ, admire, loue et « bénit la main dont il reçoit ses grâces, sans se mêler de la manière dont « elles lui parviennent. Il ne cherche point à justifier son ignorance ou ses « vices par son incrédulité; il ne censure point les œuvres de Dieu, et ne « s'attaque point à son maître pour faire briller sa suffisance. Jamais le mot « impie d'Alphonse X ne tombera dans l'esprit d'un homme vulgaire : c'est à « une bouche savante que ce blasphème étoit réservé. Tandis que la savante « Grèce étoit pleine d'athées, Ellien remarquoit que jamais barbare n'avoit « mis en doute l'existence de la Divinité. » (*Réponse au roi de Pologne.*)

(1) *Nostra opinio et noster sensus sæpè nos fallit, et modicum videt :* « Notre raison et nos sens voient peu et nous trompent souvent. » dit le pieux auteur de l'*Imitation*, au chapitre de la *Doctrine de vérité*, liv. I, ch. III : et le passage de Fénelon qu'on va lire n'est que la conséquence de ces paroles simples et profondes. « Tous les hommes, et surtout les ignorants, « ont besoin d'une autorité qui décide, sans les engager à une discussion « dont ils sont visiblement incapables... Dieu auroit manqué au besoin de « presque tous les hommes, s'il ne leur avoit pas donné une autorité infail- « lible pour leur épargner une recherche impossible, et pour les garantir de « s'y tromper. L'homme ignorant qui connoît la bonté de Dieu, et qui sent « sa propre impuissance, doit donc supposer cette autorité donnée de Dieu, « et la chercher humblement pour s'y soumettre sans raisonner... D'un autre « côté, les savants mêmes ont un besoin infini d'être humiliés et de sentir « leur incapacité. A force de raisonner, ils sont encore plus dans le doute « que les ignorants : ils disputent sans fin entre eux, et ils s'entêtent des « opinions les plus absurdes; ils ont donc autant de besoin que le peuple le « plus simple, d'une autorité suprême qui rabaisse leur présomption, qui « corrige leurs préjugés, qui termine leurs disputes, qui fixe leurs incerti- « tudes, qui les accorde entre eux, et qui les réunisse avec la multitude. » *Lettres sur divers sujets concernant la Relig. et la Métaphys.*, Ire Lett., IIIe part.

qu'on soit obligé de découvrir par la raison, et qui ne dépendent que d'elle, des lois obligatoires qui n'aient point été promulguées, et dont chacun doive trouver en soi la sanction et la certitude. Nous le demandons, est-il rien qui répugne davantage au bon sens, à cette raison même qu'on charge de créer la législation toute entière de l'homme, les devoirs de son esprit, de son cœur et de ses sens ? Et qu'est-ce que ces devoirs, sinon les rapports qui dérivent de la nature de Dieu et de celle de l'homme ? Il faut donc que chaque homme, pour apercevoir ces rapports, connoisse clairement sa propre nature et la nature de Dieu, qu'il ne puisse se tromper dans les conséquences qu'il déduit de ces deux notions, que son jugement soit infaillible, et son entendement infini. Quels prodiges d'absurdité ! Enfin voilà ce qu'il a plu à quelques philosophes d'appeler la Religion naturelle (1).

Mais il y a une voix qui fait taire toutes celles qui osent s'élever contre le fait éclatant d'une révélation primitive, et c'est la voix du genre humain. Peuples de l'univers, vous qui avez reçu, de siècle en siècle, les traditions qui remontent à l'origine des temps, nations à qui fut confié ce sacré dépôt, je vous adjure toutes, venez et dites si jamais vous avez pensé que la Religion fût l'ouvrage de l'homme, une production de son esprit, ou un sentiment de son cœur précédant toute instruction ; et si, au contraire, vous ne crûtes pas toujours que, primitivement révélée de Dieu, elle se perpétuoit dans la société par un enseignement extérieur, le père redisant à ses enfants ce qu'il avoit entendu de ses pères, et leur transmettant la vérité, comme il leur avoit transmis la vie ? Dites si jamais vous avez reconnu dans chaque particulier le droit de se faire lui-même sa Religion, le pouvoir de découvrir seul les lois de son intelligence, la règle de ses croyances et de ses mœurs ? dites si vos idées de justice, d'obligation morale et de devoirs, ne reposoient pas sur celle d'un suprême législateur, qui avoit originairement manifesté

(1) Les théologiens catholiques ont un motif de plus pour rejeter ce faux système ; car, si la Religion ne repose que sur le témoignage de la raison humaine, où trouveront-ils le fondement de *la foi divine* ? Ne voient-ils pas qu'ils exigent de l'homme une foi *infinie* dans sa raison ? et, quand ils l'obtiendroient, croire à l'homme, ce n'est assurément pas croire à Dieu. La révélation seule explique tout et affermit tout en plaçant Dieu, comme créateur et législateur, à la tête de tous les êtres, de toutes les vérités et de toutes les lois.

son existence et promulgué ses commandements ; et s'il ne vous sembloit pas, en écoutant la tradition, entendre encore la voix de Dieu parlant à nos premiers parents, et instruisant en eux tous les âges ?

Voilà, n'en doutons point, la Religion naturelle, puisqu'elle n'est ni moins ancienne ni moins invariable que notre nature, et que le genre humain tout entier la proclame et lui rend hommage. Vous donc qui refusez de la reconnoitre, ou qui voulez la placer sur une base aussi frêle que la raison individuelle, séparez-vous du genre humain, démentez tous les peuples, niez ce qu'ils attestent ; et, semblables à ces princes d'orgueil *qui se bâtissent*, dit Job, *des solitudes pour y reposer dans leur sommeil* (1), bâtissez loin de tous les hommes l'édifice solitaire de votre Religion qui ne sera non plus qu'un tombeau, où votre âme, privée de la vérité, qui est sa vie, reposera aussi dans son sommeil, jusqu'au jour où, réveillée par une voix formidable, elle se retrouvera soudain en présence de son juge et de son Dieu.

VI

Seconde conséquence du principe de l'autorité : le Christianisme est la Religion révélée de Dieu.

L'universalité des traditions primitives, la facilité avec laquelle la vérité pénètre dans notre esprit qui la reçoit comme l'œil reçoit la lumière, parce qu'elle est conforme à sa nature (2), sont une des causes de l'erreur où tombent quelques personnes en pensant que notre raison découvre en elle-même les vérités nécessaires, sans avoir besoin d'être aidée d'aucun enseignement : tant l'homme, aveuglé par son orgueil, est enclin à s'approprier ce qui n'est pas à lui, tant il a de peine à comprendre cette profonde leçon : *Qu'avez-vous qui ne vous ait été donné* (3) ? Mais, pour peu qu'on y réfléchisse, on voit clairement que l'universalité même de certaines croyances invariables prouve qu'elles ont une origine

(1) Job, III, 13 et 14.

(2) Quod verum. sincerumque sit, id esse naturæ hominis aptissimum. Cicer. *de Officiis*, lib. I, cap. IV, n. 13.

(3) Quid autem habes, quod non accepisti ? si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis ? *Ep. I, ad Corinth.*, IV, 7.

plus haute que notre raison, et que ce n'est pas celle-ci qui les perpétue ; car elles s'altèrent et se détruisent dès que l'homme, les déplaçant de leur base, veut les soumettre à son jugement.

Les croyances universelles ne sont en effet que la Religion originairement révélée ; elles forment cette *raison commune qui nous établit en société avec Dieu*, parce qu'indépendante de la pensée de chaque homme, elle est, dit Cicéron (1), une *loi* qui oblige tous les esprits ; et il est étonnant qu'un païen ait eu sur ce sujet des idées plus justes et plus élevées que les philosophes de nos jours, et même que plusieurs chrétiens.

Or, toute loi suppose un législateur dont la volonté la rende obligatoire, et une autorité visible qui la promulgue ; et, s'il y a conflit entre des lois diverses, ou si l'on doute quelle est la véritable loi, le moyen naturel, infaillible de résoudre cette question, le seul qui soit à la portée de tous, n'est pas d'examiner les lois en elles-mêmes pour juger quelle est la meilleure, ce que que très peu d'hommes seroient en état de faire et ce qu'aucun ne feroit avec une complète certitude de ne se point tromper, mais de chercher quelle est celle que proclame l'autorité légitime ou la plus grande autorité. Bossuet le reconnoît en termes exprès : « Je dis qu'il n'y eut jamais « aucun temps où il n'y ait eu sur la terre une autorité visible « et parlante à qui il faille céder... Je dis qu'il faut un moyen « extérieur de se résoudre sur les doutes, et que ce moyen « soit certain (2). »

Niez ce principe, il ne reste d'autre base à toutes les croyances que le jugement de la raison individuelle. La Religion devient dès lors aussi incertaine que ce jugement ; elle n'est plus une loi, mais une opinion. Aucune raison n'étant tenue d'obéir à une raison égale, chacun demeure autorisé à ne croire que ce qui paroît vrai à son propre esprit (3). On est libre de tout nier et de tout affirmer. Plus de vérités, plus d'erreurs, nulle société, nul ordre entre les intelligences ; mais une effroyable confusion de pensées

(1) *De legib.*, lib. I, cap. VII.

(2) Confér. avec M. Claude.

(3) « N'est-il pas manifeste que c'est saper les fondements de toute autorité « pour la religion, que de la rendre dépendante d'un examen philosophique? « C'est ce que les Pères ont dit mille fois; c'est cette *science du dehors* qu'ils « ont toujours regardée comme suspecte à l'Église, et comme profane. » Fénelon, *Réfutat. du P. Malebranche,* ch. XIX.

contraires, d'où sortira bientôt, avec l'indifférence absolue, un doute universel et irrémédiable.

Ainsi toujours nous sommes ramenés à cette importante conclusion, que pour discerner avec certitude la Religion véritable, il faut considérer quelle est celle qui repose sur la plus grande autorité visible (1). La question réduite à ce point est extrêmement facile à résoudre, car d'abord, pour les temps qui précèdent Jésus-Christ, nous avons l'autorité du genre humain ou le témoignage unanime des peuples qui tous, comme nous le montrerons, avoient conservé, au milieu même de l'idolâtrie, les traditions primitives ; la notion d'un dieu unique, du vrai Dieu, *qu'ils connoissoient sans le glorifier*, selon la parole de l'apôtre (2) ; la croyance de l'immortalité de l'âme, des peines et des récompenses futures et de la nécessité d'un culte ; les préceptes de justice, ainsi que beaucoup d'autres vérités appartenantes à la première révélation ; et qui n'ignoroient non plus, ni l'antique dégradation de l'homme (3), ni le besoin qu'il avoit d'expiation, comme l'usage universel des sacrifices le prouve invinciblement.

Ce qui avoit été cru toujours, partout et par tous, telle étoit donc, avant Jésus-Christ, la vraie Religion ; et sa certitude reposoit sur le témoignage de toutes les nations, ou sur l'autorité du genre humain, sans contredit la plus grande qui eût existé jusqu'alors : celle de Moïse, qui d'ailleurs ne lui étoit point opposée, ne regardant que le peuple hébreu, assujetti seul à la loi qu'il avoit plu à Dieu de lui imposer, dans les desseins de la sagesse éternelle.

Depuis Jésus-Christ, quelle autorité oseroit-on comparer à celle de l'Église catholique, héritière de toutes les traditions primordiales, de la première révélation et de la révélation mosaïque, de toutes les vérités anciennement connues dont sa doctrine n'est que le développement, et qui, remontant ainsi à l'origine du monde, nous offre dans son autorité toutes les

(1) « La religion catholique est une religion d'*autorité*, et par cela même, « elle est seule une religion de *certitude* et de tranquillité. » Terrasson, *La Philosophie applicable à tous les objets de l'esprit et de la raison*, Ire part., ch. III, sect. II, p. 88.

(2) Ita ut sint inexcusabiles : quia *cùm cognovissent Deum*, non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt : sed evanuerunt in cogitationibus suis, et obscuratum est insipiens cor eorum. *Ep. ad Rom.*, cap. I, 20 et 21.

(3) La chute de l'homme dégénéré, dit Voltaire, est le fondement de la théologie de toutes les anciennes nations. *Quest. sur l'Encyclop.*

autorités réunies (1) ? Frappé de ce caractère éclatant qui lui est propre, Rousseau lui-même n'a pu s'empêcher de lui rendre hommage. « Qu'on me prouve aujourd'hui, dit-il, « qu'en matière de foi, je suis obligé de me soumettre aux « décisions de quelqu'un, dès demain je me fais catholique, « et tout homme conséquent et vrai fera comme moi (2). »

L'Église catholique seule, société religieuse constituée, est aussi la seule qui lie le présent au passé sur lequel elle s'appuie, la seule qui ait succédé et n'ait point commencé, la seule qui n'ait jamais varié, la seule qui ait un symbole, ou qui exerce le droit de commandement sur les esprits, la seule qui promette la certitude, puisqu'elle seule réclame l'infaillibilité. Que pourriez-vous demander de plus ? La voilà, oui la voilà, l'autorité que nous cherchons ; il ne faut qu'ouvrir les yeux pour l'apercevoir ; elle brille comme le soleil au milieu de l'univers. Et quelle autre autorité essayeroit-on de lui opposer ? Seroit-ce l'autorité du genre humain attestant les vérités révélées originairement ? mais l'Église enseigne toutes ces vérités, elle les a reçues de la tradition, et cette tradition

(1) Si notre esprit, naturellement incertain, dit Bossuet, et devenu par ses incertitudes le jouet de ses propres raisonnements, a besoin dans les questions où il y va du salut d'être fixé et déterminé par quelque autorité certaine, quelle plus grande autorité que celle de l'Église catholique, qui réunit en elle-même toute l'autorité des siècles passés et les anciennes traditions du genre humain jusqu'à sa première origine... ? Si Dieu a créé le genre humain, si, le créant à son image, il n'a jamais dédaigné de lui enseigner le moyen de le servir et de lui plaire, toute secte qui ne montre pas sa succession depuis l'origine du monde n'est pas de Dieu. Ici tombent aux pieds de l'Église toutes les sociétés et toutes les sectes que les hommes ont établies au dedans et au dehors du Christianisme... Ainsi quatre ou cinq faits authentiques et plus clairs que la lumière du soleil, font voir notre religion aussi ancienne que le monde. Ils montrent par conséquent qu'elle n'a point d'autre auteur que celui qui a fondé l'univers, qui, tenant tout en sa main, a pu seul et commencer et conduire un dessein où tous les siècles sont compris.

Il ne faut donc plus s'étonner, comme on fait ordinairement, de ce que Dieu nous propose à croire tant de choses si dignes de lui, et tout ensemble si impénétrables à l'esprit humain. Mais plutôt il faut s'étonner de ce qu'ayant établi la foi sur une autorité si ferme et si manifeste, il reste encore dans le monde des aveugles et des incrédules.

Nos passions désordonnées, notre attachement à nos sens et notre orgueil indomptable en sont la cause. Nous aimons mieux tout risquer que de nous contraindre; nous aimons mieux croupir dans notre ignorance que de l'avouer; nous aimons mieux satisfaire une vaine curiosité, et nourrir dans notre esprit indocile la liberté de penser tout ce qu'il nous plaît, que de ployer sous le joug de l'autorité divine. De là vient qu'il y a tant d'incrédules, et Dieu le permet ainsi pour l'instruction de ses enfants. *Disc. sur l'hist. univ.*, IIe part., ch. XIII.

(2) Lettres écrites de la Montagne, p. 55. Paris, 1783.

lui appartient avec toutes ses preuves, avec l'autorité qui en est le fondement, et qui est devenue une partie de la sienne. Seroit-ce l'autorité des Religions idolâtriques? mais elles ne s'en attribuent elles-mêmes aucune, puisqu'elles n'ont ni symbole, ni loi morale qui leur soit propre, ni même aucun enseignement. Seroit-ce l'autorité du mahométisme? mais le mahométisme n'est qu'une hérésie, une branche détachée du christianisme (1), une secte entièrement semblable à celle des protestants (2), où jamais l'on n'a pu s'accorder sur la doctrine, où chacun croit ce qu'il veut, et rien que ce qu'il veut, précisément parce qu'il n'y existe aucune autorité ; et il en est ainsi de toutes les prétendues églises qui se sont séparées de l'Église catholique. Hors d'elle on ne trouve donc qu'absence d'autorité, absence de loi, absence de Religion ; on ne trouve, en un mot, que la raison individuelle et ses opinions, ses contradictions, ses erreurs : tant Dieu a voulu que la vérité fût manifeste à tous les regards dans l'unique société qui en conserve le dépôt.

Ces considérations, aussi simples que décisives, suffiroient pour les âmes droites ; mais, dans ce siècle disputeur et nourri de sophismes, de plus longs développements sont nécessaires : il faut, pour ainsi dire, éclairer sur tous les points cette grande et imposante autorité que les passions s'efforcent d'obscurcir ; il faut ôter toute excuse à ceux qui la méconnoissent, et forcer du moins l'orgueil à avouer hautement sa révolte, et à prononcer devant Dieu même et sous sa puissante main cette parole qui renferme toutes les erreurs et tous les crimes : *Je n'obéirai point ; non serviam* (3) !

Nous avons dit que la Religion étoit l'ensemble des rapports qui dérivent de la nature de Dieu et de celle de l'homme ; et en effet les attributs essentiels de l'Être divin sont en même temps les caractères propres de la vraie Religion et les marques distinctives de la société qui la professe ; en sorte que cette société et la Religion dont elle est dépositaire portent en elles-mêmes le signe certain et à jamais ineffaçable de leur céleste origine.

Ainsi Dieu est un, infini, éternel, saint (4) : et la Religion,

(1) C'est ce qu'ont fort bien vu Leibnitz, William, Jones, Nicole, Jurieu et plusieurs autres théologiens, tant catholiques que protestants.

(2) Excepté dans ses rapports avec l'ordre politique.

(3) Jerem., II, 20.

(4) Sanctus sum ego Dominus. *Levit.*, XX, 26.

comme l'Église, est une, universelle, perpétuelle, sainte ou manifestement divine.

Toute Religion qui ne posséderoit pas ces caractères seroit nécessairement fausse, comme tout être qui ne seroit pas un, infini, éternel, saint, nécessairement ne seroit pas Dieu

Quoiqu'il y ait peu de choses aussi évidentes par elles-mêmes que ces propositions, et quoique nous devions bientôt les appuyer sur des preuves de fait, il nous paroît convenable de montrer encore avec quelle clarté elles se déduisent de ce que nous avons établi précédemment.

La vérité est une : Dieu n'a pu révéler aux hommes des dogmes contraires ni leur donner des lois opposées ; d'ailleurs sa nature étant invariable ainsi que la nature de l'homme, les rapports qui en dérivent sont également invariables ; donc, la Religion révélée, la vraie Religion, est une comme la vérité, une comme Dieu même.

Les rapports naturels qui existent entre Dieu et l'homme, et les devoirs qui en résultent, étant les mêmes dans tous les lieux et dans tous les temps, ont dû aussi être connus dans tous les temps et dans tous les lieux, autant qu'il étoit nécessaire pour que l'homme pût vivre de la vie morale et intellectuelle ; autrement Dieu auroit refusé à quelques-unes de ses créatures le moyen de se sauver et de le glorifier. Donc la vraie Religion est universelle.

Les lois de notre nature intelligente ayant nécessairement commencé avec elle, et devant durer autant qu'elle, ne peuvent pas avoir un seul moment cessé d'exister et d'être connues depuis la création de l'homme : donc la vraie Religion est perpétuelle.

Enfin la vraie Religion est sainte ou divine, puisqu'elle n'est que la manifestation de Dieu même et l'expression de ses volontés.

Tels sont les caractères essentiels de la véritable Religion : ils appartiennent tous au Christianisme, et n'appartiennent qu'à lui ; et, quand nous parlons du Christianisme, on ne doit pas arrêter son esprit aux temps écoulés depuis l'incarnation du Verbe divin, mais il faut embrasser la suite entière de la Religion, avant aussi bien qu'après Jésus-Christ. Venu ou à venir, il fut toujours le fondement de la vraie foi, l'unique médiateur, le chef suprême de la société spirituelle des justes, et jamais les hommes n'ont été sauvés qu'en vue de ses mérites infinis, et par la vertu de son sang.

Ainsi le Christianisme a commencé avec le monde : se développant, selon les promesses, sans jamais changer au fond, sans jamais varier, il a demeuré dans ses divers états, et demeurera perpétuellement le même, perpétuellement un, comme en croissant, l'homme demeure identiquement le même homme : et le développement de la vérité dans notre raison, depuis la première enfance jusqu'à l'âge de la pleine maturité, représente le développement de cette même vérité dans le genre humain (1).

Sous différentes formes extérieures, le Christianisme a donc existé toujours, et toujours il y a eu sur la terre une société enseignant et proclamant la loi à laquelle les hommes devoient obéir : « Ne croyez pas, dit un ancien Père, que le céleste « époux n'ait eu une épouse, que Jésus-Christ n'ait eu une « église que depuis qu'il a pris ici-bas notre nature, mais « depuis l'origine du monde. Aussi saint Paul nous dit-il que « l'Église a pour fondement, non seulement les apôtres, mais « encore les prophètes et les patriarches ; et, parmi les « prophètes, il compte Adam lui-même qui a prophétisé le « grand mystère de Jésus-Christ et de son Église (2). »

Qui ne seroit frappé de ce merveilleux et magnifique accord ? Qui n'admireroit cette Religion à jamais immuable qui a vu s'écouler toutes les générations humaines, et dans laquelle les peuples, civilisés ou barbares, ont puisé tout ce qu'ils possédoient de vérités ? Qui n'écouteroit dans le silence de l'étonnement et de l'amour la voix d'Adam prophétisant aux races futures Jésus-Christ le réparateur de son crime, et la voix de Jésus-Christ pénétrant à la fois dans le passé et dans l'avenir pour annoncer le pardon promis et désormais irrévocablement accordé ? Qui, sous le poids de la faute qui a brisé notre nature, oseroit repousser ce grand pardon ; qui oseroit dire : Je n'en ai pas besoin, je me sauverai moi-même (3) ? Qui voudroit se séparer d'une société aussi

(1) C'est l'image dont se sert l'apôtre saint Paul, dans son Épître aux Éphésiens. « Et ipse dedit quosdam quidem apostolos, quosdam autem « prophetas ; alios vero evangelistas, alios autem pastores et doctores : ad « consummationem sanctorum, in opus ministerii, in ædificationem cor- « poris Christi : donec occurramus omnes in unitatem fidei, et agnitionis « filii Dei, in virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi : « ut jam nos simus parvuli fluctuantes, etc. » (*Ep. ad Eph.*, cap. IV, 11-14.)

(2) Orig., *Cant. cant.*, lib. II ; vide etiam Clem. Alex. *Strom.*, lib. VII.

(3) Il n'y a point d'homme, il n'y en eut jamais qui, croyant à une autre vie, et s'occupant de son salut, n'ait *prié Dieu* de le sauver, et qui, par con-

ancienne que le temps, aussi étendue que l'univers, aussi forte que la vérité, aussi sainte que Dieu même? Qui refuseroit d'appartenir à cette Église, perpétuelle dépositaire des espérances du genre humain, et qui, en passant à travers les siècles, recueille les élus et les conduit dans l'éternité qui est son partage? Il faut se décider; quiconque s'obstine à ne pas la reconnoître pour mère n'aura point de part à l'héritage de ses enfants. Est-il possible que l'on hésite? Le charme de l'indépendance est-il si puissant, ou l'ivresse des plaisirs si douce, qu'on y sacrifie le bonheur même, et un bonheur sans mesure comme sans fin? Quel aveuglement incompréhensible! Vous que l'orgueil domine encore, vous que les passions courbent vers la terre, faites un effort, levez la tête, jetez sur le ciel un dernier regard, et puis demandez à votre cœur s'il consent à y renoncer pour jamais!

VII

L'unité est un caractère du Christianisme.

Lamennais établit ensuite que le Christianisme possède les quatre caractères : d'unité, d'universalité, de perpétuité, de sainteté.

L'unité qui, selon la pensée profonde de saint Augustin, *est la forme de tout ce qui est beau*, est aussi le caractère de tout ce qui est vrai, parce que la vérité est la beauté par excellence. Et c'est pourquoi, dans l'unité souveraine et la vérité infinie, dans *celui qui est*, tout est immuable, rien ne varie; et dans l'ensemble de ses œuvres, rien ne varie non plus, rien ne change, mais tout se développe suivant des lois constantes, ou par l'efficace de la volonté perpétuellement une du Tout-Puissant. Ce développement, que nulle force ne sauroit arrêter ni suspendre, donne à la création quelque chose d'infini, et la rend digne de Dieu, dont l'action n'a pas plus de limites que sa pensée n'a de bornes. Et comme tout se développe simultanément, l'unité demeure inaltérable ; ce sont les mêmes êtres, mais plus parfaits. Ainsi le germe devient arbre ; ainsi l'homme passe de l'enfance à l'âge de

séquent, n'ait reconnu la nécessité d'un secours divin, et l'impuissance où est l'homme de se sauver lui-même.

raison ; et, s'il ne dérange pas l'ordre en violant les lois de sa nature, il continue éternellement de croître en intelligence, en bonheur, en perfection de toute espèce, sans cesser d'être homme et le même homme.

Toujours la même aussi, toujours une, la vraie Religion devoit également, selon les desseins de Dieu, se développer dans le progrès des temps (1). Et qui pourroit assigner un terme à ce magnifique développement, à cette sublime manifestation de l'Être infini, de sa vérité et de son amour, puisque le culte ineffable que les justes rendront à jamais au Très-Haut dans la vie future n'est que la consommation du culte que ces mêmes justes lui rendent dans la vie présente (2) ? L'adoration commence sur la terre, et, se prolongeant dans les cieux, s'élève, s'étend, se dilate, pour ainsi dire, comme la félicité des élus, pour remplir l'éternité.

Les païens mêmes ont reconnu l'unité nécessaire de la loi divine ; et Cicéron, dans un passage qu'on ne lit point sans étonnement, annonce d'une manière si formelle le développement qu'elle devoit recevoir un jour, que Lactance, qui nous a conservé ce merveilleux passage, semble y voir une sorte d'inspiration céleste et de prévision prophétique.

« La loi véritable est la droite raison conforme à la « nature, loi répandue dans tout le genre humain, loi con- « stante, éternelle, qui rappelle au devoir par ses commande- « ments, qui détourne du mal par ses défenses, et qui, soit « qu'elle défende, soit qu'elle commande, est toujours écoutée « des gens de bien, et méprisée des méchants. Substituer à « cette loi une autre loi, est une impiété ; il n'est permis d'y « déroger en rien, et l'on ne peut l'abroger entièrement. « Nous ne pouvons être déliés de cette loi ni par le sénat, ni « par le peuple. Elle n'a pas besoin d'un autre interprète qui « l'explique ; il n'y aura point une autre loi à Rome, une autre « à Athènes, une autre maintenant, une autre après ; mais une « même loi, éternelle et immuable, régira tous les peuples, « dans tous les temps : et celui qui a porté, manifesté, pro- « mulgué cette loi, Dieu sera le seul maître commun et le

(1) La loi est un Évangile caché, et l'Évangile est une loi expliquée. Bossuet, *Sermons*, t. I, p. 599. Édit. de Versailles.

(2) Scit utique esse æternas leges, et eas omnes se in illo sæculi sæculo custoditurum esse confidit : quia ea quæ per umbram sunt constituta in hoc nunc sæculo, semper observet. S. Hilar., *Tract. in CVIII Psal.*, littera VI, n. 8. Oper., col. 281. Ed. Benedict.

« souverain monarque de tous ; quiconque refusera de lui « obéir se fuira lui-même, et renonçant à la nature humaine, « par cela même il subira de très grandes peines, quand il « échapperoit à ce qu'on appelle ici-bas des supplices. »

Chose remarquable, les brachmanes avoient aussi une tradition semblable, fondée sur une ancienne prophétie. Ils disoient comme Cicéron qu'il viendroit un temps où une seule loi régneroit par toute la terre.

Il n'est pas jusqu'à Celse qui n'ait senti que la vraie Religion devoit être une : il forme le vœu que toutes les nations de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, se réunissent sous la même loi ; mais, ne voulant pas se soumettre au *maître commun*, au *souverain monarque* dont parle Cicéron, et n'ayant plus dès lors aucune règle, il juge avec raison cette unité impossible (1).

Saint Augustin en montre admirablement la nécessité dans son livre *De la vraie Religion*, et prouve qu'elle est la base de l'autorité, comme l'autorité est le fondement de la foi. Qui que nous soyons, et quelles que soient nos pensées particulières, faisons silence, écoutons avec respect ce puissant génie, dont les paroles, vénérées des siècles et consacrées par l'approbation de l'Église, sont comme la voix de la tradition.

« L'autorité exige la foi, et prépare l'homme à la raison. « La raison le conduit à l'intelligence et à la connoissance. « Cependant la raison n'est pas entièrement séparée de « l'autorité, lorsque l'on examine qui l'on doit croire ; et « certes la plus haute autorité est celle de la vérité même « déjà clairement connue... Comme donc la divine Providence « ne veille pas seulement sur chaque homme individuelle- « ment, mais pourvoit au salut du genre humain par des « moyens extérieurs et publics..., elle a voulu que cette « dernière dispensation fût connue par l'histoire et par les « prophéties. Dans les choses du temps, soit passées, soit « futures, la foi consiste moins à comprendre qu'à croire. « Mais il est de notre devoir de considérer à quels hommes « et à quels livres nous devons croire, pour rendre à Dieu le « culte véritable, qui est l'unique voie du salut. A cet égard

(1) Origen., *Contr. Cels.*, lib. VIII, n. 71. Rousseau, qui n'a guère fait que rajeunir les objections de Celse contre le christianisme, avoue comme lui que s'il existe une vraie religion, elle doit être une. « Parmi tant de religions « diverses qui se proscrivent et s'excluent mutuellement, *une seule est la « bonne*, si tant est qu'une le soit. » *Émile*, t. III, p. 25.

« la première chose qui se présente à examiner, est de savoir « qui nous croirons, ou ceux qui nous engagent à servir « plusieurs dieux, ou ceux qui nous pressent de n'adorer « qu'un Dieu. Or, qui pourroit douter qu'on ne doive suivre « de préférence ceux qui nous appellent au culte d'un seul « Dieu, surtout lorsque ceux qui en adorent plusieurs *con-« viennent tous que ce Dieu unique est le Seigneur et le sou-« verain maître de tous les autres...* Premièrement donc on « doit suivre ceux qui disent qu'on ne doit rendre de culte « qu'au Dieu unique, suprême, et seul véritablement Dieu..... « Car de même que, dans l'ordre des choses naturelles, la « plus grande autorité est l'autorité une qui ramène tout à « l'unité, et que dans le genre humain la multitude n'a de « puissance que par son union, ou par l'accord des senti-« ments ; ainsi, dans la Religion, l'autorité de ceux qui nous « rappellent à l'unité est la plus grande et la plus digne de foi. »

Or la Religion chrétienne est la seule qui prétende à cette unité nécessaire, la seule qui réclame ce caractère essentiel de la vérité, et qui établisse sur ce fondement sa doctrine, son autorité, ses lois. *Un Dieu, une foi, un baptême* : unité de dogmes, unité de préceptes, unité de culte : voilà sa marque ineffaçable. Elle est une comme Dieu, et son unité la distingue de toutes les Religions fausses, comme l'unité de Dieu le distingue de toutes les fausses divinités. Et de même que Dieu n'a jamais cessé et ne cessera jamais d'être un, ainsi jamais la vraie Religion n'a cessé ni ne cessera d'être une. On l'a toujours pu reconnoître, on la reconnoîtra toujours à ce signe éclatant qui atteste son origine céleste. Ici-bas tout change, tout s'altère ; elle seule ne s'altère ni ne change point. Le temps, qui a été créé pour elle et à qui elle survivra, coule à ses pieds ; et les siècles, en passant devant son trône immobile, la saluent reine de l'éternité.

Jésus-Christ, *le Verbe de Dieu fait chair* (1), Jésus-Christ, médiateur universel et réparateur du genre humain, Jésus-Christ par qui seul les hommes ont jamais pu être sauvés (2), est *la pierre angulaire posée dans les fondements de Sion* (3),

(1) Et verbum caro factum est; et habitavit in nobis. *Joan.*, I, 14.

(2) Hic est lapis... qui factus est in caput anguli : et non est in alio aliquo salus. Nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri. *Act.*, IV, 11 et 12.

(3) Idcirco hæc dicit Dominus Deus : Ecce ego mittam in fundamentis Sion lapidem, lapidem probatum, angularem, pretiosum, in fundamento fundatum. *Isa.*, XXVIII, 16.

comme parle Isaïe, c'est-à-dire le fondement de la vraie Religion, aussi bien avant qu'après l'accomplissement de la Rédemption et la publication de l'Évangile (1). Ainsi le Christianisme a commencé avec le monde. « La chose même « qu'on appelle maintenant Religion chrétienne existoit chez « les anciens, et n'a jamais cessé d'exister depuis l'origine « du genre humain, jusqu'à ce que, le Christ lui-même étant « venu en la chair, on a commencé à appeler chrétienne la « vraie Religion qui existoit auparavant (2). » Ce sont les paroles de l'évêque d'Hippone, et Bossuet joint sa voix à celle de ce grand docteur, pour célébrer l'unité perpétuelle de la foi et du culte saint. « Vous pouvez suivre exactement « l'histoire des deux peuples, du peuple juif et du peuple « chrétien, et remarquer comme Jésus-Christ fait l'union de « l'un et de l'autre ; puisque, attendu ou donné, il a été dans « tous les temps la consolation et l'espérance des enfants de « Dieu. Voilà donc la Religion toujours uniforme, ou plu- « tôt toujours la même depuis l'origine du monde. On y a « toujours reconnu le même Dieu pour auteur, et le même « Christ comme sauveur du genre humain (3). »

Considérons en effet la Religion avant et depuis Jésus-Christ, il sera impossible de n'en pas reconnoître l'unité constante et parfaite. Et d'abord, pour ce qui regarde les dogmes, tout ce qui étoit de croyance universelle dans les temps qui ont précédé la naissance du Sauveur est encore et sera toujours cru dans la société chrétienne universelle ou catholique (4) : l'existence d'un seul Dieu, créateur et conservateur, celle des bons et des mauvais anges ; la chute de l'homme qui, ayant perdu sa primitive innocence, doit à la justice de Dieu une grande réparation, d'où suit la nécessité d'un rédempteur, qu'aussi l'on voit perpétuellement prédit,

(1) Superædificati super fundamentum apostolorum et prophetarum, ipse summo angulari lapide Christo Jesu, in quo omnis ædificatio constructa crescit in templum sanctum in Domino. *Ep. ad Ephes.*, II, 20 et 21. Vid. et. *Petri Ep.*, I, c. II, v. 4 et seq.

(2) Ipsa res quæ nunc christiana religio nuncupatur, erat et apud antiquos, nec defuit ab initio generis humani, quousquè ipse Christus veniret in carnem, undè vera religio, quæ jam erat, cœpit appellari christiana. S. August., *Retract.*, lib. I, c. XIII, n. 3, t. I, col. 19. Ed. Benedict. — Tertullien dit dans le même sens : *O Christum in novis veterem !* « O que Jésus-Christ est ancien dans la nouveauté de son Évangile ! » Lib. IV, *adv. Marcion.*, n. 21.

(3) Discours sur l'Hist. universel., IIe part.

(4) Neque à nobis quidquam esse mutatum (in lege). S. Hilar., *Tract. in LXXVI psal.*, n. 17, Oper., col. 200.

perpétuellement attendu par le peuple dépositaire des prophéties, et des antiques promesses dont la connoissance étoit plus ou moins répandue chez toutes les nations ; enfin l'obligation du culte, l'immortalité de l'âme, l'éternité des peines et des récompenses futures, et même l'existence d'un état intermédiaire, où les âmes, redevables encore à la justice divine, achevoient de se purifier par des souffrances passagères.

Tel étoit le symbole de la tradition, le symbole du genre humain ; en quoi diffère-t-il du symbole de la société chrétienne ? Et qui ne reconnoit d'abord que celui-ci n'en est que le développement ?

Ainsi la vraie Religion s'est développée et n'a point changé. Le libérateur attendu pendant quatre mille ans, le *Désiré des nations*, est venu sur la terre pour la réconcilier avec le ciel ; il s'est fait connoître plus clairement, et cela même étoit prédit (1) ; il a expliqué le mystère du salut qui s'accomplissoit en lui, afin que les hommes comprissent qui les rachetoit, et à quel prix, il a soulevé une partie du voile qui couvre l'essence divine : dans l'unité d'une même nature, la toute-puissance, la sagesse, l'amour, se sont manifestés comme personnes distinctes : le Père a rendu témoignage au Fils (2), et le Fils nous a enseigné, ce que lui seul pouvoit nous apprendre (3), qu'est le Père et l'Esprit qui procède du Père et du Fils. Aurions-nous sans cela, je le demande, une juste idée de la rédemption ? Pourrions-nous en recueillir le fruit, ignorant en quoi consiste le véritable sacrifice ? Que dis-je ! si nous ne savions pas comment cette rédemption merveilleuse s'est accomplie, serions-nous certains qu'elle l'est réellement ? Ne l'attendrions-nous pas, comme les Juifs, quand il ne nous resteroit plus aucune raison de l'attendre ? En effet, conçoit-on un milieu possible entre l'espérance qui consoloit les anciens justes et la réalité de ce qu'ils espéroient, entre la foi obscure des premiers temps et la révélation complète de l'Homme-Dieu ? Et, si cette foi antique n'étoit pas dépourvue

(1) *Ps.* XCVII, 2. Isa. XL, 5, *et alib.* C'étoit, avant la venue de Jésus-Christ, la doctrine des docteurs juifs, que le Verbe divin étoit le Messie ou le rédempteur promis. Vid. S. Justin., *Dialog. cum Tryph. Jud.*, p. 279 ; et *Apolog. II*, p. 75. *Chron. pasch.*, p. 52. Conf. et. *Targum. Jonath. et Hierosol. ap.* c. XLIX, v. 18. *Genes.*

(2) Hic est filius meus dilectus, ipsum audite. Luc, IX, 35.

(3) Nemo novit filium nisi pater ; neque patrem quis novit nisi filius, et cui voluerit filius revelare. Matth., XI, 21.

de fondement, si cette espérance n'étoit pas trompeuse, il falloit donc que le Messie vînt, qu'une nouvelle lumière éclairât le monde, que le genre humain vît l'accomplissement de ce qui lui avoit été annoncé dès son origine (1) ; il falloit que le dogme se développât pour ne pas varier ; et loin qu'en se développant la vérité cesse d'être une, son unité, au contraire, n'en devient que plus éclatante. Lorsque, montant sur l'horizon, le soleil change en une vive splendeur le foible crépuscule qui annonçoit sa venue, dira-t-on que c'est un autre jour qui commence, une lumière différente qui paroît ?

Ainsi les chrétiens croient tout ce que croyoit le genre humain avant Jésus-Christ, et le genre humain croyoit tout ce que croient les chrétiens (2), puisque les vérités de la religion s'enchainant l'une à l'autre et se supposant mutuellement, elles étoient toutes renfermées dans la première révélation, comme les vérités que Dieu révèle aux élus dans le ciel, sont renfermées dans celles qui sont ici-bas l'objet de leur foi (3). Ils connoissent ce qu'ils croyoient, de même que nous connoissons ce qui étoit seulement cru avant Jésus-Christ (4) : et c'est ainsi que, les degrés de l'intelligence étant infinis, la foi cependant demeure une, éternellement une, comme la vérité (5).

Disons-le donc avec Bossuet : « Si on ne découvre pas ici « un dessein toujours soutenu et toujours suivi, si on n'y

(1) Les Juifs, au temps de saint Justin, convenoient que Dieu avoit annoncé qu'il donneroit un testament nouveau, et que cette promesse étoit clairement contenue dans l'Écriture. Ils avouoient encore, qu'outre la loi mosaïque imposée aux Israélites, *à cause de la dureté de leur cœur*, il existoit une loi divine, perpétuelle, universelle, à laquelle tous les hommes devoient obéir.

(2) Les premiers chrétiens, dit Stillingfleet, se servirent avec succès de ce que les païens avoient écrit touchant la nature divine et l'immortalité de l'âme, pour montrer au monde que le christianisme n'étoit point une religion nouvelle, mais qu'il reposoit sur des fondements reconnus pour vrais par tous les hommes raisonnables. *Origin. sacr.*, book I, ch. I, vol. I, p. 11.

(3). S. Iren., *Cont. Hæres.*, lib. IV, c. XXI, n. 1, p. 258.

(4) Ante Christi adventum fides Trinitatis erat *occultata* in fide majorum : sed per Christum manifestata est mundo, et per apostolos. S. Thom., *2æ 2æ quæst. II*, art. 8.

(5) Quod autem quidem ingenio ac scientiâ præstare, aut inferiores esse dicantur, non eo fit quod argumentum ipsum mutent, ac præter eum qui hujusce universitatis architectus et conservator est, alium quemdam Deum aut alium Christum, aut alium unigenitum excogitent. S. Iren., *Contr. Hæres.*, lib. I, c. X, n. 3, p. 50.

« voit pas un même ordre des conseils de Dieu qui prépare, « dès l'origine du monde, ce qu'il achève à la fin des temps, « et qui, sous divers états, mais avec une succession tou« jours constante, perpétue aux yeux de tout l'univers la « sainte société où il veut être servi, on mérite de ne rien « voir et d'être livré à son propre endurcissement, comme « au plus juste et au plus rigoureux de tous les supplices (1). »

La loi évangélique ne diffère non plus que par une perfection plus grande de la loi morale universellement reconnue des anciens. Celle-ci pénétroit moins avant dans l'homme, parce que l'homme, connoissant moins Dieu, se connoissoit moins lui-même. D'une connoissance plus haute devoient naître de plus hautes vertus ; et la rédemption n'étant qu'une sublime manifestation de l'amour infini, le précepte de l'amour s'est surtout développé (2). *Je suis homme ; rien de ce qui touche l'homme ne m'est étranger* (3) : voilà la règle antique. Mais écoutez celui qui est mort pour l'homme. « Je « vous donne un commandement nouveau ; que vous vous « aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés ; que « vous vous aimiez ainsi les uns les autres. En cela tous « connoîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez les « uns pour les autres l'amour que j'ai eu pour vous (4). »

Tout ce qui, pour les anciens, étoit un devoir, en est également un pour les chrétiens ; mais ces devoirs ont plus d'étendue, doivent être remplis avec plus de rigueur et de pureté, depuis que les hommes ont eu sous les yeux le modèle de toute perfection (5).

« Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne

(1) *Disc. sur l'hist. univers.*, II° part., ch. XXIII.

(2) Plenitudo legis est dilectio. *Ep. ad Romanos*, XIII, 10.

(3) Homo sum, humani nihil à me alienum puto. *Terent.* Communis hominum inter homines naturalis est commendatio, ut oporteat hominem ab homine, ob id ipsum quod homo sit non alienum videri. Cic., *de Finib. bon. et mal.*, lib. III, c. XIX.

(4) Mandatum novum do vobis : ut diligatis invicem, sicut dilexi vos, ut et vos diligatis invicem. In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem. *Joan.* XIII, 34 et 35.

(5) « Ce don inestimable de cette adoption toute divine où la foi nous élève « nous oblige à une fidélité à laquelle les Juifs n'étoient point obligés. Nous « nous engageons à vivre chrétiennement, c'est-à-dire à garder l'Évangile dès « que nous sommes chrétiens. Ce qui faisoit dire autrefois au Sauveur du « monde, parlant à ses disciples : *Si votre justice ne surpasse celle des « Scribes et des Pharisiens*, qui étoient les plus réglés parmi les Juifs, vous « n'entrerez point au royaume des cieux. » *La Foi des derniers siècles*, par le P. Rapin, ch. III, p. 26.

« tuerez point ; mais celui qui tuera sera condamné par le « jugement. Et moi je vous dis : Quiconque entre en colère « contre son frère sera condamné par le jugement (1). »

« Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne « commettrez point d'adultère. Et moi je vous dis : que « quiconque regarde une femme avec un mauvais désir a « déjà commis l'adultère dans son cœur. »

On voit ici tout ensemble et l'unité de la loi et son développement ; et ce développement lui-même est une loi immuable, la loi de la perfection (2), en vertu de laquelle tout ce qui est tend à l'état le plus parfait que comporte sa nature : et l'homme aussi, à moins qu'il ne viole la règle à laquelle il doit obéir librement, l'homme immortel croîtra durant l'éternité en intelligence, en amour, en toutes perfections, parce que, fait à l'image de Dieu, et devant se rapprocher sans cesse de son modèle, il lui est ordonné d'être parfait comme Dieu même est parfait (3).

L'unité de culte, dans la vraie Religion, n'est pas moins incontestable ni moins évidente que l'unité de morale et l'unité de dogmes. Le culte ancien s'adressoit au même Dieu que le nôtre, et comme le nôtre il se composoit essentiellement de deux choses, de l'adoration et du sacrifice. L'adoration est due à la suprême grandeur, le sacrifice est dû à la souveraine justice. La prière et l'offrande, voilà l'adoration : elle est l'acte par lequel l'homme reconnoissant sa dépendance infinie et l'autorité infinie du Créateur à qui tout ce qui est appartient en propre, se déclare son sujet, et lui fait hommage de tout ce qu'il a reçu de lui, de son corps et des fruits de la terre qui le nourrissent, de ses pensées, de ses sentiments, de son être tout entier.

(1) Audistis quia dictum est antiquis : Non occides : qui autem occiderit, reus erit judicio. Ego autem dico vobis quia omnis, qui irascitur fratri suo, reus erit judicio. *Matth.*, v, 21 et 22.

(2) Cela est vrai pour les sciences comme pour tout le reste. Prenons pour exemple les mathématiques. Les éléments en sont d'abord *révélés* à chacun de nous ; on nous apprend à compter ou à connoître les nombres et leurs propriétés le plus habituellement utiles pour ainsi dire en naissant. Tout ce qu'on sait de plus n'est que le développement de ces premières notions : elles renferment toute la science, qui, en se développant, ne cesse point d'être *une* ; et on la détruiroit également, soit en niant les premiers principes aussi simples qu'universels sur lesquels elle repose, soit en niant les dernières conséquences justes qu'on tire de ces principes, ce qui seroit nier les principes mêmes.

(3) Estote ergo vos perfecti, sicut et pater vester cœlestis perfectus est. *Matth.*, v, 48.

L'oblation de la victime et sa destruction, voilà le sacrifice ; et on le trouve partout, dès l'origine du monde, comme partout aussi on l'a supposé d'autant plus efficace, que la victime étoit plus parfaite et plus pure. Par une horrible conséquence de cette idée vraie en elle-même, et qui tient à la croyance antique et universelle que l'innocent peut satisfaire pour le coupable (1), tous les peuples idolâtres ont immolé des victimes humaines (2), et même en plusieurs lieux les pères dévouoient leurs propres enfants pour apaiser la colère divine par ces exécrables sacrifices. Toujours en abomination aux adorateurs du vrai Dieu, ces meurtres sacrés épouvantèrent souvent les nations même qui honoroient de fausses divinités (3). Mais il n'est point de pays, il n'est point d'époque où l'on n'ait offert des sacrifices sanglants ; et ces sacrifices étoient partout le fond essentiel du culte.

Cependant, chose remarquable, on reconnoît universellement l'indispensable nécessité du sacrifice propitiatoire : l'idolâtre égorge des troupeaux entiers pour effacer ses crimes ; il se soumet aux rites dégoûtants des tauroboles ; il se baigne dans le sang des victimes ; et confessant ainsi qu'il ne peut être purifié que par le sang, il avoue néanmoins que ce sang, où il se plonge, est sans vertu pour le sauver.

De semblables sacrifices sont offerts au vrai Dieu. Il demande lui-même le sang des génisses et des brebis ; et en même temps il déclare *qu'il ne veut pas de ce sang.* Il ordonne de *sacrifier pour le péché* ; et par la bouche du prophète-roi, *Celui qui devoit venir* lui dit : « Vous avez « refusé les oblations et les victimes, mais vous m'avez « formé un corps. Vous n'avez demandé pour le péché ni « holocauste ni sacrifice ; alors j'ai dit : Me voici. »

Le vrai culte, avant Jésus-Christ, consistoit donc dans l'adoration d'un seul Dieu, et dans les sacrifices qu'on lui

(1) Dans un de ses plus beaux ouvrages, *les Soirées de Saint-Pétersbourg*, M. le comte de Maistre a mis cette vérité hors de toute atteinte.

(2) Vid. Gensius, *De victimis humanis*. — Plin., *Hist. nat.*, lib XXX. cap. I. — Bryant, *Observat. and Inquiries relating to various parts of ancients history*, p. 267 et suiv.

(3) Gelon, vainqueur des Carthaginois, fit avec eux un traité de paix où il stipula l'abolition des sacrifices humains. Les Romains les abolirent aussi dans les Gaules. « Si des diables ou des géants, ayant chassé les dieux, avoient « usurpé l'empire et la seigneurie de ce monde, de quels autres sacrifices, dit « Plutarque, se réjouiroient ils, ni quelles autres offrandes pourroient-ils « demander aux hommes ? » *De la Superst.*, trad. d'Amyot.

offroit, en confessant leur insuffisance (1). *Le salut par le sang* étoit un dogme du genre humain ; et le sang qu'on versoit, dépourvu d'efficace, ne pouvoit ni purifier l'homme, ni apaiser Dieu.

Et maintenant qui ne reconnoît dans le culte chrétien la consommation du culte antique, expression de la foi et de l'espérance dont nous possédons la réalité ? Le monde qui attendoit son libérateur attendoit en lui la victime seule agréable à Dieu, seule capable de satisfaire à sa justice et d'expier tous les crimes des hommes. Elle est venue cette victime sainte, il est venu ce Libérateur, il a dit : *Me voici !* et tous les sacrifices figuratifs ont disparu, lorsque s'est accompli le grand, l'unique sacrifice ; et le genre humain, selon sa croyance, a été *sauvé par le sang* ! Ce sacrifice consommé une fois continue toujours ; le sang mystique ne cesse point de couler. Perpétuellement offerte au vrai Dieu, l'hostie de propitiation est immolée chaque jour, et chaque jour se renouvelle, sur tous les points de la terre, pour le salut des hommes, l'oblation (2) de celui qui, en mourant, a vaincu le péché et détruit la mort.

Ainsi l'unité de dogmes, l'unité de morale, l'unité de culte, voilà le caractère immuable de la vraie Religion, toujours fondée sur la croyance et l'adoration d'un seul Dieu, par un seul médiateur, attendu pendant quarante siècles, salué de loin par les patriarches et par les prophètes, et venu au temps marqué pour accomplir l'espérance des justes et les figures du culte ancien ; de sorte que, toutes les ombres étant dissipées, il n'existe plus et il n'existera éternellement qu'un seul sacrifice et une seule victime d'un prix infini.

Si l'on considère sous le point de vue le plus général les

(1) Le pécheur ne pouvoit éviter la mort qu'en subrogeant à sa place quelqu'un qui mourût pour lui. Tant que les hommes n'ont mis en leur place que des animaux égorgés, leurs sacrifices n'opéroient autre chose qu'une reconnoissance publique qu'ils méritoient la mort ; et la justice divine ne pouvant pas être satisfaite d'un échange si inégal, on recommençoit tous les jours à égorger des victimes ; ce qui étoit une marque certaine de l'insuffisance de cette subrogation : mais depuis que Jésus-Christ a voulu mourir pour les pécheurs, Dieu, satisfait de la subrogation volontaire d'une si digne personne, n'a plus rien à exiger pour le prix de notre rachat. Bossuet, ***Exposition de la doctrine de l'Église catholique***, ch. xv.

(2) Ab ortu enim solis usque ad occasum, magnum est nomen meum in gentibus ; et in omni loco sacrificatur, et offertur nomini meo oblatio munda ; quia magnum est nomen meum in gentibus, dicit Dominus exercituum. *Malach.*, I, 11.

deux âges du Christianisme ou de la vraie Religion, on voit qu'avant Jésus-Christ, elle étoit l'ensemble des vérités et des lois nécessaires à l'homme pour *exister* comme être physique, moral et intelligent. Depuis Jésus-Christ, qui *n'est pas venu détruire la loi, mais l'accomplir*, elle est l'ensemble des lois et des vérités nécessaires pour la *perfection* de l'homme moral et intelligent. Et le passage de l'un de ces âges à l'autre ne s'est pas opéré sans préparation, car la suprême sagesse ne fait rien brusquement ; mais peu à peu la lumière a brillé d'un plus vif éclat. Les prophéties chaque jour plus nombreuses et plus claires, et qui, pénétrant chez tous les peuples (1), y réveillèrent le souvenir des traditions antiques ; la dispersion des Juifs, mille autres causes dont la Providence s'est réservé le secret, disposèrent le genre humain à la prédication évangélique ; et le *rejeton de Jessé* ne sortit pas d'une tige flétrie, comme les feuilles de la verge d'Aaron. Sauveur annoncé par Adam, législateur prédit par Moïse (2) ; avant sa naissance, toujours vivant dans la foi et l'espérance des hommes, il paroît ; et le salut, la loi, les promesses de la Religion, ses mystères, son culte, *tout est consommé*.

Quel magnifique spectacle nous offre le développement de cette Religion divine ! Semblable à un fleuve qui prend sa source dans une montagne élevée, elle descend des cieux, répand de tous côtés la vie et la fécondité en traversant les siècles, s'étend et s'accroît dans son cours ; et enfin, s'épanchant au sein de l'éternité, ses rives disparoissent, et elle devient comme un océan immense de vérité et d'amour.

Quoique la tradition du médiateur par qui le genre humain devoit être sauvé fût répandue par toute la terre, et que nul homme n'ait jamais pu parvenir au salut que par l'application de ses mérites et de son sang, il n'étoit pas nécessaire néanmoins que tous les hommes en eussent une connoissance explicite et parfaite.

Que les impies ne demandent donc plus comment tels ou tels hommes, avant Jésus-Christ, ont pu connoître certains dogmes ; car s'ils n'ont pu les connoître, ils n'étoient pas

(1) Elles y étoient portées par les prosélytes, qui venoient de tous les pays se faire initier aux mystères des Juifs. Dans le dénombrement qui eut lieu sous Salomon.il se trouva dans la terre d'Israël cent cinquante-trois mille six cents prosélytes. *II Paralipom*, II, 17.

(2) Prophetam de gente tuâ et de fratribus tuis *sicut me*, suscitabit tibi Dominus Deus tuus : ipsum audies. *Deuteron.*, XVIII, 15.

nécessaires à leur salut, et ils les ont crus suffisamment en croyant les vérités qu'ils connoissoient. Que ceux qui fatiguent leur esprit à inventer ces objections frivoles s'interrogent plutôt eux-mêmes, avant le jour où Dieu lui-même, qui ne leur doit les secrets ni de sa miséricorde, ni de sa justice, les interrogera ; et au lieu de demander comment ceux-ci ou ceux-là ont pu croire ce qu'ils ne connoissoient pas, qu'ils songent à ce qu'ils répondront au souverain Juge, quand il leur demandera pourquoi eux-mêmes ils n'ont pas cru ce qu'ils connoissoient.

Toutes les vérités de la Religion s'enchaînent si étroitement, qu'on ne peut nier un seul point de la foi catholique ou universelle des chrétiens, sans être aussitôt forcé de nier toute la doctrine ancienne, ou la foi universelle du genre humain. Que la première soit fausse, celle-ci nécessairement n'est pas vraie. Si le médiateur promis n'est point venu, tous les prophètes qui l'ont annoncé, tous les peuples qui l'ont attendu, ont été le jouet d'une vaine illusion. Si la Rédemption n'est qu'une chimère, ou l'homme n'est point tombé, ou il est tombé sans retour ; ou Dieu n'a point parlé, ou sa parole est menteuse. Supposer sa parole menteuse, c'est nier qu'il existe ; douter qu'il ait parlé, c'est douter qu'il soit, et que nous soyons nous-mêmes, puisque notre raison n'a d'autre fondement que sa parole, et notre être d'autre cause possible que sa volonté.

Ainsi tout se lie, tout se tient dans le christianisme : unité merveilleuse qui de tant de vérités ne fait qu'une seule vérité ! On peut la connoitre plus ou moins, mais c'est toujours la même vérité que l'on connoît, et quiconque la croit la possède tout entière. Voilà pourquoi nul ne sauroit être sauvé qu'en la croyant, et qu'il n'est pas toujours absolument nécessaire d'en connoître tous les développements.

VIII

L'universalité est un caractère du Christianisme.

L'universalité de la Religion primitive est un fait si incontestable, que tous les anciens Pères, en annonçant l'Évangile aux Païens, s'appuyoient, pour établir l'unité de Dieu, et le devoir de lui rendre un culte, l'immortalité de l'âme, les

peines et les récompenses futures, l'existence des bons et des mauvais anges, sur le consentement unanime des hommes, des poètes, des philosophes, des législateurs ; sur les pratiques, les croyances, les oracles même du paganisme : *et le crime des idolâtres,* dit Tertullien, *est de ne vouloir pas reconnoître celui qu'ils ne peuvent ignorer* (1).

Clément d'Alexandrie, dans le V[e] livre des *Stromates,* compare la doctrine des lettres anciennes avec celle de la révélation ; et Eusèbe entreprit de prouver que, par cette doctrine des lettres, Dieu avoit eu dessein de préparer les Gentils à son Évangile, comme les Juifs par la loi qu'il leur avoit donnée. La *Préparation Évangélique* n'est qu'un tissu de passages qui se rapportent aux dogmes chrétiens. L'auteur de l'*Apologétique aux Gentils* déclare même expressément que les inventeurs des fables païennes savoient que le Christ devoit venir (2). Saint Justin, si instruit des doctrines des Grecs, assure qu'il leur étoit annoncé par d'antiques oracles répandus dans tout l'univers (3) ; et c'est par cette foi, qui devoit être un jour révélée plus clairement, que les anciens justes étoient sauvés, dit saint Augustin (4).

Ce que tous les peuples ont toujours cru est nécessairement vrai ; voilà le principe qu'opposent les Pères aux impies et aux idolâtres (5). L'auteur d'une homélie sur le psaume XIII[e] parle ainsi : « *Il n'y a point de Dieu* (6) ! Et comment le nom « de Dieu se trouve-t-il dans toutes les langues humaines ? « Tant de millions d'hommes qui attestent que Dieu est, « s'abusent donc, et l'insensé qui ment à l'écart, croit posséder seul la vérité. Il veut renverser lui seul le témoignage

(1) Et hæc est summa delicti nolentium recognoscere, quem ignorare non possunt. *Apologetic.*, c. XVII.

(2) Sciebant qui penes vos fabulas ad destructionem veritatis istius æmulas præministraverunt ; sciebant et Judæi venturum esse Christum. Tertullian., *Apolog.*, c. XXI.

(3) S. Justin. ad Græc. cohortat. II, *Oper.*, p. 36, 37. Lutet. Paris., 1615.

(4) Sacramentum porro regenerationis nostræ manifestum esse voluit, manifestatus Mediator. Erat autem antiquis justis aliquod occultum, cùm tamen et illi eàdem fide salvi fierint, quæ fuerat suo tempore revelanda. S. August., *lib. ad Dardanum*, c. XI, t. II, *Oper.*, col. 689.

(5) Et c'est le principe que Bourdaloue opposoit aussi aux impies de son temps. « Cette idée générale de religion, gravée dans l'esprit de tous les « peuples, et répandue par toute la terre, *est trop universelle pour être une « idée chimérique* : que si c'étoit une pure imagination, tous les hommes, « d'un consentement si unanime, ne seroient pas convenus à se la former : « de même qu'ils ne se sont, par exemple, jamais imaginé qu'ils ne doivent « point mourir. » *Pensées*, t. I, p. 266. Éd. de Paris, 1802.

(6) Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus. *Psalmus* XIII, 1.

« du monde entier ; tandis qu'en vertu du consentement, un « juge équitable le condamneroit, s'il attaquoit un testament « appuyé de la déposition de sept témoins. Ne dites donc « pas dans votre cœur : Il n'y a point de Dieu ; mais plutôt « tournez-vous vers le Seigneur votre Dieu avec toute la « terre. »

Lactance, remarquant la multiplicité des sectes philosophiques opposées les unes aux autres : « Dans laquelle, dit-il, « trouverons-nous la vérité ? Elle ne peut certainement être « dans toutes. Chaque secte condamne les autres, et est con-« damnée par elles. Quelle que soit celle que vous regardiez « comme vraie, des philosophes la déclarent fausse. Croirons-« nous donc à un seul qui se loue lui-même et sa doctrine, « ou à tous les autres qui s'accordent pour l'accuser d'igno-« rance ? *Il est nécessaire que le jugement de plusieurs soit* « *plus droit que le jugement d'un seul.* Tout étant donc « incertain, *il faut croire à tous, ou ne croire à personne.* »

On ne peut établir plus clairement le consentement commun ou l'autorité générale, comme règle de vérité. Mais les païens admettoient-ils cette règle, la connoissoient-ils ? Ceux qui feroient cette question assurément ne s'entendroient pas ; car, ce seroit demander si les païens participoient à la raison humaine, ou aux vérités transmises par la tradition. Les croyances universelles prouvent l'universalité de la règle qui les perpétuoit. Quand donc on ne la trouveroit nulle part formellement énoncée dans les anciens, nous n'en serions pas moins sûrs qu'ils ne pouvoient l'ignorer. Mais la Providence a voulu que des témoignages exprès, et qui se succèdent pour ainsi dire de siècle en siècle depuis la plus haute antiquité, confirmassent d'une manière éclatante la preuve que nous venons d'indiquer.

Ouvrez les poèmes d'Hésiode, contemporain d'Homère ; vous y verrez cette maxime qui est tout ensemble et le principe de la sagesse, et le fondement de la tradition : *Ce que plusieurs peuples attestent ne sauroit être faux.*

Plein d'une vaine confiance en vous-même, oserez-vous opposer au jugement unanime des hommes votre jugement particulier ; Sophocle vous dira que *celui qui croit avoir raison seul est vide de sens.* Il y a en effet *dans le nombre même*, comme le remarque Pline, *une raison supérieure qui résulte de l'union.* Mais personne n'a mieux vu qu'Héraclite toute l'étendue de ce principe, et n'a mieux établi le vrai

fondement de nos connoissances. « La raison commune et « divine, dont la participation constitue la raison individuelle, « est, selon lui, le *criterium* de la vérité. Ce qui est cru « universellement, est certain ; car cette croyance est « empruntée de la raison commune et divine ; et, par le « motif contraire, toute opinion individuelle est dépourvue « de certitude. » C'est ainsi que Sextus Empiricus expose la doctrine d'Héraclite, et dans le paragraphe suivant, il cite les paroles mêmes de ce philosophe, au commencement de son traité *De naturâ* : « Telle étant donc la raison, l'homme « demeure dans l'ignorance, tant qu'il n'a pas joui du com« merce de la parole, et ce n'est que par ce moyen qu'il « commence à connoitre. Il faut donc déférer à la raison « commune. Or, cette raison commune n'étant autre chose « que le tableau de l'ordre universel, toutes les fois que nous « empruntons à la mémoire commune, nous possédons la « vérité ; et quand nous n'interrogeons que notre raison indi« viduelle, nous tombons dans l'erreur. »

Aristote lui-même avoue que *le consentement universel forme la plus puissante preuve.* Dans un autre endroit, il ajoute : « Nous affirmons qu'une chose est ainsi, quand tous « les hommes croient qu'elle est ainsi : celui qui ôteroit *cette* « *foi*, ne diroit rien de plus croyable. »

Épicure enseignoit aussi, dans son livre *de la règle et du jugement*, que *ce sur quoi les hommes s'accordent, est nécessairement vrai* (1) : maxime que Cicéron adopte et cite avec admiration (2).

Le plus beau génie de la Grèce, Platon établit la même maxime qui étoit à ses yeux le fondement de la vérité et le fondement des lois. « En toutes choses, dit-il, ce qui est vrai « n'est-il pas reconnu pour vrai, et ce qui est faux reconnu « pour faux, tant par nous que par tous les autres hommes ? »

Le consentement commun est également, aux yeux de Sénèque, la marque de la vérité (3). Salluste, le philosophe, se sert du même principe pour prouver que Dieu est bon, impassible, immuable. *Il vaut mieux croire à tous qu'à un seul*, dit Pline le Jeune ; *car un homme peut tromper et être*

(1) De quo autem omnium natura consentit, id verum esse necesse est. *De nat. Deor.*, lib. I, c. XVII.

(2) Cujus rationis vim, atque utilitatem ex illo *cœlesti* Epicuri, *De regulâ et judicio*, volumine accepimus. *Ibid.*, c. XVI.

(3) Apud nos veritatis argumentum est aliquid omnibus videri. Senec., *Ep.* 117.

trompé; mais nul ne trompera jamais tous les hommes, ni ne fut jamais trompé par eux (1). Et Quintilien, avec cette droiture de sens qui le distingue : *Nous tenons pour certain ce qu'on s'accorde à regarder comme vrai* (2).

Partout on a senti l'importance de cette règle toujours connue, toujours enseignée. *Il est nécessaire*, disent les docteurs juifs, *que le témoignage général soit vrai, et tout ce qu'on y oppose ne mérite pas de réponse.*

C'est uniquement sur cette base que reposent les croyances du genre humain, et jamais on n'eut d'autre moyen de reconnoître avec certitude les vérités dont se compose la religion révélée originairement. Aussi Socrate, Platon, Cicéron, Sénèque et les autres philosophes anciens, recourent-ils sans cesse au consentement unanime des peuples, lorsqu'ils veulent établir l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, les lois de la justice. Sortant de la voie de l'autorité, essaient-ils de soumettre à leur jugement ces importantes questions ; ils hésitent (3), leur foi chancelle, ils ne savent que dire ni que penser, une nuit profonde les environne, jusqu'à ce que la lumière de la tradition vienne de nouveau les éclairer.

« Y a-t-il des dieux ! Je voudrois être persuadé de leur
« existence, non seulement par l'autorité, mais encore par le
« raisonnement ; car il se présente à mon esprit des réflexions
« qui le troublent, et quelquefois il me semble que les dieux
« n'existent pas (4) ? »

Voilà l'homme abandonné à lui-même ; voici le sage :

« Mais je ne dirai rien contre ce qui vous est commun
« avec les autres philosophes : presque tous croient qu'il
« existe des dieux ; je le crois donc aussi, et je ne dispute
« point (5). »

(1) Meliùs omnibus quam singulis creditur, singuli enim decipere et decipi possunt ; nemo omnes, neminem omnes fefellerunt. Plin. *in Pan. Trajan.*, c. LXII.

(2) Pro certis habemus ea in quæ communi opinione consensum est. Quintil., *Instit. Orat.*

(3) Il n'y a, dit Porphyre, aucune opinion chez les philosophes qui soit absolument certaine, à cause des raisons que l'on peut apporter pour et contre. *Lib. de Hist. anim. Euseb., Præp. evang.*, lib. XIV, cap. III.

(4) Quæritur primùm... sintne dii, necne sint... Esse deos persuaderi mihi non opinione solùm, sed etiam ad veritatem planè velim : multa enim occurrunt, quæ conturbent, ut interdùm nulli esse videantur. *De nat. Deor.* lib. I, cap. XXII.

(5) Sed... quæ communia sunt vobis (epicureis) cum cæteris philosophis, non attingam, ut hoc ipsum : placet enim omnibus ferè, mihique ipsi in primis, deos esse : itaque non pugno. *Id., ibid.*

Demandez à Cicéron si l'âme est immortelle, il vous répondra « que, par sa raison seule, il ne peut former que « des conjectures. Quelle est la plus vraisemblable ? C'est « une grande question (1). » Mais bientôt, levant la tête et promenant ses regards sur le monde entier, ses doutes s'évanouissent, et il prononce avec assurance ces paroles, qu'on répétera de siècle en siècle : « Fondés sur le consen- « tement de toutes les nations, nous croyons que les âmes « sont immortelles ; car le consentement unanime des peuples « doit, en toute chose, être regardé comme la loi même de la « nature (2). »

Aussi Socrate, près de mourir victime d'un jugement inique, n'appuie pas sur les raisonnements de la philosophie, mais sur la croyance commune, l'espérance d'une vie plus heureuse qui console ses derniers moments.

La doctrine des devoirs n'avoit pas non plus d'autre fondement. Les philosophes disputoient sur la vertu comme sur tout le reste ; et Cicéron, après avoir défini l'*honnête*, c'est-à-dire ce qui constitue la bonté morale des actions, ajoute : « Quoiqu'on puisse entendre *un peu* ce que c'est par la défi- « nition que je viens d'en donner, on le comprend cependant « beaucoup mieux *par le jugement commun de tous les « hommes*, et par les inclinations et la conduite des gens de « bien (3). »

La règle par laquelle les anciens s'assuroient des véritables dogmes, servoit encore à les garantir des erreurs et des superstitions, toujours faciles à reconnoître, comme l'observe Cicéron, parce qu'elles n'avoient rien de général, rien de stable, et qu'elles varioient chez les divers peuples.

(1) Ut homunculus *unus à multis* probabilia conjecturâ sequens, ultra enim quò progredior, quam ut verisimilia videam, non habeo... Quæ verisimillima magna quæstio est. *Tuscul. quæst.*, lib. I, cap. IX et II.

(2) Permanere animos arbitramur consensu omnium nationum... Omni autem in re, consentio omnium gentium lex naturæ putanda est. *Tuscul. quæst.*, lib. I, cap. XII et XIII. Quod si omnium consensus, naturæ vox est, omnesque, qui ubique sunt, consentiunt esse aliquid, quod ad eos pertineat, qui è vitâ cesserint, nobis quoque idem existimandum est. *Ibid.*, c. XV.

(3) Quod quale sit, non tam definitione, quâ sum usus, intelligi potest (quanquam aliquantùm potest) quàm *communi omnium judicio*, et optimi cujusque studiis atque factis. *De finib. bon. et mal.*, lib. II, cap. XIV, n. 45. — Ce moyen de reconnoître les principes essentiels de la morale, étoit certainement le plus sûr que les anciens pussent employer ; car il est infaillible selon saint Thomas. « Ratio autem hominis circa præcepta moralia, quantum « ad ipsa communissima præcepta legis naturæ, *non poterat errare in uni- « versali* ; sed tamen propter consuetudinem peccandi obscurabatur in parti- « cularibus agendis. » S. Thom., 1æ 2æ. *Quæst. XCIX*, art. II.

Le principe, qu'en matière de Religion, tout ce qui est universel est vrai, tout ce qui n'est que local est faux, étoit même si répandu parmi les païens, et si fortement établi, que dans un des dialogues de Lucien, un athée à qui l'on oppose le consentement de tous les peuples qui attestent l'existence de Dieu, ne nie point ce fait éclatant, ni la preuve qu'on en tire, mais cherche à la tourner en sa faveur, en montrant combien les dieux adorés par les nations différoient les uns des autres ; argument qui laisse au témoignage des peuples sur l'existence de la Divinité toute sa force, mais qui est sans réplique contre l'idolâtrie.

Les Chinois reconnoissoient, comme les peuples de l'Occident, que la vraie Religion devoit être universelle, et même leur objection principale contre le christianisme, n'étoit qu'une fausse application de cette maxime ; comme on le voit par les discours de quelques mandarins (1) à un prince de la famille impériale, qui s'étoit converti à Jésus-Christ au commencement du siècle dernier. Mais, dans un écrit où il expose les motifs de sa conversion, ce prince plus sage et plus instruit qu'eux, parce qu'il avoit examiné de bonne foi, nous apprend que l'autorité du grand nombre, *uni dans une même foi et dans un même culte,* étoit, au contraire, une des raisons qui l'avoient décidé à embrasser le christianisme. « S'il y avoit, dit-il, quelque chose de défectueux, quelque « léger qu'il fût, dans cette loi, les hommes sont trop éclairés « pour ne pas le remarquer, et pour lui donner une entière « croyance... Or à présent, dans toute l'étendue de l'Europe, « qui renferme plus de mille lieues, depuis dix siècles et au « delà, savants et ignorants, pauvres et riches, jeunes et vieux, « hommes et femmes, tous suivent généralement la religion « chrétienne ; l'émulation est si grande qu'on la pratique à « l'envi. *De là, on peut conclure sans aucun doute combien « elle est véritable et solide* (2). »

Les philosophes modernes eux-mêmes ont tous admis le principe de l'universalité (3), et tous aussi, comme les man-

(1) « La loi de l'Europe *n'est suivie que des Européens*, et vous prétendez « que quiconque l'abandonne se révolte contre le ciel ? » *Lettres édifiantes*, t. XX, p. 131. Toulouse, 1811.

(2) Motifs du prince Jean pour embrasser la religion chrétienne. *Lettres édifiantes*, t. XX, p. 362, Toulouse, 1811.

(3) Rousseau. dans ses *Lettres écrites de la Montagne*, suppose que les catholiques parlent ainsi aux premiers réformateurs : « Quel titre avez-vous donc « pour soumettre ainsi nos jugements communs à votre esprit particulier ?

darins, dont nous parlions tout à l'heure, ils ont essayé de s'en servir pour attaquer la religion chrétienne.

« Si le mahométisme, dit Voltaire, avoit été nécessaire au « monde, il auroit existé dès le commencement du monde, il « auroit existé en tous lieux (1).

« Quelle seroit la Religion véritable, si le christianisme « n'existoit pas ? C'est celle dans laquelle il n'y a point de « sectes ; *celle dans laquelle tous les esprits s'accordent « nécessairement.*

« Or, dans quel dogme tous les esprits se sont-ils accordés ? « Dans l'adoration d'un Dieu et dans la probité. Tous les « philosophes de la terre qui ont eu une Religion, dirent dans « tous les temps : il y a un Dieu, et il faut être juste. Voilà « donc la Religion universelle établie dans tous les temps et « chez tous les hommes.

« *Le point dans lequel ils s'accordent tous est donc vrai, « et les systèmes par lesquels ils diffèrent sont donc faux...* « Il faut bien que les choses dont tout le monde se moque, ne « soient pas d'une vérité bien évidente (2). »

Quelle que fût l'intention de Voltaire en écrivant ces paroles, il avoue que la Religion *nécessaire* à l'homme, ou la vraie Religion, doit être perpétuelle, universelle ; et qu'il a toujours existé dans le monde une Religion qui possédoit manifestement ces caractères. Les anciens, comme on vient de le voir, ont fait le même aveu : ils ont reconnu le consentement commun ou l'autorité générale pour règle des croyances (3) ; et discernant, au moyen de cette règle, la vérité, qui ne change point, de l'erreur, qui varie sans cesse, il leur a été facile, selon le témoignage d'un Père, de convaincre de mensonge quelques hommes corrompus dans leurs

« Quelle insupportable suffisance de prétendre avoir toujours raison, et rai- « son *seuls contre tout le monde !* — A ce discours, ajoute Rousseau, voyez- « vous ce que nos réformateurs auroient eu de solide à répondre ? Pour moi, « je ne le vois pas. » *Lettres écrites de la Montagne*, p. 82, 83. Paris, 1793. — « La lumière est une lumière naturelle qui luit d'elle-même *par toute la terre*, « parce qu'elle vient de Dieu ; l'erreur est un lueur artificielle qui a besoin « sans cesse d'être alimentée, *et qui ne peut jamais être universelle*, parce « qu'elle n'est que l'ouvrage des hommes. » Bernardin de Saint-Pierre, *Chaumière indienne, Avant-Propos*, p. 34. Paris, 1791.

(1) *Dictionn, philosoph.*, art. Nécessaire.

(2) *Dictionn. philosoph.*, art. Secte.

(3 Celse lui-même admet cette règle, et s'en sert pour établir certaines vérités. « C'est, dit-il, un sentiment de la plus haute antiquité, dont con- « viennent les nations les plus sages, les villes et les hommes éclairés. » Origen., *Contr. Cels.*, lib. II, n. 14.

pensées, par le témoignage de tous les siècles et de toutes les nations (1).

Jamais en effet aucun peuple n'ignora les dogmes ni les préceptes de la Religion primitive ; nous croyons l'avoir prouvé jusqu'au dernier degré d'évidence ; et comme, en même temps, nous avons montré que l'idolâtrie n'avoit ni doctrine, ni loi morale, ni enseignement, et que par conséquent elle n'étoit point une Religion, mais la violation d'un commandement divin (2), il s'ensuit qu'il n'y eut jamais qu'une Religion dans le monde, Religion universelle, au sens le plus rigoureux et le plus étendu.

Mais pour bien entendre cette vérité, aussi importante que certaine, il faut distinguer deux époques dans la durée de la Religion : la première comprend tous les temps qui ont précédé la venue de Jésus-Christ, la seconde ceux qui l'ont suivie.

Avant Jésus-Christ, que voyons-nous chez les diverses nations de la terre ? Des croyances générales, partout les mêmes, et une multitude innombrable de superstitions différentes en chaque lieu, et perpétuellement changeantes. Séparez ces superstitions de ce qu'il y avoit d'universel, d'invariable, et par conséquent de vrai dans les croyances des peuples, il ne restera rien que l'on puisse concevoir sous l'idée de Religion, qui renferme nécessairement celle de loi. Une opinion passagère et locale n'est pas un dogme ; des rites arbitraires ne sont pas un culte ; un caprice n'est pas un devoir. Dira-t-on que le nègre, en se choisissant un fétiche, fonde une Religion ? Ce qui, dans le paganisme, appartient réellement à la Religion, c'est ce qu'on retrouve partout et toujours, la foi en Dieu, aux esprits qui sont ses ministres, aux saints qu'il reçoit dans sa gloire, et qu'il investit d'une partie de sa puissance ; enfin, tout ce qu'enseigne une tradition unanime et constante (3).

Jusqu'au moment où Jésus-Christ vint accomplir le mystère du salut, cette tradition conserva dans le monde entier la connoissance de la révélation primitive, qui depuis l'origine des temps, ne cessa jamais d'être, nous ne disons pas la seule

(1) Nec difficile sanè fuit paucorum hominum pravè sententium redarguere mendacia, testimonio populorum atque gentium in hâc unâ re non dissidentium. Lactant., *Divin. Instit.*, lib. I. c. II, p. 3.

(2) Voyez le chapitre IV, IVe partie.

(3) Variâsse deberet error, sed quod unum apud multos invenitur, non est erratum, sed traditum. Tertullian., *Præscript., adv. Hæret.*

vraie Religion, mais l'unique Religion qui existât sur la terre, l'idolâtrie n'étant, nous le répétons, que la transgression du premier précepte de cette Religion divine : elle possédoit donc au plus haut degré le caractère d'universalité qu'on a vu lui être essentiel. Véritablement *catholique* dans la plus stricte acception du mot (1), elle formoit, au milieu des erreurs qui s'élevoient successivement et des désordres qu'elles enfantoient, la foi commune et la loi générale du genre humain ; de sorte qu'en ce qui concerne les croyances des Gentils, tout ce qu'elles offroient d'universel étoit vrai, et rien n'étoit vrai de ce qui n'étoit pas universel (2). Dieu, qui veille sans relâche à la conservation de ses œuvres, vouloit que l'homme créé pour la société, y trouvât toujours ce qui lui étoit nécessaire pour vivre de la vie de l'âme, afin que, s'il lui arrivoit de s'égarer loin de la voie qui conduit au séjour des biens éternels, il ne pût accuser que lui-même et sa volonté pervertie.

L'univers attendoit le Médiateur prédit : il paroît au temps marqué, et la Religion ne change point ; elle se développe : la foi, le culte, les devoirs demeurent, pour le fond, immuablement les mêmes. On croyoit à celui qui devoit venir, on croit à celui qui est venu ; aux sacrifices figuratifs succède le sacrifice réel et seul efficace ; on possède ce qu'on espéroit ; le *Désiré des nations* s'est montré au milieu d'elles ; les promesses de la loi sont accomplies. Et comme la Religion en se développant n'a pas cessé d'être une, elle ne cesse point non plus d'être universelle (3). Elle existe partout, elle est la même partout : seulement il se peut que quelques hommes ne la connoissent pas tout entière ; qu'ils ignorent ses développements ; mais il n'en est point qui ne connoissent, ou ne puissent connoitre ce qui est indispensable pour le salut. Toute foi vraie est une partie de la foi chrétienne, tout culte pur est une partie du culte chrétien. Les nations, s'il en exis-

(1) Faber avoue que la religion primitive étoit essentiellement universelle ou *catholique*. « Patriarchism... was professedly a *catholic* religion. » *Horæ mosaicæ*, vol. II. sect. 1, ch. 1, p. 18. London, 1818.

(2) « Ces additions (les fables et le culte païens) ont varié suivant les temps « et suivant les lieux, tandis que le fond de la religion a toujours été aussi « perpétuel dans sa durée, qu'universel dans son étendue. » *Quest. sur l'incrédulité*, par M. l'évêque du Puy, IIIe quest., p. 142, 143.

(3) « Le christianisme est dans son principe une religion universelle, qui « n'a rien d'exclusif, rien de local, rien de propre à tel pays plutôt qu'à tel « autre... Le parfait christianisme est l'institution sociale universelle. » Rousseau, *Lettres écrites de la Montagne*, p. 40, 41. Paris, 1793.

toit, à qui le christianisme complet n'auroit pas encore été annoncé, se trouveroient dans la position où le genre humain étoit avant Jésus-Christ. N'ayant point d'autre lumière, elles n'auroient pas non plus d'autres devoirs ; si elles les remplissoient avec fidélité, elles seroient véritablement chrétiennes : comme l'enfant simple et docile, à qui l'on n'a pas encore enseigné tous les dogmes, et qui n'a pu dès lors participer à tous les mystères, ne laisse pas, en cet état imparfait et de passage, d'être véritablement chrétien.

Mais si ces nations rejetoient la prédication évangélique, si elles refusoient de connoitre toute la loi, ou de s'y soumettre, à l'instant elles deviendroient coupables de sa violation, et sortiroient de la voie du salut.

Ainsi le christianisme, ou la Religion révélée originairement, a toujours été et sera toujours aussi universelle que la société, puisqu'elle renferme tous les devoirs de l'homme, et par conséquent le principe de sa vie. Elle est, dans ses dogmes, la loi de notre esprit ; dans ses préceptes, la loi de notre cœur et de nos sens. On peut sans doute transgresser ses lois ; mais les ignorer entièrement ou les abolir, il est impossible ; et la transgression ne préjudicie, quelque générale qu'elle soit, ni à l'autorité, ni à l'universalité de la loi.

IX

La perpétuité est un caractère du Christianisme.

Ainsi la Religion est universelle, elle est une comme la raison humaine ; mais comme elle aussi, elle se développe, par un progrès naturel, et dans le genre humain, et dans chacun des individus qui le composent ; de sorte que les hommes et les peuples, qui tous participent à la raison et connoissent la Religion, ne participent pas tous néanmoins à la plénitude de la raison, et ne connoissent pas tous la Religion dans son entier développement ; quoiqu'il n'existe pas un seul peuple ni un seul homme à qui la raison universelle et la Religion ne soient manifestées à un degré suffisant, pour que rien ne leur manque de ce qui est nécessaire à la conservation de la vie physique, morale et intellectuelle.

Et, puisque l'expérience montre qu'il en est ainsi, alors même que les nations semblent avoir atteint le dernier degré

de la corruption, il en est ainsi toujours ; car une moindre corruption n'est qu'un moindre éloignement de la loi de vérité et de la loi d'ordre : d'où il suit que l'universalité de la Religion dans les temps où ses préceptes ont été le plus violés, prouve son universalité dans tous les temps, ou sa perpétuité.

D'ailleurs la Religion n'étant que la loi de notre nature intelligente, cette loi, nécessairement aussi ancienne que l'homme, n'a jamais pu être ignorée de lui ; autrement Dieu lui auroit refusé, en lui donnant la vie, le moyen de la conserver, ce qui est tout ensemble et contradictoire et démenti par le fait, puisque l'homme existe.

Il est donc évident que la Religion a dû commencer avec le monde, et se perpétuer sans interruption (1). C'est une conséquence de son unité, et un dogme du Christianisme. Aussi tous les peuples ont-ils cru que l'antiquité étoit un caractère essentiel de la vraie Religion, et par lequel on la discernoit des superstitions qui la défigurent. Ils ont dit, comme Vincent de Lerins et comme l'Église catholique : Nous reconnoîtrons la vérité avec certitude, et nous nous préserverons de l'erreur, *si nous suivons l'universalité, l'antiquité, le consentement* (2). Que cette règle fût en effet admise par les païens, on l'a déjà vu pour ce qui concerne l'universalité et le consentement commun ; et nous montrerons bientôt qu'ils regardoient également l'antiquité ou l'autorité de la tradition comme le fondement de la vraie foi et du véritable culte. Mais auparavant il est nécessaire de remonter à l'origine de ce culte et de cette foi ou à l'origine de la Religion, pour faire voir comment elle concourt avec l'origine de l'homme, et comment, malgré les altérations plus ou moins considérables

(1) Il n'est pas nécessaire de recourir aux Livres saints pour pouvoir se convaincre que la véritable religion étoit originairement celle du genre humain. Les anciens peuples, quoique livrés à des superstitions extravagantes, conservoient des traces sensibles de l'ancienne tradition, et les semences précieuses des vérités les plus importantes. Cet accord frappant entre des nations qui souvent ne se connoissoient point, qui n'avoient entre elles aucun commerce, prouve évidemment que leurs pères communs avoient une même croyance, une même morale, un même culte ; et que les diverses opinions qui dans la suite partagèrent les hommes n'étoient que des inventions modernes et des altérations de la religion primitive. *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XLII, p. 173, 174.

(2) Hoc est enim verè proprièque catholicum, quod ipsa vis nominis ratioque declarat, quod omnia ferè universaliter comprehendit. Sed hoc ità demùm fiet, si sequemur universitatem, antiquitatem, consensionem. *Vinc. Lirin. Commonitor*, cap. II.

qu'elle a subies en différents lieux dans la suite des âges, elle s'est néanmoins toujours perpétuée, ainsi que le principe qui la conserve.

Plusieurs savants ont prouvé que la croyance de la création du monde (1) et de celle de l'homme, n'étoit ni moins ancienne, ni moins universelle que le genre humain. Platon enseignoit même, ainsi que les stoïciens, que tout ce qui existe a été fait *par le Verbe et la sagesse de Dieu*, qui a formé l'homme à son image, ajoutoit-il ; car la *ressemblance* de l'homme avec Dieu étoit encore un des points de la doctrine commune et traditionnelle.

Nous en voyons l'origine dans l'Ecriture Sainte, qui, nous révélant, pour ainsi parler, le secret de notre nature, nous apprend que le Souverain Être tira du néant notre intelligence, en lui manifestant les vérités et les préceptes qui sont la loi de sa vie, et le fond immuable de la Religion.

« Dieu a créé l'homme de la terre, et l'a formé à son image. « Il lui créa de sa substance un aide semblable à lui. Il leur « donna le discernement, une langue, des yeux, des oreilles, « un esprit pour penser, et il les remplit de la doctrine de « l'intelligence. Il créa dans eux la science de l'esprit (2) ; il « remplit leur cœur de sens, et il leur montra les biens et les « maux. Il fit luire son œil sur leurs cœurs, afin qu'ils con- « nussent la grandeur de ses œuvres, qu'ils célébrassent par « leurs louanges la sainteté de son nom, et qu'ils le glori- « fiassent de ses merveilles. Il leur imposa des devoirs et leur « donna la loi de vie en héritage. Il fit avec eux une alliance « éternelle, et leur manifesta sa justice et ses jugements (3). »

(1) Selon Sanchoniaton, les Phéniciens reconnoissoient que le monde avoit eu un commencement: cette croyance étoit générale, et leur étoit commune avec les autres peuples. Les Chaldéens, au rapport de Bérose, faisoient mention de celui par qui le monde avoit commencé ; les Égyptiens convenoient que ce monde n'avoit pas toujours été ; ce ne fut que fort tard, c'est-à-dire lorsque les Grecs eurent commencé de s'appliquer à la philosophie et de disputer sur tout, que l'origine du monde fut mise en question, et que quelques-uns soutinrent qu'il avoit toujours existé. *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XLI, p, 242 et 243.

(2) Par *la science de l'esprit*, on entend la science de la foi, la connoissance de Dieu, des anges, etc., que Dieu avoit donnée à l'homme en le créant. Sacy, *in hunc loc*.

(3) Deus creavit de terrâ hominem, et secundum imaginem suam fecit illum... Creavit ex ipso adjutorium simile sibi : consilium, et linguam, et oculos, et aures, et cor dedit illis excogitandi : et disciplinâ intellectûs replevit illos. Creavit illis scientiam spiritûs ; sensu implevit cor illorum, et mala, et bona ostendit illis. Posuit oculum suum super corda illorum, ostendere

Voilà donc l'intelligence humaine et la Religion qui naissent ensemble, par la révélation que Dieu fait au premier homme des vérités nécessaires et des devoirs qui en découlent, des dogmes et des préceptes qui forment *la loi de vie*; et cette loi, transmise *en héritage*, se perpétuera par la tradition.

Adam viole ces lois, et se perd avec sa postérité. Le péché et la mort entrent dans le monde. Mais Dieu prend pitié de l'homme; il lui promet un rédempteur qui, jusqu'à Jésus-Christ, n'a jamais cessé d'être attendu par l'universalité du genre humain. Déchus de leur innocence, nos premiers parents reçoivent un commandement nouveau, et l'on voit s'établir le culte expiatoire ou l'usage des sacrifices sanglants, qui dureront jusqu'à l'accomplissement du grand sacrifice qu'ils figurent.

Cependant le genre de corruption que renfermoit la nature humaine depuis la chute d'Adam se développe; l'inclination au mal que nous apportons en naissant se manifeste de plus en plus; les crimes se multiplient et vont irriter dans le ciel la justice du Dieu trois fois saint. Il se résout à exercer sur une race perverse une mémorable vengeance. La terre et ses coupables habitants sont ensevelis sous les eaux; un seul juste échappe avec sa famille au naufrage universel, pour repeupler le monde désert, et sauver le genre humain d'une entière destruction : car alors même que le Tout-Puissant infligeoit à sa créature rebelle une punition si éclatante, une pensée de miséricorde tempéroit encore son courroux, et en arrêtoit les derniers effets : il avoit promis à l'homme tombé un Réparateur, et ses promesses sont sans repentance.

Le déluge dut laisser une impression profonde dans la mémoire des enfants de Noé : aussi toutes les nations ont-elles conservé le souvenir de cette terrible catastrophe, dont notre globe offre partout des traces si évidentes, qu'aucune vérité physique n'est aujourd'hui regardée comme plus certaine par les géologues (1).

illis magnalia operum suorum, ut nomen sanctificationis collaudent; et gloriari in mirabilibus illius ut magnalia enarrent operum ejus. Addidit illis disciplinam, et legem vitæ hæreditavit illos. Testamentum æternum constituit cum illis, et justitiam et judicia sua ostendit illis. *Eccles.*, XVII, 1, 5, 6, 7, 8, 9, 10.

(1) « Je pense donc, avec MM. De Luc et Dolomieu, que, s'il y a quelque chose « de constaté en géologie, c'est que la surface de notre globe a été victime « d'une grande et subite révolution, dont la date ne peut remonter beaucoup « au delà de cinq ou six mille ans; que cette révolution a enfoncé et fait « disparoître le pays qu'habitoient auparavant les hommes et les espèces

Il ne paroît pas que l'erreur ni l'idolâtrie fussent au nombre des désordres qui provoquèrent cet effroyable châtiment (1). *Toute chair,* dit l'Écrivain sacré, *avoit corrompu sa voie sur la terre* (2) ; paroles qui ne réveillent d'autre idée que celle de la violation de la loi morale ; et les hommes en effet étoient encore trop près de la révélation primitive, pour qu'elle fût oubliée, ou obscurcie parmi eux.

Dieu la confirme de nouveau ; il renouvelle son alliance avec les enfants d'Adam (3) ; et l'on ne peut pas douter qu'outre les commandements principaux qui regardent la foi et les mœurs, il n'ait prescrit à Noé les rites mêmes du culte par lequel il vouloit être honoré, puisque nous le voyons, cinq siècles après, parler ainsi à Isaac : « Toutes les « nations de la terre seront bénies dans ta semence, parce « qu'Abraham a obéi à ma voix, qu'il a gardé mes préceptes « et mes commandements, et observé les lois et les céré- « monies (4) que j'ai ordonnées. » Ce commandement divin, reconnu d'ailleurs par tous les peuples, explique seul l'étonnante universalité du sacrifice, et l'uniformité de certains usages religieux chez des nations totalement inconnues les unes aux autres (5).

Descendue d'une souche commune, elles ne perdirent point, en se séparant, la connoissance de la loi qui devoit être leur héritage commun (6) ; et c'étoit une antique croyance des

« d'animaux aujourd'hui les plus connus : qu'elle a, au contraire, mis à sec « le fond de la dernière mer, et en a formé les pays aujourd'hui habités ; « que c'est depuis cette révolution que le petit nombre des individus épargnés « par elle se sont propagés sur les terrains nouvellement mis à sec ; et, par « conséquent, que c'est depuis cette époque seulement que nos sociétés ont « repris une marche progressive, qu'elles ont formé des établissements, « recueilli des faits naturels, et combiné des systèmes scientifiques » Cuvier, *Discours préliminaire des Recherches sur les ossements fossiles des quadrupèdes.* Voyez aussi De Luc, *Lettres géologiques*, Paris, 1798. — André, *Théorie de la surface actuelle de la terre*, Paris, 1806. — Th. Howard, *The scriptural history of the Earth.*

(1) S. Cyril. contr. Julian., lib. I.

(2) Omnis quippè caro corruperat viam suam super terram. *Genes.*, VI, 12.

(3) *Genes.*, cap. VIII et IX.

(4) Benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ, eo quod obedierit Abraham voci meæ et custodierit præcepta et mandata mea, et cæremonias legesque servaverit. *Genes.*, XXVI, 4 et 5.

(5) Grotius. *De verit. Relig. christian.*, lib. I, sectio VII. — *De Jure Belli et Pacis*, lib. II, cap. V, § 13. Clerici, *Comment. in Pentat. in not. supra Levitic.*, cap. XXIII, vers. 10.

(6) C'est surtout de l'Orient, le berceau de la religion, des arts et des sciences, qu'il faut tirer cette tradition primitive sur laquelle nous insistons. C'est de

Hébreux (1), que le premier précepte des *Noachides,* ou le premier commandement donné aux enfants de Noé, et en eux à tout le genre humain, avoit pour but de prévenir la corruption du culte, en ordonnant, comme l'enseignoient les Égyptiens mêmes, *de détester tout ce qui n'étoit pas transmis par les ancêtres.*

Platon assure que les premiers hommes vécurent dans l'innocence, aussi longtemps qu'ils ne s'écartèrent point de ce précepte. « Ils étoient bons, dit-il, principalement à cause de « leur simplicité. Ce qu'ils entendoient dire être honnête, ou « honteux, étoit pour eux la vérité même ; pleins de droiture et « de candeur, ils croyoient et obéissoient. Ils ne connoissoient « point, comme aujourd'hui, cette sagesse qui apprend à soup- « çonner le mensonge ; mais, tenant pour vrai ce qu'on disoit « des dieux et des hommes, ils y conformoient leur vie. »

D'après l'institution divine, la religion universelle ou la vraie religion reposoit donc originairement, comme elle repose encore, sur la tradition, et en aucun temps l'erreur n'a pu entrer dans le monde, que par la violation de cette règle infaillible de vérité.

Mais, lors même qu'ils la violoient, les anciens ne l'abandonnoient pas entièrement ; ils n'en méconnoissoient point l'autorité, et bien des siècles s'écoulèrent avant qu'ils essayassent de s'en former une différente. « La philosophie « traditionnelle, qui ne s'appuyoit pas sur le raisonnement et « l'explication des causes, mais sur une doctrine d'un autre « genre et d'une autre origine, sur la doctrine primitive « transmise des pères aux enfants, me paroît, dit Burnet, « avoir subsisté jusqu'après la guerre de Troie (2). »

Elle se perpétua surtout en Orient (3), comme le remarque

là qu'elle est passée à tous les peuples. Il n'y a point de vérité historique aussi rigoureusement démontrée que l'existence de cette tradition, confirmée par tous les monuments antiques. Fabricy, *Des titres primitifs de la Révélat.*, t. I. *Disc. prélim.*, p. LXXVI.

(1) Vid. Selden, *De Jure natur. et gent. juxta disciplin. Hebræor.*

(2) Durâsse mihi videtur ultrà trojana tempora philosophia traditiva, quæ ratiociniis et causarum explicatione non nitebatur, sed alterius generis et originis doctrinâ primigenâ et πατροπαραδότω. Th. Burnet, *Archæolog. philos.*, lib. I, cap. VI.

(3) La philosophie ne s'enseignoit dans l'Inde, comme dans l'Égypte, que par tradition... ; partout elle ne se transmettoit que de vive voix ; cette manière, en usage chez les anciens druides et chez les gymnosophistes, subsiste encore aujourd'hui dans l'Inde ; leur philosophie, n'ayant point d'autres fondements que la tradition, n'est point contentieuse, et ne donne aucun lieu

Diodore, à propos des Chaldéens, « qu'il loue de n'avoir « point d'autres maîtres que leurs parents ; ce qui fait « qu'ils possèdent une instruction plus solide, et qu'ils ont « plus de foi dans ce qui leur est plus enseigné. Pour les « Grecs, ajoute-t-il, qui ne suivent point la doctrine de leurs « pères, et n'écoutent qu'eux-mêmes dans les recherches qu'ils « entreprennent, courant sans cesse après des opinions nou- « velles, ils disputent entre eux des choses les plus élevées, « et forcent ainsi leurs disciples, continuellement indécis, « d'errer toute leur vie dans le doute, sans avoir jamais rien « de certain. »

Il s'en faut beaucoup cependant que, même à cette époque de désordre, le respect pour l'antiquité fût éteint dans la Grèce, et l'autorité de la méthode traditionnelle entièrement détruite. « Lorsque la philosophie eut accoutumé à disputer « de tout, observe un savant académicien, il s'éleva dans « tous les pays peuplés par les Grecs une foule d'artisans de « systèmes philosophiques, tous plus bizarres les uns que les « autres ; ce qui a fait dire à Cicéron qu'il n'y avoit point « d'extravagance que quelque philosophe n'eût débitée gra- « vement. L'expédient auquel on avoit communément recours, « pour faire passer un nouveau système, étoit d'en rapporter « la première idée à quelques anciens, dont la réputation fût « bien établie (1). »

Le peuple ne prenoit d'ailleurs aucune part aux disputes philosophiques, et ne connoissoit même pas les systèmes qui divisoient les différentes écoles de sophistes ; tant le raisonnement est peu fait pour être le principe des croyances publiques.

Les descendants de Noé conservèrent la tradition qu'ils tenoient de lui, et qu'il tenoit lui-même de ses pères qui avoient vécu avec Adam. C'est ainsi qu'elle se perpétua dans les familles qui furent la tige des premières nations. Dieu,

aux raisonnements subtils ou captieux. *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. LV, p. 218. 220.

(1) M. de la Barre, *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XXIX, p. 71. Les Romains avoient un si grand respect pour l'antiquité, que son nom même, dans le langage usuel, désignoit ce qui est bon, vrai, précieux. *Rien ne doit être plus antique pour l'homme*, c'est-à-dire *plus sacré*, dit Cicéron, en parlant des devoirs de la justice. *Quibus rebus intelligitur, studiis officiisque scientiæ præponenda esse officia justitiæ :... quâ nihil homini esse debet antiquius.* De officiis, lib. I, cap. XLIII, n. 154.

comme nous le lisons dans l'Écriture, préposa sur chacune d'elles un chef pour la guider (1) ; et suivant l'observation d'un ancien Père, elles étoient encore instruites de la vraie doctrine par les patriarches et les saints personnages que Dieu, de siècle en siècle, suscitoit dans ce dessein.

Pour ne pas détruire la liberté de l'homme, et tout ensemble pour assurer la durée du genre humain, il falloit que la connoissance de la loi divine ne se perdît jamais dans le monde, et que l'homme néanmoins pût la violer. Or, nous voyons en effet cette loi toujours connue, et toujours aussi plus ou moins transgressée par les passions, soit dans ce qu'elle ordonne de croire, soit dans ce qu'elle commande de pratiquer.

Les cultes superstitieux ne s'établirent cependant pas immédiatement après le déluge (2). Comment les hommes auroient-ils osé, si hardis qu'ils fussent, dresser des autels sacrilèges sur une terre encore humide des flots de la vengeance de Dieu ? Ni les individus, ni les peuples ne se corrompent en un jour, et l'idolâtrie n'a pu naître qu'au sein d'une corruption déjà profonde. Aussi ne commence-t-on à en découvrir quelques traces qu'assez longtemps après la mort de Noé, lorsque ses descendents, dispersés dans l'Asie et dans l'Afrique, formoient non plus seulement des familles, mais des nations.

Quoi qu'il en soit, les monuments historiques et la tradition générale attestent que les hommes n'adorèrent d'abord qu'un seul Dieu.

Partout ce culte d'un seul Dieu a précédé l'idolâtrie ; comme l'innocence précède le vice, comme l'ordre précède sa transgression. La foiblesse de l'esprit et la corruption du cœur donnent naissance à des pratiques superstitieuses ; elles se répandent, elles se multiplient, elles deviennent enfin générales ; et, ce qu'on ne sauroit trop faire observer, la tradition qui les condamne, la perpétuité ou l'antiquité, n'en demeure pas moins la règle universellement reconnue de la véritable foi et du culte légitime. Mais on abuse de cette règle, on la fausse ; les passions et les préjugés, c'est-à-dire une volonté pervertie et une raison

(1) In unamquamque gentem præposuit rectorem. *Ecclesiast.*, XVII, 14.

(2) Tous les peuples de la terre ont conservé, pendant quelque temps, la religion de Noé, leur père commun, et ne s'en sont écartés que peu à peu, et presque sans s'en apercevoir. *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. LXXI, p. 85. — D'après les traditions orientales, les musulmans croient que les premiers hommes n'avoient qu'une même religion, et qu'ils étoient souvent visités des anges. D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, art. Adam ; t. I, p. 141. Paris, 1783.

rebelle, empêchent qu'on en fasse une juste et complète application. Demandez à l'idolâtre et au protestant ce qui les retient, l'un dans l'idolâtrie, l'autre dans le schisme, ils vous répondront qu'ils suivent la religion de leurs pères. Tous deux avouent le principe qui doit les conduire à la vérité, tous deux refusent d'en tirer la dernière conséquence. Vous suivez la religion de vos pères : ont-ils suivi la religion des leurs ? et si la plus ancienne est la seule vraie, comme votre réponse le suppose et comme l'atteste le monde entier, interrogez donc vos premiers ancêtres, et non leurs coupables descendants.

On n'imaginoit point, dans ces anciens temps, de société purement humaine, ni de législation qui ne reposât sur l'autorité de Dieu. La religion étoit le fondement et la sanction des devoirs, le lien qui unissoit, et les individus dans la famille, et les familles dans l'État ; et comme on voit en elle la société tout entière, c'étoit elle aussi que la société respectoit et défendoit avant tout.

Et ce n'étoient pas seulement les philosophes qui attestoient l'existence de la loi divine, immuable, donnée aux hommes dès le commencement : les anciens poètes la rappeloient au peuple, qui n'en perdit jamais le souvenir. Dans la Grèce idolâtre, il applaudissoit à ces paroles prononcées sur le théâtre d'Athènes :

« Puissé-je jouir du bonheur de conserver toujours la « sainteté dans mes actions et dans mes paroles, selon les lois « sublimes descendues du plus haut des cieux. Le roi de « l'Olympe en est le père, elles ne viennent point de l'homme, « et jamais l'oubli ne les effacera. En elles est un dieu, le « grand Dieu qui ne vieillit point !..... O Dieu, je vous invoque ! « je ne cesserai jamais de mettre en Dieu mon appui. Souve- « rain maître de l'univers, dont l'empire est éternel, montrez « que rien n'échappe à vos regards pénétrants. »

Que ces maximes fussent conformes aux croyances vulgaires, le genre même du poème où elles se trouvent en est la preuve. Euripide, d'ailleurs, les proclame ainsi que Sophocle, et toujours par la bouche du chœur, qui, dans les tragédies grecques, représente le peuple.

« La puissance divine s'exerce avec lenteur, mais son effet « est infaillible. Elle poursuit celui qui, par un triste égare- « ment, s'élève contre le ciel et lui refuse son hommage : sa « marche détournée et secrète atteint l'impie au milieu de « ses vains projets. O fol orgueil, qui prétend être plus sage

« que les sages et antiques lois ! Doit-il coûter à notre foiblesse « d'avouer la force d'un Être suprême, quelle que soit sa « nature, et de reconnoitre une loi sainte, antérieure à tous « les temps. »

Hélas ! après dix-huit siècles de la plus pure lumière, le poète, s'il revenoit au monde, ne pourroit-il pas adresser les mêmes paroles aux hommes de ce temps, et leur demander raison de leur révolte contre Dieu et contre sa loi ? Étonnant abaissement ! Ce sont les païens qui nous accusent, et qui nous condamneront au dernier jugement. L'impie, dans le sein du christianisme, a su trouver un crime plus grand que l'adoration de la créature, et des ténèbres plus profondes que celles de l'idolâtrie.

La loi divine qu'il rejette, Confucius recommandoit de l'avoir sans cesse présente à l'esprit (1). On ne lira point sans quelque étonnement ses paroles, qui montrent d'une manière si frappante l'uniformité de la tradition générale.

« L'ordre établi par le ciel s'appelle *nature* ; ce qui est « conforme à la nature s'appelle *loi* ; l'établissement de la loi « s'appelle instruction.

« La loi ne peut varier de l'épaisseur d'un cheveu (2) ; si « elle pouvoit varier, ce ne seroit point une loi (3).

« La vérité, c'est la loi du ciel (4). »

Le commentateur chinois observe, sur ce passage, que « la « loi céleste est cette raison, cette vérité que le ciel a imposée « aux hommes (5). »

« Se réglant sur les esprits sans avoir de sujet de doute, « ajoute Confucius, le sage connoît le ciel ; attendant sans « inquiétude le saint homme qui doit venir à la fin des siècles, « il connoît les hommes (6). »

« Le commentaire original, qui est particulièrement destiné, « dit M. Rémusat, à faire sentir la suite et l'enchaînement des « idées, et les rapports symétriques que les phrases ont les

(1) *Morale de Confucius*, p. 103. 104. 148.

(2) Admirez la puissance de la vérité qui, à deux mille quatre cents ans de distance, met le même langage dans la bouche de Confucius et de Montesquieu. « La nature des lois humaines est d'être soumises à tous les accidents « qui arrivent, et de varier à mesure que la volonté des hommes change ; au « contraire, la nature des lois de la religion est de ne varier jamais. » *Esprit des Lois*, liv. XVI, ch. XXVI.

(3) *L'Invariable Milieu*, etc., ch. I, § I, 2, p. 33.

(4) *Ibid.*, ch. XX, § 18, p. 81.

(5) *Ibid.*, not., p. 153.

(6) *Ibid.*, ch. XXIX, § 4, p. 108.

« unes avec les autres, fait observer ici les quatre choses qui, « suivant le texte, concourent à former la vertu du sage : la « première *Khao*, l'examen ou la règle de conduite, qu'on « prend chez les anciens ; *Kiao*, l'établissement ou la confor- « mité avec le ciel et la terre ; *Tchi*, ou le témoignage qui se « tire des esprits ; et *Ssé*, l'expectation qui fait que l'on « compte sur la venue du saint homme (1). »

Ainsi partout on retrouve la même règle des croyances, les mêmes devoirs, la même loi, qui tire de Dieu son origine ; et cette loi céleste est reconnue par les habitants du Japon comme par tous les autres peuples de la terre. « Leurs principaux « commandements, qu'ils appellent *divins*, sont, dit Voltaire, « précisément les nôtres (2). » D'Herbelot fait la même remarque au sujet des Tartares et des Mogols (3).

Qu'elle est belle cette tradition qui commence avec le monde, et qui, malgré d'innombrables erreurs, se perpétue sans interruption chez tous les peuples ! Qu'elle est imposante cette parole que Dieu a prononcée à l'origine des siècles, et que tous les siècles redisent avec un saint respect ! Sortie de l'éternité, le temps, comme un long écho, la répète, et la reporte dans l'éternité. Cette parole merveilleuse, image de la Parole *engendrée avant l'aurore* (4), du *Verbe qui est en Dieu et qui est Dieu même* (5), est la raison, la vérité, l'ordre, la loi, la vie ; et il n'y a de vie, de vérité, de raison, qu'en elle. Héritage commun du genre humain (6), elle est *la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde* ; elle l'instruit de ses devoirs et de ses destinées ; elle forme son entendement en formant ses

(1) *L'Invariable Milieu*, not., p. 158.

(2) *Essai sur l'histoire générale et sur les mœurs et l'esprit des nations*, ch. cxx, t. III, p. 193. Édit. de 1736.

(3) *Taourat-Genghiz-Kaniat*, la loi de Genghiz-Khan. C'est un octologue qui contient tous les préceptes du Décalogue, à la réserve de celui qui ordonne la célébration du sabbat. Il est certain que la religion des Mogols approchoit fort du christianisme ; car Genghiz-Khan et ses successeurs ont été toujours amis des chrétiens et ennemis des mahométans, jusqu'à Nicondar Oglou qui se fit musulman, et prit le nom d'Ahmed. *Bibliothèque orientale*, art. Genghiz-Khaniah, t. II, p. 567. Quoique cette loi porte le nom de Genghiz-Khan, il n'en est point l'auteur. C'est l'ancienne loi des Mogols. *Ibid.*, art. Jassa, t. III.

(4) Ex utero ante Luciferum genui te. *Ps.* cix, 3.

(5) Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum. *Joan.*, I, I.

(6) Admirandum est hoc principium creationem mundi complexum : utpotè cùm et mundus legi et lex mundo conveniat, et *homo legi obnoxius mox civis mundi evadat*, dirigens sua facta ad arbitrium naturæ gubernantis hanc rerum universitatem. Philo Judæus *De mundi Opific., Oper.*, p. I.

croyances, elle élève par la foi cet être d'un jour jusqu'à l'*Ancien des jours*, jusqu'à l'Être infini, seul principe de toute existence ; elle purifie son cœur en lui révélant sa misère, et en lui en montrant le remède. L'homme, sans elle, ne seroit qu'un fantôme qui passe et disparoit dans l'ombre : elle l'unit avec ses semblables, en l'unissant avec son auteur.

. . . .

Nous avons prouvé que les anciens croyoient à l'existence d'une loi divine, immuable, universelle, donnée primitivement au genre humain, et qui se prépétuoit dans le monde entier par la tradition (1). Et, puisque cette loi, nécessairement antérieure aux altérations qu'elle avoit pu éprouver, remontoit à l'origine des temps, on devoit la discerner de toutes les erreurs, et la reconnoitre avec certitude à cet éclatant caractère d'antiquité. Cette règle si simple étoit d'ailleurs transmise elle-même comme un des préceptes de la loi imposée aux hommes par le Créateur : aussi fut-elle toujours unanimement admise, quoique, par une suite trop naturelle de l'aveuglement des passions, on la violât souvent dans la pratique.

Quand Solon, Pythagore, Platon, alloient chercher la vérité dans les vieux temples de Memphis et de Saïs, que répondoient les prêtres à leurs questions ? Ils les rappeloient à l'antiquité. « O Grecs, vous êtes des enfants ; il n'y a point de « vieillard dans la Grèce. Votre esprit, toujours jeune, n'a « point été nourri des opinions anciennes transmises par « l'antique tradition ; vous n'avez point de science blanchie « par le temps. »

Socrate enseignoit également que « les anciens, meilleurs « que nous et plus proches des dieux, nous avoient transmis « par la tradition les connoissances sublimes qu'ils tenoient « d'eux. Il faut donc, ajoute-t-il, en croire nos pères, lorsqu'ils « assurent que le monde est gouverné par une intelligence « suprême et remplie de sagesse. S'éloigner de leur sentiment, « *ce seroit s'exposer à un grand danger.* »

(1) « Si l'on avoit tiré la connoissance théologique des propres recherches « des hommes, il est probable que les philosophes postérieurs auroient perfectionné les découvertes de leurs prédécesseurs ; et les hommes qui ont « vécu plusieurs siècles après Pythagore ou Thalès, auroient été plus « instruits des sciences sacrées que ces philosophes. Mais le contraire est la « vérité. Les anciens sages eurent des idées plus pures de Dieu que ceux qui « leur succédèrent, et le genre humain devint, en avançant, plus superstitieux. » Édouard Ryan. *Bienfaits de la religion chrétienne*, t. II, ch. VI, p. 109.

Conformément à la même doctrine, Platon veut qu'on ajoute foi, *sans raisonner*, à ce que les anciens nous ont appris touchant les choses qui concernent la religion. « Nous les croi« rons, dit-il, ainsi que la loi l'ordonne. »

Quoi de plus clair que ces paroles ? Est-il possible d'établir en termes plus exprès l'autorité de la tradition, qui, pour demeurer ferme, n'a nul besoin de l'appui du raisonnement, et contre laquelle on n'est jamais admis à raisonner ? maxime immuable, que Platon opposoit aux impies ou aux *hérétiques* de la première loi, comme saint Jérôme l'oppose aux hérétiques de la loi nouvelle, qui n'est pas une autre loi, mais l'accomplissement de celle que Dieu donna aux hommes dès le commencement.

Et voyez avec quelle netteté, quelle précision, Aristote indiquoit le moyen de la reconnoitre. « Une très ancienne tra« dition de nos pères, parvenue sous le voile de la fable à « leurs descendants, porte que les astres sont des dieux, et « qu'une puissance divine est répandue dans toute la nature. « On a, dans la suite, ajouté beaucoup de choses fabuleuses « à cette tradition ; car plusieurs ont dit que les dieux avoient « des formes semblables à la nôtre, et à celle des animaux, « et mille extravagances pareilles. Mais si, rejetant tout le « reste, on prend uniquement ce qu'il y a de *premier*, c'est« à-dire, la croyance que les dieux sont les premières sub« stances, on la regardera justement comme divine... C'est « ainsi seulement que nous reconnoissons le *dogme paternel*, « ou ce qui étoit cru par les premiers hommes. »

Les lois mêmes consacroient la règle de l'antiquité ; et il falloit qu'on y attachât une haute importance, puisque les ennemis de Socrate s'en servirent pour le perdre, en l'accusant *d'introduire des dieux nouveaux.* C'étoit un crime chez les Romains aussi bien que chez les Grecs (1). La loi des Douze Tables ordonnoit de suivre la religion des ancêtres, c'est-à-dire, selon Cicéron, « de la vénérer comme la religion « donnée par les dieux mêmes, parce que l'antiquité étoit « près des dieux (2). »

(1) Separatim nemo habessit deos : neve *novos*... privatim colunto... Ritus familiæ patrumque servanto. *Lex XII tabul. ap.* Cicer., *De Legib.*, lib. II, cap. VIII. — Non erit in te deus recens, neque adorabis deum alienum. *Ps.* LXXX, 10.

(2) Jam ritus familiæ patrumque servare (lex jubet), id est quoniam antiquitas proximè accedit ad deos, à diis quasi traditam religionem tueri. Cicer., *de Legib.*, cap. XI.

Il n'est pas jusqu'aux oracles qui ne proclamassent ce principe universel. Les Athéniens ayant consulté Apollon Pythien pour savoir à quelle religion ils devoient s'attacher, l'oracle leur répondit : « *A celle de vos pères.* Mais, dirent-ils, nos pères ont changé de culte bien des fois ; lequel suivrons-nous ? *Le meilleur*, répondit l'oracle. » « Et en effet, observe Cicéron, on doit croire que le meilleur est le plus ancien et le plus près de Dieu. » De là cette maxime que les Romains regardoient comme fondamentale : *Il n'y a jamais de raison de changer ce qui est antique* (1). « Chez vous aussi, disoit Ter-
« tullien, il est de la religion d'ajouter foi à l'antiquité (2). »

Du reste, le trait qu'on vient de lire prouve que les païens s'inquiétoient quelquefois des variations qu'ils remarquoient dans leur culte. Les plus sages d'entre eux gémissoient de sa corruption, et ils n'y voyoient d'autre remède que le retour à la religion antique.

Ces voix qui s'élevoient de toutes parts contre le paganisme, cette règle de vérité toujours connue, toujours rappelée au milieu du monde idolâtre, rien ne pouvoit le tirer de son sommeil, rien ne pouvoit vaincre les passions, ni ramener au culte du vrai Dieu les hommes endurcis. Il falloit que la vérité vivante vînt elle-même renverser les autels qui l'outrageoient, et chasser de la terre tous ces dieux déjà chassés du ciel.

Le crime des païens étoit d'autant plus grand, qu'il suffisoit à chaque peuple de sa tradition particulière pour discerner la vraie religion, qui a été la première chez tous les peuples. Et remontant à leur origine, ils auroient trouvé le culte saint pratiqué par leurs pères ; comme en remontant de quelques siecles, tous les protestants trouvent des ancêtres catholiques.

Si les Grecs, corrompus par leur philosophie raisonneuse, ne laissèrent pas de conserver, comme la plus sûre règle des croyances, le principe de la tradition, on ne peut pas douter qu'il ne fût encore plus respecté dans l'Orient, où la tradition même avoit pris naissance. On le trouve expressément établi dans les Védas ; et les Chinois, sur ce point, s'accordent avec les Indiens ou plutôt avec tous les peuples du monde.

La vraie religion étoit, à leurs yeux, la plus ancienne, et ils ne rejetoient le christianisme que parce qu'ils le supposoient

(1) Nihil motum ex antiquo probabile est. *Tit. Liv.*, lib. XXXIV, cap. LIV.
(2) Apud vos quoque religionis est instar fidem de temporibus asserere. *Apologet.*, cap. XIX.

sans examen, comme nous le verrons bientôt, une invention des temps postérieurs.

Quelques siècles avant Jésus-Christ, il s'établit, dans la Grèce, différentes écoles de sophistes, qui, sans avoir égard à la tradition, cherchèrent la vérité par la raison seule, et ne tardèrent pas à ébranler, par cette méthode, toutes les vérités. Plus ils examinoient les hautes questions que la foi décidoit pour les autres hommes, plus leur esprit se troubloit. Dans leur orgueil, ils s'étonnoient de ne pas trouver en eux-mêmes une science infinie ou une certitude parfaite, ils s'étonnoient de n'être pas Dieu ; et d'une curiosité sans bornes sortoit un doute universel...

... Quelques anciens reconnoissoient le vice de cette philosophie aussi vaine que présompteuse ; et, ce qui mérite d'être remarqué, ils la rejetoient principalement à cause de sa *nouveauté*...

... Après dix-sept siècles de christianisme, on a vu cette philosophie, renouvelée en Europe, y produire les mêmes effets qu'elle avoit autrefois produits dans la Grèce et à Rome ; ébranler par le raisonnement les croyances traditionnelles, obscurcir toutes les vérités, nier toutes les lois en niant la loi divine, et creuser un abîme au fond duquel la société toute brisée, toute sanglante, se débat dans des convulsions qu'on peut craindre être le présage de sa fin.

Mais à l'époque même où, chez les anciens, une fausse sagesse minoit peu à peu les fondements de l'État, et affoiblissoit l'intelligence en affoiblissant la foi, il se trouvoit parmi ces philosophes, si ridiculement absurdes quand ils ne parloient que d'après leur seule raison, des hommes attachés encore à l'ordre public, et pénétrés de l'importance des dogmes, sans lesquels nul ordre et nulle existence n'est possible. Or, que faisoient-ils pour les défendre contre l'esprit d'incrédulité ? Par quelle méthode, sur quelle base les établissoient-ils ? Renonçant à la raison philosophique qui ne les conduisoit jamais qu'au doute, ils recouroient à une plus haute raison, à la raison première, d'où émanent les vérités nécessaires, et à la raison universelle, qui les conserve. Qu'on écoute Platon.

« Dieu, *comme l'enseigne l'antique tradition*, ayant en lui-« même le commencement, la fin et le milieu de toutes choses, « fait inviolablement ce qui est bien (1), suivant la nature.

(1) Benè omnia fecit. *Marc.*, VII, 17.

« Toujours il est accompagné de la justice, qui punit les vio-
« lateurs de la loi divine. Quiconque veut s'assurer une vie
« heureuse, se conforme à cette justice (1), et lui obéit avec
« une humble docilité. Mais celui qui s'élève avec orgueil, à
« cause de ses richesses, de ses honneurs, ou de sa beauté,
« celui dont la folle jeunesse s'enflamme d'une insolente pré-
« somption, comme s'il n'avoit besoin ni de souverain, ni de
« maitre, et qu'il fût au contraire capable de conduire les
« autres, Dieu l'abandonne entièrement ; et ce misérable dé-
« laissé, s'associant d'autres malheureux abandonnés comme
« lui, s'applaudit en bouleversant tout ; et il ne manque pas
« de gens aux yeux de qui il paroît être quelque chose ; mais,
« puni bientôt par l'irréprochable jugement de Dieu, il ren-
« verse à la fois et lui-même, et sa maison, et la cité tout
« entière. Or, puisqu'il est ainsi, que doit faire et penser le
« sage ? — Nul doute que le devoir de chaque homme ne soit
« de chercher par quel moyen il sera du nombre des servi-
« teurs de Dieu. — Qu'est-ce donc qui est agréable à Dieu, et
« conforme à sa volonté ? Une seule chose, *selon la parole*
« *ancienne et invariable*, qui nous apprend qu'il n'y a d'amitié
« qu'entre les êtres semblables et qui s'éloignent de tout excès.
« Or, la souveraine mesure de toutes choses doit être, pour
« nous, Dieu, *ainsi qu'on le dit*, bien plus qu'aucun homme,
« quel qu'il soit. Si donc vous voulez être ami de Dieu,
« efforcez-vous de lui ressembler autant qu'il vous sera pos-
« sible. — Le service de Dieu est léger (2) ; celui des hommes
« est dur et pesant. Dieu est la loi de l'homme sage ; la volupté
« est celle de l'intempérant. »

Aristote, après avoir cité le commencement de ce morceau, où Platon parle de la justice qui accompagne Dieu pour punir ceux qui transgressent sa loi, s'écrie : « Heureux, bien heu-
« reux celui qui s'est attaché à cette loi dès le commence-
« ment de sa vie ! »

Comme les autres philosophes, il s'égare dans ses raisonnements sur la nature du premier Principe, et souvent il balbutie des paroles dénuées de sens ; mais, sortant des ténèbres de son esprit, vient-il à rappeler la doctrine antique, alors on croit entendre un chrétien.

(1) Beati immaculati in viâ, qui ambulant in lege Domini. *Ps.* CXVII, I. Qui custodit legem beatus est. *Ps.* XXIX, 18.

(2) Jugum meum suave est, et onus meum leve. *Matth.*, XI, 30.

« C'est une tradition ancienne (1), *transmise partout des « pères aux enfants*, que c'est Dieu qui a tout fait, et que « c'est lui qui conserve tout. Il n'est point d'être dans le « monde qui puisse se suffire à lui-même, et qui ne périsse, « s'il est abandonné de Dieu. C'est ce qui a fait dire à *quel- « ques-uns* des anciens, que tout est plein de dieux ; qu'ils « entrent en nous par les yeux, par les oreilles, par tous nos « sens : discours qui convient à la puissance active de Dieu « plutôt qu'à sa nature. Oui, Dieu est véritablement le géné- « rateur et le conservateur de tous les êtres, quels qu'ils soient, « dans tous les lieux du monde. Mais il ne l'est pas à la « manière du foible artisan, dont l'effort est pénible et dou- « loureux ; il l'est par sa puissance infinie, qui atteint, sans « aucune peine, les objets les plus éloignés de lui (2). Assis « dans la première et la plus haute région de l'univers, *au « sommet du monde*, comme l'a dit le poète, il se nomme (3) « le Très-Haut. »

Comment pourroit-on maintenant ne pas convenir que les anciens connoissoient également et les hautes vérités qui appartiennent à la première révélation, et le moyen de les distinguer des erreurs qu'on y ajouta dans la suite ? Mais personne n'a mieux établi que Cicéron le principe de la perpétuité, et l'autorité de la tradition. Il faut l'entendre, l'admirer, et gémir de ce que, sachant si bien comment on pouvoit discerner les véritables dogmes et le culte véritable des opinions fausses et des superstitions qui les défiguroient, il ait lâchement cédé, sur tant de points essentiels, aux préjugés de son siècle, et n'ait pas osé attaquer de front le paganisme qu'il méprisoit (4).

« Lorsque, levant nos regards au ciel, nous considérons ces « grands corps qui roulent dans l'immensité, qu'y a-t-il de « plus clair, de plus évident, qu'ils sont régis par une intel- « ligence divine ? S'il n'en étoit pas ainsi, comment Ennius « auroit-il pu dire, avec l'assentiment universel : *Contemplez*

(1) Cette traduction est de l'abbé le Batteux.

(2) Attingit ergo à fine usque ad finem fortiter. *Sapient.*, VIII, I.

(3) Tu solus altissimus. *Ps.* LXXXII, 19.

(4) La même chose arrive aujourd'hui chez les protestants. A peine trouveroit-on un homme instruit et de bonne foi qui ne méprise le protestantisme, et n'en reconnoisse en lui-même la fausseté, Mais on ne laisse pas pour cela d'y rester attaché et de le défendre, soit par des considérations politiques, soit par des intérêts temporels, soit par habitude, soit enfin *par une crainte secrète de la vérité et des devoirs qu'elle impose.*

« *cette sublime lumière, Jupiter que tous invoquent.* Et ce « Jupiter, qu'est-ce sinon le souverain maître de l'univers, « qui gouverne tout par sa volonté, et comme l'appelle le « même Ennius, *le Père des dieux et des hommes*, le Dieu « tout-puissant et présent partout ? Celui qui douteroit de son « existence, je ne comprends pas certes pourquoi il ne pour- « roit point douter de l'existence du soleil ; car l'un n'est « pas plus évident que l'autre. Si cette connoissance n'étoit « pas certaine, si cette croyance n'étoit point inébranlable- « ment affermie dans nos âmes, *elle ne demeureroit pas tou- « jours stable, elle ne seroit pas confirmée par la longueur « du temps, elle n'auroit pu se fortifier avec les siècles et « le cours des âges.* Car nous voyons les opinions vaines et « fausses s'évanouir en vieillissant... Mais le temps, qui efface « les rêves de l'opinion, confirme les jugements de la « nature (1). »

Ainsi la perpétuité est le caractère de ce qui est vrai ; et quel autre moyen de reconnoître la perpétuité d'un dogme ou d'une loi, que la tradition des ancêtres ? Aussi est-ce cette tradition que Cicéron propose pour règle des croyances ; le raisonnement, comme il le dit, n'étant propre qu'à ébranler les vérités les plus certaines.

« J'ai toujours défendu, je défendrai toujours les croyances « que nous avons reçues de nos pères, touchant les dieux « immortels et le culte qui leur est dû ; et les discours d'au- « cun homme, savant ou ignorant, n'ébranleront jamais en « moi ces croyances. Voilà quels sont, Balbus, les sentiments

(1) Quid enim potest esse tam apertum, tamque perspicuum, cùm cœlum suspeximus, cœlestiaque contemplati sumus, quàm esse aliquod Numen præstantissimæ mentis, quo hæc regantur ? Quod ni ita esset, qui potuisset assensu omnium dicere Ennius :

Aspice hoc sublime candens, quem invocant omnes Jovem ?

Illum vero et Jovem, et dominatorem rerum, et omnia nutu regentem et, ut idem Ennius :

. . . . Patrum divûmque hominumque,

et præsentem, ac præpotentem Deum. Quod qui dubitet, haud sanè intelligo cur non idem sol sit, an nullus sit, dubitare possit. Quid enim est hoc illo evidentiùs ? Quod nisi cognitum comprehensumque animis haberemus, *non tam stabilis opinio permaneret, nec confirmaretur diuturnitate temporis, nec unà cum sæculis, ætatibusque hominum inveterare potuisset.* Etenim videmus cæteras opiniones fictas atque vanas diuturnitate extabuisse..... Opinionum enim commenta delet dies ; naturæ judicia confirmat. Cicer., *De nat Deor.*, lib. II, c. II, n. 4 et 5.

« de Cotta, les sentiments du pontife. Expliquez-moi mainte-
« nant les vôtres ; car je dois apprendre de vous, qui êtes
« philosophe, la raison de la religion ; *et je dois croire nos*
« *ancêtres, lors même qu'ils n'apportent aucune raison de*
« *ce qu'ils nous enseignent* (1). »

Balbus, qui venoit de faire un long discours sur la nature des dieux, répond qu'il est inutile d'y rien ajouter, puisque Cotta est convaincu de leur existence.

C'est ainsi que le raisonnement ébranloit peu à peu les croyances publiques, en affoiblissant dans les esprits l'autorité de la tradition.

L'immortalité de l'âme étoit un dogme non moins universel et non moins ancien que celui de l'existence de la Divinité.

Cependant Cicéron lui-même, lorsqu'il ne consultoit que la seule raison, ne pouvoit parvenir à s'assurer pleinement de l'immortalité pour laquelle il sentoit que son âme étoit faite (2). Pour dissiper ses inquiétudes, il ne falloit rien moins que le consentement de tous les peuples (3), et le témoignage de l'antiquité, *qui, plus près de l'ori-*

(1) Opiniones quas à majoribus accepimus de diis immortalibus sacra, cæremonias, religionesque..... Ego eas defendam semper, semperque defendi : nec me ex eâ opinione, quam à majoribus accepi de cultu deorum immortalium, ullius unquàm oratio aut docti, aut indocti movebit..... Habes, Balbe, quid Cotta, quid pontifex sentiat. Fac nunc ergo intelligam tu quid sentias ; a te enim philosopho rationem accipere debeo religionis ; majoribus autem nostris, etiam nullâ ratione redditâ, credere. *De nat. Deor.*, lib. III, c II, n. 5 et 6.

(2) Nùm eloquentiâ Platonem superare possumus ? Evolve diligenter ejus eum librum qui est de animo ; ampliùs quod desideres, nihil erit. — Feci, mehercule, et quidem sæpius : sed nescio quo modo, dùm lego, assentior ; quum posui librum, et mecum ipse de immortalitate animorum cœpi cogitare, assentio omnis illa elabitur. *Tuscul. Quæst.*, lib. I, c. XI, n. 25. — Ce que disoit Cicéron, les philosophes modernes l'ont répété, et rien n'est plus curieux et plus ins- tructif que ces rapprochements, qui prouvent l'éternelle impuissance de la raison humaine abandonnée à elle-même. Suivant Gibbon, les plus sublimes efforts de la philosophie ne peuvent nous donner qu'un foible désir, une foible espérance, et tout au plus une foible probabilité d'un état futur dont l'existence ne peut être certaine que par une révélation divine. « Since there fore the most sublime efforts of philosophy can extend no farther « than feebly to point out the desire, the hope, or, at most, the probability of « a future state, there is nothing, except a divine revelation, that can ascertain « the existence, and describe the condition of the invisible country which is « destined to receive the souls of men, after their separation from the « body. » *The Hist. of the Decline and Fall*, etc., t. II, ch. XV, p. 244. *Éd. de Basle.*

(3) Permanere animos arbitramur consensu nationum omnium. *Ibid.*, c. XVI, n. 36.

gine et de Dieu même, savoit mieux ce qui étoit vrai (1).

Aristote, cité par Plutarque, parle du bonheur de l'autre vie, comme d'une croyance si ancienne, que l'on n'en peut assigner ni le commencement, ni l'auteur, et qui s'est perpétuée sans interruption depuis les âges les plus reculés. Plutarque insiste sur cette tradition, et s'en sert pour prouver qu'il existe un séjour où les hommes vertueux seront récompensés après leur mort. La punition des méchants formoit un autre point de doctrine primitive, et voici ce qu'en dit Platon : « On doit certainement toujours croire à l'antique et « sacrée tradition qui nous enseigne que l'âme est immor- « telle, et qu'après sa séparation d'avec le corps, un juge « inexorable lui inflige les supplices qu'elle a mérités. »

Si maintenant nous passons aux extrémités de l'Orient, nous trouverons dans un seul exemple, l'invincible preuve que le principe de perpétuité y fut toujours reconnu pour règle de foi (2), et que ce principe, appliqué par un esprit sincère et par une âme droite, conduit infailliblement au christianisme, qui, dans sa constante unité, n'est que le développement prédit, et attendu pendant quarante siècles, de la religion primordiale. Nous avons parlé d'un prince de la famille impériale, qui, ayant embrassé la religion chrétienne à la Chine, publia, dans un écrit extrêmement remarquable, les motifs de sa conversion. Parmi ces motifs, l'*antiquité* paroît être celui qui le frappoit davantage, et celui qui avoit aussi le plus frappé tous les hommes de bonne foi, quand le christianisme fut annoncé dans ce vaste empire. Nous espérons qu'à cause de l'importance du sujet, on voudra bien nous pardonner une citation un peu longue peut-être.

« Vers la fin de la dynastie des *Ming*, plusieurs savants « d'Europe sont venus prêcher la religion chrétienne : ils « ont composé des livres. Ce sont eux qui les premiers ont « donné une vraie et juste idée du suprême Empereur du « ciel, dont il est tant parlé dans les livres classiques, en nous

(1) Auctoribus quidem ad istam sententiam... uti optimis possumus ; quod in omnibus causis et debet et solet valere plurimùm : et primùm quidem omni antiquitate ; quæ quo propiùs aberat ab ortu et divinâ progenie, hoc meliùs ea fortassè quæ erant vera cernebat. *Ibid.*, c. XII, n. 29.

(2) C'étoit celle des Arabes. « Ils se fondent sur leurs *traditions paternelles*, « qui paroissent leur avoir conservé la mémoire de la création du monde, « celle du déluge, et des autres premiers événements qui servent à établir la « foi d'un Dieu invisible, et la crainte de ses jugements. » Boulainvill., *Vie de Mahomed*, liv. II, p. 190.

« éclairant sur sa nature... Si on veut faire le parallèle de ce « que nous enseignent ces savants étrangers, avec la doc- « trine de nos anciens sages et philosophes, nous y trouve- « rons une grande ressemblance ; de même que cette doc- « trine, comparée avec les rêveries et les mensonges de nos « sectaires *modernes*, en est aussi éloignée que le ciel et la « terre le sont entre eux (1)... »

« Il faut convenir que la religion du vrai Dieu renferme « quantité de mystères profonds et incompréhensibles à « l'esprit humain ; mais aussi tous ceux qui en ont en- « tendu parler ont été extrêmement contents des preuves « qu'on en apportoit. Une seule chose les arrêtoit, *c'est que « nos anciens sages et nos lettrés ne s'en étoient point « expliqués dans leurs livres, et ne l'avoient point suivie* ; « aussi se sont-ils contentés de lire ces livres et de les ad- « mirer, *sans se mettre en peine d'aller plus avant*, et at- « tendant toujours que quelques personnes d'un savoir émi- « nent leur fissent comme toucher au doigt la vérité, afin de « les déterminer à suivre cette religion, ou à la rejeter. Eh ! « qui ne sait combien nous avons eu de grands hommes qui « ont reconnu que cette religion est la véritable, et la seule « qui doive être embrassée ? Dans certain livre composé par « notre docteur *Lieou-Yug*, n'est-il pas prouvé comment ces « grands hommes ont successivement mis au jour avec beau- « coup de clarté leurs pensées sur cet article ? Dès le com- « mencement que cette loi a été annoncée dans notre empire, « le ministre fameux *Sin-Kouang-Ki* démontra la vérité de la « doctrine qu'on prêchoit... Depuis, tous ceux qui ont écrit, et « tous les lettrés ont puisé dans cette source et se sont étudiés « à l'envi de faire connoître la grandeur de Dieu et la subli- « mité de ses œuvres ; *tout ce qu'ils en disent est parfaite- « ment conforme à la doctrine de nos anciens livres et à la « tradition constante de nos sages.* Que disent *Li-ngo-tse*, « *Li-tche-tsao* ? Leurs écrits ne sont autre chose qu'un par- « fait énoncé de la loi chrétienne, et qu'un développement « de son excellente morale. *Yang-hong-yven* et *Ting-kium* « s'accordent à publier *que cette loi n'est point nouvelle ni « extraordinaire*, qu'elle a une entière ressemblance avec ce « que *Yao, Chun, Tcheou-kong, Kong-tze*, nous ont enseigné. « *Oouang-mo-tchong*, *Kiatche*, tiennent le même langage ;

(1) Motifs du prince Jean pour embrasser la religion chrétienne. *Lettres édif.*, tom. XX, p. 351, 352. *Ed. de Toulouse*, 1811.

« *Tcheou-kong, Kong-tze*, expliquent cette doctrine en expli-
« quant la leur. *Tching-hoën-fou, Leang-tsai*, disent que cette
« doctrine s'appuie à merveille de celle de nos anciens sages,
« *qu'elle est le bonheur de tous les siècles et de tous les*
« *âges*, sans en avoir aucun mal à redouter. Les savants de
« l'Europe qui nous l'ont apportée, selon *Lieou-tsing-choui*,
« *Yuen-tchang*, doivent être regardés comme nos fidèles ci-
« toyens, à qui nous avons des obligations essentielles. Selon
« *Hiong-tanche, Ming-yu*, la loi chrétienne s'accorde entiè-
« rement avec les enseignements de *Fo-hi, Ouen-ouang*,
« *Tcheou-kong, Kong-tze*; et même *elle renferme quelque*
« *chose de plus parfait*... C'est le témoignage que rendent
« encore à la sainte loi *Fong-ko-tu, Yug-kin*, en assurant
« que chacun de ses articles porte l'empreinte du vrai, sans
« l'alliage de la moindre fausseté... Tous nos lettrés, disent
« *Tching-ming, Fong-y*, qui ont écrit beaucoup sur le *li*, sur
« le *ki*, sur le *vou-kie*, le *tai-kie* (systèmes des philosophes),
« ressemblent à des personnes dont l'estomac est surchargé
« et incapable de digestion... *Ye-heang-kuo* dit... que si on
« vouloit faire suivre les enseignements des trois premières
« dynasties, il ne croit pas qu'on en pût venir à bout sans
« le secours de la religion chrétienne. Le sentiment du *Sun-*
« *hoa-yuen* est, que cette religion si sainte *est bien supé-*
« *rieure à tous les cultes anciens et nouveaux*, que les forces
« humaines n'y peuvent pas atteindre, et que son établisse-
« ment marque bien son auteur. Enfin, *Chin-quang-yu*
« s'exprime ainsi : Tous les écrits publiés en faveur du
« christianisme sont si solides et si éloquents, qu'on ne
« trouve point de termes pour les louer; leurs auteurs
« éclairés, et dont le nombre est très grand, après avoir étu-
« dié les dogmes de la religion, en ont fait voir la solidité, et
« ont pris plaisir à nous les développer. *Les anciens et ceux*
« *qui les ont suivis ont tous parlé le même langage, de quel-*
« *que nation qu'ils fussent; leur éloignement n'a point em-*
« *pêché qu'ils ne fussent d'accord.* Que conclure de là? que
« la religion chrétienne est très véritable, qu'elle est seule
« la véritable, et qu'il faut par conséquent la suivre, s'étu-
« dier à la connoître toujours davantage, et s'efforcer de
« mettre en pratique ses saintes lois, pour obtenir un bon-
« heur éternel (1). »

(1) Motifs du prince Jean, etc. *Lettres édif.*, t. XX, p. 363-367.

Commenter ce passage, ce seroit l'affaiblir : les réflexions que nous pourrions faire se présentent d'elles-mêmes à tous les esprits.

Mais observez la conformité de la doctrine universelle avec la doctrine de nos Livres saints. Nous avons trouvé partout la croyance d'une loi divine, immuable, principe de toute vérité et de toute justice, et qui se conserve par la tradition. Or, que dit l'Écriture?

« La loi de Dieu est parfaite, elle convertit l'âme ; le témoi-« gnage de Dieu est vrai, il donne la sagesse à l'homme « simple (1). »

Voilà donc la loi éternelle (2), qui n'est que le *témoignage* de Dieu, sa *parole*, ses *commandements* (3), ses *jugements* (4), sa *vérité* (5), sa *justice* (6), comme l'appelle le roi-prophète, dans cet hymne admirable où il s'écrie : « Je garderai les « témoignages de votre bouche (7) ; une croyance sans me-« sure est due à vos témoignages, ô mon Dieu (8) ! »

Et ce témoignage divin, comment se perpétuoit-il ? toujours par le témoignage, par la tradition, qui conserve tout, même la parole, même la pensée.

« Souviens-toi des jours anciens, repasse dans ton esprit « les générations successives : interroge ton père, et il t'ins-« truira, tes aïeux, et ils te diront (9). »

S'agit-il de montrer la fausseté des cultes idolâtriques et la vanité des idoles (10) : *Ils n'étoient pas dès le commencement*, dit l'Écrivain sacré. Et c'est aussi en prouvant la *nouveauté* du paganisme, que les Pères combattoient ce grand égarement du cœur humain (11).

(1) Lex Domini immaculata convertens animas : testimonium Domini fidele, sapientiam præstans parvulis. *Ps.* XVIII, 8. Nous avons traduit sur l'hébreu.

(2) In æternum, Domine, verbum tuum permanet in cœlo. *Ps.* CXVIII, 89.

(3) *Ibid.*, v. 4.

(4) *Ibid.*, v. 43.

(5) *Ibid.*, v. 86.

(6) *Ibid.*, v. 94.

(7) Custodiam testimonia oris tui. *Ibid.*, v. 88.

(8) Testimonia tua credibilia facta sunt nimis. *Ps.* XCII, 5.

(9) Memento dierum antiquorum, cogita generationes singulas, interroga patrem tuum, et annuntiabit tibi ; majores tuos, et dicent tibi. *Deut.*, XXXII, 7.

(10) Neque enim erant ab initio. — *Sapient.*, XIV, 13.

(11) Laudatis semper antiquos, sed novè de die vivitis. Per quod ostenditur, dùm à bonis majorum institutis deceditis, ea vos retinere et custodire quæ non debuistis, cùm quæ debuistis non custoditis. — Tertul., *Apologet. adv.*

On savoit qu'il avoit existé *toujours* une loi *divine partout la même*; c'est-à-dire qu'on reconnoissoit l'existence d'une loi une, universelle, perpétuelle, sainte, en un mot, de la vraie religion, qu'on pouvoit aisément, à ces caractères, discerner des religions fausses. On étoit donc coupable de la violer, comme on est coupable de la violation de toute loi qu'on peut connoître ; et l'on ne sauroit justifier l'idolâtrie, sans justifier en même temps l'homicide, le vol, l'adultère, tous les vices et tous les crimes, puisque la loi qui les défend est identiquement la même loi qui défend le culte des idoles.

Quelque général qu'il fût, on ne doit pas croire cependant que le vrai Dieu n'eût aucun adorateur parmi les nations, ni qu'avec tant de moyens de s'instruire de sa loi, elle fût pour tous les hommes un objet d'indifférence. Saint Jean parle des *enfants de Dieu* qui étoient dispersés parmi les gentils. « Je ne pense pas, dit saint Augustin, que les Juifs mêmes « osassent prétendre que, depuis l'élection de Jacob, nul, « excepté les Israélites, n'a été du nombre de ceux qui ap- « partiennent à Dieu. » Et après avoir cité l'exemple de Job, il ajoute : « Je ne doute point que la Providence divine n'ait « ménagé cet exemple, pour nous apprendre qu'il a pu y « avoir aussi, parmi les autres nations, des hommes qui, vi- « vant selon Dieu et lui étant agréables, appartenoient à la « Jérusalem spirituelle (1). »

Bossuet va bien plus loin, et l'on aime à voir ce grand homme, si peu suspect de relâchement dans la doctrine, étendre, pour ainsi parler, son espérance, comme Dieu lui-

Gent., c. VII, et *ibid.*, c. XXV, XXVI, XLVII. — Theoph., *ad Autolyc.*, lib. II, n. 33 et seq. — Euseb., *Præp. Evang.*, lib. II. c. I et seq. — Lactant., *Divin. instit.*, lib. I. — *De falsâ relig.*, c. IX et seq. lib. IX. — *De verâ sapient. et relig.*, c. I, et alibi passim. — *Epitome divin. instit.*, c. XXIV. — Julien avouoit le principe, et l'un des reproches qu'il faisoit à la religion chrétienne, c'est qu'elle n'avoit pas, selon lui, de fondement dans l'antiquité. Cyril., *adv. Julian.*, lib. I. On a pu voir, dans ce chapitre et le précédent, l'absurdité de ce reproche. Il sert du moins à prouver qu'on reconnoissoit universellement que le caractère de perpétuité étoit essentiel à la vraie religion.

(1) Nec ipsos Judæos existimo audere contendere, neminem pertinuisse ad Deum, præter Israelitas, ex quo propago Israel esse cœpit... Divinitùs autem provisum fuisse non dubito, ut ex hoc sciremus etiam per alios gentes esse potuisse, qui secundum Deum vixerunt eique placuerunt, pertinentes ad spiritualem Jerusalem. S. August., *De civit. Dei*, lib. XVIII, c. XLVII. — On a même vu des princes chercher à abolir le culte des idoles, et à rétablir le culte du vrai Dieu. Deux rois de suite tentèrent cette sainte entreprise dans l'Yemen, environ trois siècles avant Jésus-Christ. Voyez la *Vie de Mahomed*, par le comte de Boulainvilliers, p. 109.

même se plaît à dilater sa miséricorde. « Il est vrai (ce sont « ses expressions) que depuis la loi de Moïse les païens « avoient acquis une certaine facilité plus grande de con- « noître Dieu, par la dispersion des Juifs, et par les prodiges « que Dieu avoit faits en leur faveur ; en sorte que le « nombre des particuliers qui l'adoroient parmi les gentils, « *est peut-être plus grand qu'on ne pense.* » Et encore : « Chaque particulier pouvoit profiter des grâces générales, « *et il ne faut point douter qu'il n'y ait eu un grand nombre* « *de ces croyants, dispersés parmi les gentils dont nous ve-* « *nons de parler* (1). »

Quand Jésus-Christ parut dans le monde, il n'apporta point une loi différente de celle que Dieu avoit donnée au premier homme, et dont la connoissance s'étoit perpétuée par la tradition chez tous les peuples ; *il ne vint pas la détruire, mais l'accomplir* (2) ; et la loi évangélique n'est que le développement, ou, comme parle saint Irénée, l'*extension*, la *dilatation* (3) de la loi une et universelle révélée dès l'origine. C'est l'unanime enseignement des Pères (4), et ce que Tertullien, en particulier, explique admirablement.

« Sur quel fondement, dit-il aux Juifs, pourriez-vous « croire que Dieu, qui a créé et qui gouverne l'univers, « Dieu, l'auteur de l'homme et le propagateur de toutes les « nations, n'eût donné la loi qu'à un seul peuple par Moïse, « à l'exclusion de tous les autres peuples ? S'il ne l'avoit pas « donnée à tous, il n'auroit point permis que les prosélytes

(1) Lettre à M. Brisacier.

(2) Nolite putare quoniam veni solvere legem aut prophetas : non veni solvere sed adimplere. *Matth.*, v, 17.

(3) Hoc autem quod præcepit..... neque solventis legem, sed adimplentis, et extendentis, et dilatantis. S. Iren., *Cont. Hæres.*, lib. IV, cap. XIII, p. 242. *Ed. Benedict.*

(4) « Au commencement, dit saint Chrysostome, Dieu, en formant l'homme, « lui donna la loi naturelle. » Combattant ensuite ceux qui nient l'existence de cette loi divine : « D'où viennent donc, continue-t-il, toutes ces lois qu'ont « écrites les législateurs, sur les mariages, l'homicide, les testaments, les dé- « pôts, etc. ? Sans doute ils les avoient reçues de leurs aïeux, et ainsi toujours « en remontant. Mais les premiers, de qui les tenoient-ils ?... Il est clair que « c'étoit la loi que Dieu donna à l'homme en le créant. Que signifie le mot « de saint Paul, *qu'ils périront sans la loi ; leurs pensées et leur conscience* « *les accusant, et non pas la loi ?* S'ils n'avoient pas eu la loi de la conscience, « même en péchant, ils ne devoient pas périr. Et comment ont-ils péché sans « la loi ? Quand donc l'apôtre dit *sans la loi*, il ne dit point qu'ils n'ont pas « eu de loi, mais qu'ils n'ont pas eu de loi écrite, et qu'ils ont eu la loi de « nature. » *Homil.* XII, *ad popul. Antiochen.*, *Oper.* tom. II, p. 127, 129, 130. — Naturæ et disciplinæ una est lex. Clem. Alexand., *Strom.*, lib. I, p. 356.

« d'entre les nations y eussent accès. Mais, ainsi qu'il con-
« vient à la bonté de Dieu et à sa justice, comme auteur du « genre humain, *il a donné la même loi à toutes les nations;* « à certains temps fixés, il en a promulgué les préceptes, « quand il l'a voulu, et comme il l'a voulu. Au commence- « ment du monde, il a donné la loi à Adam même et à Ève. Et « dans cette loi donnée à Adam nous reconnoissons tous les « préceptes proclamés ensuite en détail par Moïse... La loi « primitive donnée à Adam et Ève dans le paradis est donc « comme *la matrice* de tous les commandements de Dieu... « Dans cette loi divine, primordiale, et universelle, tous les « préceptes de la loi postérieure, qui ont germé en leur « temps, étoient renfermés (1). »

Tertullien montre ensuite que les patriarches ne se sont sanctifiés et n'ont été agréables à Dieu, que par l'observation de cette loi, qui n'étoit pas néanmoins, non plus que celle de Moïse, *la loi principale* (2) ; et il fait voir que l'une et l'autre supposoient et annonçoient un dernier développement qui s'est accompli par Jésus-Christ et en Jésus-Christ.

Et comme la loi primordiale et la loi de Moïse reposoient sur le témoignage de Dieu qui se perpétuoit par la tradition, la loi évangélique repose également sur le témoignage de Dieu, perpétué par la tradition.

« Si nous recevons le témoignage des hommes, le témoi- « gnage de Dieu est plus grand : et ce plus grand témoi-

(1) Cur etenim Deus universitatis conditor, mundi totius gubernator, hominis plasmator, universarum gentium sator, legem per Moysen uni populo dedisse credatur ; et non omnibus gentibus attribuisse dicatur ? Nisi enim omnibus eam dedisset, nullo pacto ad eam etiam proselytos ex gentibus accessum habere permitteret. Sed ut congruit bonitati Dei et æquitati ipsius, utpote plasmatoris generis humani, *omnibus gentibus eamdem legem dedit;* quam certis et statutis temporibus observari præcepit, quando voluit, et per quos voluit, et sicut voluit. Namque in principio mundi, ipsi Adæ et Evæ legem dedit... In hàc enim lege Adæ datâ, omnia præcepta condita recognoscimus, quæ posteà pullulaverunt data per Moysen... Primordialis lex est enim data Adæ et Evæ in paradiso, quasi matrix omnium præceptorum Dei... Igitur in hâc generali et primordiali lege Dei, omnia præcepta legis posterioris specialiter indita fuisse cognoscimus, quæ suis temporibus edita germinaverunt. Tertullian., *adv. Judæos, cap.; Oper.*, p. 184. *Édit. Rigalt.*

(2) Undè intelligemus Dei legem ante Moysen, nec in Coreb tantùm aut in Sinâ et in Eremo, sed antiquiorem primùm in paradiso, post patriarchis, atque ità et Judæis certis temporibus reformatam ; ut non jam ad Moysi legem ità attendamus, quasi ad principalem legem, sed ad subsequentem, quam certo tempore Deus et gentibus exhibuit et repromissam per Prophetas in melius reformavit, et præmonuit futurum. Tertullian., *ibid.*, p. 184, 185.

« gnage de Dieu est celui qu'il a rendu de son Fils. Celui qui « croit dans le Fils de Dieu a le témoignage de Dieu en soi. « Celui qui ne croit point au Fils déclare que Dieu est men- « teur ; parce qu'il ne croit point au témoignage que Dieu a « rendu de son Fils (1). »

« Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi (2). Celui qui « croit en moi, ne croit pas en moi mais en celui qui m'a en- « voyé (3). »

Ainsi nous croyons à Jésus-Christ sur le témoignage de Dieu : voilà le fondement de notre foi, et Jésus-Christ lui-même (hommes d'orgueil, philosophes, sectaires, entendez ceci), et Jésus-Christ lui-même, fils de Dieu, égal à son Père, ne parle point en son propre nom (4). « Celui qui m'a en- « voyé est vrai ; et je ne dis dans le monde que ce que j'ai « entendu de lui (5). — Je leur ai donné les paroles que vous « m'avez données ; et ils les ont reçues..., et ils ont cru que « vous m'avez envoyé (6). »

Est-ce assez pour confondre la raison superbe et imbécile qui n'interroge et ne veut écouter qu'elle-même ? Non, il faut qu'elle reçoive encore une leçon plus étonnante. Jésus-Christ promet à ses disciples de leur envoyer l'esprit sanctificateur, pour les consoler et pour achever de les instruire. Or, que dira cet Esprit, qui possède toute vérité, puisqu'il est Dieu ? C'est ici qu'il faut mettre son front dans la poussière. « Lorsque cet esprit de vérité viendra, il vous enseignera « toute vérité : car il ne parlera point de lui-même, mais il « dira tout ce qu'il aura entendu (7). »

(1) Si testimonium hominum accipimus. testimonium Dei majus est : quoniam hoc est testimonium Dei, quod majus est, quoniam testificatus est de Filio suo. Qui credit in Filium Dei, habet testimonium Dei in se. Qui non credit Filio, mendacem facit eum : quia non credit in testimonium quod testificatus est Deus de filio suo. *Joan.*, I Ép, V, 9 et 10.

(2) Creditis in Deum, et in me credite, *Joan.*, XIV, I.

(3) Qui credit in me, non credit in me, sed in eum qui misit me. *Ibid.*, XII, 44.

(4) Verba, quæ ego loquor vobis, à me ipso non loquor. *Joan.*, XIV, 10.

(5) Qui me misit verax est ; et ego quæ audivi ab eo, hæc loquor in mundo. *Joan.*, VIII, 26. — Quæ ergo loquor, sicut dixit mihi Pater, sic loquor. *Ibid.*, XII, 59.

(6) Verba, quæ dedisti mihi, dedi eis ; et ipsi acceperunt... et crediderunt quia tu me misisti. *Ibid.*, XVII, 8.

(7) Cùm autem venerit ille spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem : non enim loquetur à semetipso, seb quæcumque audiet loquetur. *Joan.*, XVI, 13. — Ab illo audiet à quo procedit. Audire illi scire est... Quia ergo non est *à semetipso, sed ab illo* à quo procedit à quo illi est essentia, ab illo scientia,

Tradition merveilleuse, dont l'origine se cache dans les profondeurs du Souverain Être, où l'Esprit-Saint lui-même *écoute*, pour nous la redire, autant que nous la pouvons connoître, cette vérité immuable, infinie, qui est la Parole vivante que le Père éternellement prononce en lui-même !

Ainsi la Religion n'est qu'un enchaînement indissoluble de témoignages qui remontent jusqu'à Dieu. Saint Paul, de même que saint Jean, appelle la loi évangélique *le témoignage de Jésus-Christ* : et ce témoignage nous le connoissons par celui des apôtres, et enfin par le témoignage toujours un, universel, perpétuel, de l'immense société chrétienne.

La vérité, en se développant, n'a point changé, non plus que le moyen de la discerner de tout ce qui n'est pas elle. La règle est constamment la même : *Ce qui a été cru toujours, partout, et par tous. Car cela est vraiment et proprement catholique, comme la force même du mot le fait assez entendre, qui comprend tout presque universellement. Jamais donc nous ne nous écarterons de la vérité catholique, si nous suivons l'universalité, l'antiquité, le consentement.*

Nous disons donc avec les anciens : *Le consentement de tous les peuples doit être regardé comme la loi même de la nature* ou la loi *céleste*, la loi *divine*, qui n'est que la raison de Dieu manifestée à l'homme, ainsi que l'explique Cicéron ; et les Pères en effet prouvoient par le consentement universel des peuples, contre les hérétiques de la loi ancienne, l'existence d'un seul Dieu créateur du monde, et tous les dogmes révélés dès l'origine au genre humain ; comme ils prouvoient par le consentement universel des chrétiens, contre les hérétiques de la loi nouvelle, les dogmes que Jésus-Christ a révélés (1).

Telle est la doctrine unanime des siècles, également proclamée par les Patriarches, les Juifs, les Gentils, les Chrétiens ; doctrine immuable comme la vérité qu'elle conserve et qu'elle perpétue ; doctrine enfin qu'un des plus grands génies qui aient paru dans le monde, et l'un des plus illustres docteurs

ab illo igitur audientia, quod nihil est aliud quàm scientia. S. August., *in Joan. Evang.*, *tract.* XCIX, n. 4. *Oper.*, part. II, t. III, col. 746.

(1) Le plus grand défenseur de l'*esprit particulier* en matière de religion, Rousseau, ne laisse pas de dire, et au même moment où il s'efforce d'établir le principe philosophique : « Il est bien vrai que la doctrine du plus grand « nombre peut être proposée à tous *comme la plus probable* ou la plus auto- « risée. » *Lettres écrites de la Montagne*, p. 57. Paris, 1793.

de l'Eglise (1), résume en ces mots : « On ne peut en aucune « manière parvenir à la vraie religion qu'en croyant ce que « l'on connoîtra plus clairement dans la suite, si l'on en est « digne, et en obéissant à ce qu'ordonne la plus haute auto- « rité. »

Or nous avons prouvé qu'aucune secte idolâtrique n'avoit d'autorité réelle ; qu'il n'existe et qu'il n'exista jamais qu'une seule religion, qui a commencé avec le monde ; religion, par conséquent, une, universelle, perpétuelle, dans ses dogmes, dans ses préceptes, dans son culte essentiel ; que toujours et partout on a connu son existence, et le moyen par lequel on pouvoit la discerner des erreurs et des superstitions nées de l'orgueil, de l'ignorance, de l'insatiable curiosité et de toutes les passions humaines. Nous avons fait voir, en même temps, que cette religion n'est autre que la religion chrétienne, qui seule possède ces grands caractères de l'autorité souveraine à laquelle tout esprit doit obéir, l'unité, l'universalité, la perpétuité. Nous allons montrer de plus que la sainteté ne lui appartient pas moins visiblement : de sorte qu'à quelque époque, et sous quelque rapport qu'on la considère, Dieu se manifeste en elle et par elle avec tant d'éclat, que ne pas l'apercevoir, c'est être livré à un aveuglement si terrible, qu'on ne trouve point de terme pour le déplorer.

X

La sainteté est un caractère du Christianisme.

La seule religion qui soit une, universelle, perpétuelle, est le Christianisme. Nous l'avons prouvé, et nous défions qu'on renverse l'ensemble de nos preuves.

Donc le Christianisme est la vraie Religion.

Observez en outre que, quand on croiroit pouvoir montrer, ce qu'on ne fera jamais, que quelqu'un des caractères dont nous venons de parler manque au Christianisme, à moins de montrer de plus, et on ne l'essayera même pas, qu'il existe une autre religion qui réunit plus évidemment tous ces caractères, on n'arriveroit encore qu'à une conclusion absurde ; savoir, qu'il n'existe aucune vraie religion.

Cette conclusion seroit absurde, car il en résulteroit que le

(1) Saint Augustin.

genre humain s'est trompé en attestant qu'il existe une religion vraie ; que par conséquent on ne peut se tenir assuré de rien sur son témoignage ; et que dès lors, n'ayant plus de règle certaine de jugement, nous devons douter de tout sans exception : dernier terme de la folie, où il est même impossible à aucun homme de parvenir.

Mais, pour nous renfermer dans le sujet particulier de ce chapitre, c'est la croyance unanime des peuples que la religion primitive a Dieu pour auteur : or la religion primitive et le Christianisme sont identiquement la même religion ; donc le Christianisme, venant de Dieu, est saint comme Dieu même.

Il n'en faut pas davantage à une raison droite pour croire sans hésiter, et, tandis que l'orgueil défiant et curieux interroge le souverain Être, et lui demande comment ses œuvres sont dignes de lui, la foi répète avec amour : *Il a bien fait toutes choses* (1) ! et ne pense pas que sa vérité, sa bonté, sa justice, doivent, pour être reconnues, subir le jugement et recevoir l'insolente sanction d'aucune de ses créatures.

Ce n'est pas que la religion qu'il a révélée craigne le regard de l'homme, et se refuse à l'examen de la raison. Elle ne lui soumet pas sans doute sa divine autorité ; mais, sûre d'elle-même, elle lui dit : Je n'ai pas besoin des ténèbres, je suis venue les dissiper. Me voilà ; je ne redoute ni ton œil que j'ai ouvert, ni la lumière qu'il ne reçoit que de moi.

Pour se former une juste notion de la sainteté du Christianisme, il faut d'abord s'élever jusqu'à Dieu, et comprendre que lui seul est saint par sa propre nature (2). La sainteté est son être même, en tant qu'il est la vérité et l'ordre essentiel.

Il suit de là clairement que la sainteté dans l'homme est la conformité de ses pensées ou de ses croyances avec les pensées de Dieu ou les vérités éternelles ; et la conformité de ses volontés et de ses actions avec les volontés de Dieu, qui sont l'ordre immuable.

Mais l'homme par lui-même ne connoît ni les pensées ni les volontés de Dieu ; il est donc nécessaire que Dieu les lui révèle ; et tous les peuples en effet attestent l'existence d'une semblable révélation.

(1) Benè omnia fecit. *Marc.*, VII, 37. — Sanctus in omnibus operibus suis. *Ps.* CXLIV, 13.

(2) Sanctus sum ego Dominus. *Levit.*, XX, 26. — Non es sanctus, ut est Dominus. *I Reg.*, II, 2.

Autant il est certain qu'elle existe et que Dieu en est l'auteur, autant il est certain qu'elle est sainte. Mais en quoi consiste sa sainteté? quelle est l'idée qu'on en doit avoir? Ce qui vient d'être dit le fait assez entendre.

Une doctrine est sainte, quand elle est l'expression des vérités divines.

Une loi est sainte, quand elle est l'expression des volontés de Dieu.

Tout ce qui est un moyen d'union entre Dieu et l'homme, c'est-à-dire, tout ce qui aide l'homme à se rapprocher de Dieu, ou à devenir *semblable à lui* dans ses pensées, ses volontés, ses actions (1), est saint; et c'est de la sorte que certaines cérémonies du culte, indifférentes en elles-mêmes, sont saintes, et par le caractère que leur imprime l'autorité sainte qui les ordonne, et par leur objet, qui est la gloire de Dieu et la sanctification de l'homme.

XI

Établissement du Christianisme. — Ses bienfaits.

Lamennais montre que le Christianisme est manifestement divin dans ses dogmes, dans sa morale et dans son culte. « Mais, ajoute-t-il, la divinité de la religion chrétienne peut être reconnue à d'autres marques non moins éclatantes. » Ces marques « non moins éclatantes » sont les prophéties, les miracles, le caractère de Jésus-Christ son fondateur, et les bienfaits qu'a répandus l'établissement même du Christianisme.

Le christianisme seul explique l'homme, seul il lui apprend quelle est sa nature, comment il est tombé, comment il a été racheté, comment il peut se régénérer; seul il lui offre le Libérateur, l'Homme-Dieu attendu pendant quarante siècles par le genre humain : donc le Christianisme est la seule Religion vraie, la seule Religion sainte, la seule Religion divine. Mais sa sainteté, sa divinité paroît encore avec une évidence qui doit frapper tout esprit sincère, dans son établissement et dans ses effets sur la société...

(1) Sancti estote, quia ego sanctus sum. *Levit.*, XI, 44.

Voyez ce qu'étoit l'homme sous le paganisme, et ce qu'il est devenu. A l'orgueil, à la haine, au mépris de l'humanité, à la licence la plus monstrueuse, succédèrent l'humilité, la charité, le respect et l'amour pour l'homme, l'esprit de dévouement, les prodiges de la pénitence et de la chasteté. Le dernier des chrétiens, fidèle aux devoirs que sa religion lui impose rigoureusement, surpasse de beaucoup en perfection tous les personnages dont la Grèce et Rome ont vanté les vertus. Une insupportable vanité étoit presque toujours la moindre de leurs foiblesses. Ils vouloient être loués, admirés. Montrez-nous parmi ces sages *un homme doux et humble de cœur.* On sait quelle étoit la continence d'Aristide et de Caton. Aucun vice n'étonnoit dans la corruption générale. Est-il un Romain qui se fit le plus léger scrupule d'assister aux spectacles du cirque ? Trajan fit paroître à la fois dix mille gladiateurs dans l'arène (1) où Titus condamna les prisonniers juifs à s'entr'égorger.

On peut voir dans Tertullien (2), dans saint Cyprien (3), dans Lactance (4), l'horreur que ces meurtres abominables inspiroient aux premiers chrétiens. Les femmes mêmes et jusqu'aux Vestales s'amusoient du crime et de la mort. Un solitaire (5) vint de l'Orient à Rome pour essayer d'abolir ces *jeux*, car c'est ainsi qu'on les nommoit. Le peuple furieux le massacra. Constantin les défendit en montant sur le trône (6), et ils cessèrent entièrement sous le règne de Justin.

Les lois de la religion devenant peu à peu les lois de l'État, les mœurs se purifièrent ; on eut une plus haute idée de la sainteté du mariage ; la vie de l'enfant (7) et son innocence furent protégées ; l'esclavage, adouci d'abord, disparut enfin tout à fait ; un nouveau droit de la guerre s'établit ; les gou-

(1) *Dion. Cass.*, lib. LXVI, cap. LXVIII.
(2) Tertul., *De Spectaculis.*
(3) S. Cypr., *Epist. ad Donatum.*
(4) *Inst. Divin.*, lib. VI, cap. x.
(5) Il se nommoit Télémaque.
(6) *Cod. Theodos.*, lib. XV, tit. XII, p. 395. Edit. Gothofredi.
(7) Tacite regardoit comme extraordinaire que les Germains ne fissent périr aucun de leurs enfants. *De morib. German.*, cap. XIX. Dans l'ouvrage d'Apulée, qui vivoit sous les Antonins, un homme partant pour un voyage, ordonne froidement à sa femme de tuer l'enfant dont elle est enceinte, si c'est une fille. *Metamorph.*, lib., X, p. 227. Il y eut un trait à peu pres semblable dans Térence. « Un homme, quoique pauvre, dit Posidippe, ne veut pas exposer son « fils; mais à peine le riche même voudra-t-il conserver sa fille. » *Gnomic. Post.* Vid. et. Philo. Jud., *De legib. specialib.*

vernements s'affermirent; les princes purent laisser vivre leurs frères (1) : ils ne craignirent plus les révolutions si fréquentes chez les anciens.

Le Christianisme fit deux choses, il commanda aux peuples d'obéir, et il réprima l'abus de la puissance (2). On n'entend point sans le bénir les paroles qu'il adressoit aux rois dans leur sacre : « Prenez cette baguette comme l'emblème de « votre pouvoir sacré, afin que vous puissiez fortifier le « foible, soutenir celui qui chancelle, corriger le vicieux et « diriger le bon dans la voie du salut. — Prenez le sceptre « comme la règle de l'équité divine, qui gouverne le bon et « punit le méchant ; qu'il vous apprenne à aimer la justice et « à détester l'iniquité (3). »

Lisez attentivement l'histoire des nations païennes, vous reconnoîtrez que chez elles l'activité sociale n'avoit d'autre objet que la domination, la gloire, les richesses, les plaisirs. Sous le Christianisme, toutes les pensées, tous les efforts furent dirigés vers la perfection et le bonheur de l'homme. C'est l'esprit général des institutions et des mœurs que la religion chrétienne a formées. Chacun dut se regarder comme consacré plus ou moins au service des autres ; et les ordres religieux, si ridiculement attaqués par une philosophie qui a ramené parmi nous les mœurs, les institutions, l'esprit de la société païenne, n'étoient, dans le dévouement qu'ils exigeoient de leurs membres, que le modèle de la vraie société, et un principe de perfection toujours agissant, par l'exemple continuel du renoncement volontaire aux plaisirs même légitimes, aux richesses (4), à la gloire et à la domination.

(1) Il n'y a, dit Plutarque, qu'un seul exemple de meurtre domestique parmi les descendants d'Antigone, savoir : celui de Philippe, qui tua son propre fils. Mais presque toutes les autres familles présentent de nombreux exemples de meurtres d'enfants, de mères, ainsi que de femmes ; et quant aux meurtres de frères, ils étoient commis sans aucun scrupule ; car c'étoit une maxime de gouvernement, regardée comme aussi certaine que les premiers principes de géométrie, qu'un roi, pour sa propre sûreté, ne pouvoit se dispenser de tuer son frère. *In Demetr. fin. vers.*

(2) Édouard Ryan, ministre protestant de Donoglomore, en a rassemblé de nombreux exemples dans son ouvrage intitulé : *Bienfaits de la religion chrétienne*, t. I, p. 262 et suiv. de la traduction française.

(3) Ducange, voc. *Baculus regius*. Les rois de Suède étoient obligés de jurer qu'ils aimeroient Dieu et l'Église ; qu'ils ne feroient tort à aucun individu, ni dans sa personne, ni dans sa propriété ; qu'ils seroient fidèles à la vérité et à la justice ; qu'ils réprimeroient le mensonge ainsi que l'iniquité, et qu'ils s'opposeroient à la violation des lois. *Leoccenii Leges*, tit. I, cap. IV.

(4) L'individu étoit toujours pauvre, même dans les ordres riches, et c'est même à cause de cela que quelques ordres étoient devenus riches avec le temps.

On n'admirera jamais assez le prodige de l'obéissance, et les miracles de la charité chez les chrétiens. Cette victoire remportée sur l'orgueil et l'amour de soi est évidemment audessus de la nature, et ce n'est pas en lui-même que l'homme trouve la force d'accomplir ce sacrifice de toute la vie et de toutes les heures, sans dédommagement ici-bas. Celui *qui est venu, non pour être servi, mais pour servir*, a pu seul lui en inspirer la volonté et lui en donner le courage. Qu'on eût proposé aux femmes de la Grèce ou aux matrones de Rome, de quitter leurs maisons, leurs familles, pour soigner sans relâche de pauvres malades, des esclaves infirmes, pour s'enfermer avec des pestiférés, qu'auroient-elles dit ? C'est pourtant ce qui se voit tous les jours dans le Christianisme. Il n'est pas jusqu'à Voltaire qui n'ait été frappé de cette merveille. « Peut-être, dit-il, n'est-il rien de plus grand sur la terre que « le sacrifice que fait un sexe délicat de la beauté et de la « jeunesse, souvent de la haute naissance, pour soulager dans « les hôpitaux ce ramas de toutes les misères humaines, dont la « vue est si humiliante pour l'orgueil humain, et si révoltante « pour notre délicatesse. Les peuples séparés de la communion « romaine n'ont imité qu'imparfaitement une charité si « généreuse (1). »

Les asiles ouverts à l'indigence, à la vieillesse, au malheur, au repentir, le soin des prisonniers, le rachat des captifs, et tant d'autres œuvres de miséricorde dont l'énumération seroit infinie, attestent encore la sainteté de la religion à qui on les doit (2).

Mais, en considérant d'une manière générale les effets du Christianisme, on reconnoît premièrement qu'il a épuré et développé l'intelligence humaine, en dissipant les ténèbres de la superstition, en détruisant les erreurs aussi nombreuses que funestes de la philosophie, et en manifestant des vérités nouvelles. Depuis Jésus-Christ, Dieu et l'homme ont été mieux connus : or, c'est là toute l'intelligence, comme les rapports entre Dieu et l'homme, d'où dérivent les rapports

(1) *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, ch. CXVII, t. III, p. 169. Éd. de 1756.

(2) L'esprit de charité est tellement propre au christianisme, que les païens en furent frappés dès l'origine, et c'est par ce caractère que Mahomet, dans le VII[e] siècle, désignoit encore les chrétiens. Il fait ainsi parler Dieu dans le Koran : « Nous avons mis dans le cœur des disciples de Jésus la compas- « sion et la miséricorde. » *The Koran translated, etc.*. by George Sale, ch. LVII, vol. II, p. 421.

des hommes entre eux, sont tout l'ordre. Les peuples chrétiens ne vantent-ils pas avec un juste motif leur supériorité intellectuelle sur les autres peuples? Cette supériorité n'est-elle pas un fait constant? D'où vient-elle? quelle en est la cause? Voyez en Afrique, en Asie, les peuples ont cessé d'obéir à l'Évangile, ils sont retombés dans la barbarie. Il y a donc dans le Christianisme quelque chose qui élève et soutient la raison de l'homme à une hauteur qu'elle ne peut atteindre sans lui. Mais par cela même, il est manifeste que le Christianisme est divin; car si l'homme pouvoit, je ne dis pas cultiver sa raison, l'exercer dans les limites qui lui ont été fixées, mais se donner un degré de raison supérieur à celui qu'il reçut primitivement, et qu'il n'a point dépassé pendant quarante siècles, quel que fût l'état des sciences, des lettres et des arts, il auroit le pouvoir de créer, de changer sa nature et les lois établies de Dieu.

Le Christianisme, en second lieu, a perfectionné l'ordre social (1), et autant par ses dogmes que par ses préceptes. En révélant la vraie notion de la souveraineté, il a tout ensemble adouci le pouvoir et ennobli l'obéissance. Le peuple autrefois étoit continuellement placé entre la révolte et l'oppression; la même doctrine qui l'a soumis, l'a protégé : elle a imposé un frein à l'inquiétude des sujets, et une règle aux volontés du prince. On a vu naître la liberté et le trône s'affermir, parce que le règne de Dieu a succédé à la domination de l'homme...

Nous devons au Christianisme des mœurs plus pures et plus douces, et des vertus auxquelles l'antiquité n'offre rien à comparer. Qu'on se représente l'Évangile en action dans la société, tous ses divins préceptes regardés généralement comme la règle des devoirs, et sans cesse rappelés au nom

(1) « Tout gouvernement étoit vicieux, avant que la suite des siècles, et en « particulier le Christianisme, eussent adouci et perfectionné l'esprit humain. « On ne peut lire, sans frémir, les cruautés que les villes grecques exerçoient « les unes à l'égard des autres dans les guerres perpétuelles qu'elles avoient « ensemble : l'esclavage où celles qui étoient victorieuses réduisoient les « citoyens de celles qu'elles avoient prises de force; le ravage qu'ellles faisoient « dans leurs campagnes, toutes voisines les unes des autres; les cruautés de « leurs séditions intestines; les disputes perpétuelles et sanglantes pour ou « contre un tyran passager, ou au sujet de l'oligarchie, et même de la pure « démocratie : tout ceci est un tableau pour ceux qui ont ces histoires pré- « sentes à l'esprit.... Aujourd'hui nous avons des rois plus ou moins absolus, « des républiques de toutes formes : entend-on parler de rien de semblable ?» Terrasson, *La philosophie applicable, etc.* part. I, ch. II, sect. I, p. 59.

de Dieu ; ces devoirs pratiqués par quelques-uns avec un zèle ardent, une exactitude rigoureuse, pratiqués par tous, au moins en partie, au moins à certaines époques de la vie même la plus criminelle, l'humilité, la chasteté, le pardon des offenses, le désintéressement, devenus si communs qu'ils n'excitent presque aucun étonnement, et que le simple honneur est forcé d'en prendre les apparences ; l'amour du prochain se manifestant sous mille formes diverses, dans les institutions, les lois, les coutumes, les opinions reçues ; l'incrédulité elle-même obligée de se montrer *bienfaisante*, pour ne pas se placer trop ouvertement hors de la société que le Christianisme a formée : à ces effets peut-on méconnoître une nouvelle puissance de bien ? Peut-on nier qu'elle n'ait opéré une véritable régénération de la nature humaine ?

Mais si la religion chrétienne combat plus efficacement qu'aucune autre le principe du mal, si elle rend les hommes meilleurs, donc elle est de Dieu. Les déistes ne sauroient contester cette conséquence. N'avouent-ils pas que les doctrines qui créent l'homme moral sont divines ? donc les doctrines qui le perfectionnent le sont aussi. Non seulement il n'a pu inventer l'ordre, mais il n'a pu y obéir sans un secours surnaturel. Un plus haut degré de vertu suppose nécessairement un plus haut degré de force pour se vaincre soi-même : il y a plus de vertu parmi les chrétiens, donc il y a plus de force ; cette force n'existe que dans le Christianisme, donc elle n'appartient pas à la nature humaine, donc elle vient de Dieu immédiatement, donc le Christianisme est divin : et tout ce qu'on pourra dire sur les désordres et les passions qui subsistent encore dans les sociétés chrétiennes ne fera qu'appuyer cette conclusion.

XII

Conclusion.

Considérons maintenant le point d'où nous sommes partis, et celui où nous sommes arrivés, afin que, guidés toujours par l'enchaînement des conséquences, nous parvenions au but que nous nous sommes proposé.

Du principe que *l'autorité est le moyen général donné aux hommes pour discerner la vraie religion des religions fausses*, nous avons conclu, premièrement, la nécessité de la

révélation : secondement, que le Christianisme est la religion révélée ou la vraie religion.

En effet, la réunion de ces caractères, l'unité, l'universalité, la perpétuité, la sainteté, forme le plus haut degré d'autorité possible.

Or nulle religion n'eut jamais aucun de ces caractères, excepté la religion chrétienne ; elle seule est manifestement une, universelle, perpétuelle, sainte ; donc nulle religion, excepté la religion chrétienne, ne posséda jamais d'autorité ; donc la religion chrétienne est la seule vraie religion.

Mais il existe différentes sectes, différentes communions, dans le sein de la religion chrétienne. Quelle est la véritable ? Comment la reconnoîtrons-nous ? Toujours par le même moyen, en examinant quelle est celle à qui appartient la plus grande autorité visible.

Fondés sur ce principe, qui est la base de la raison humaine, on démontrerait que nulle secte séparée de l'Église catholique ne peut s'attribuer aucun des caractères dont la réunion forme le plus haut degré d'autorité visible ; qu'ils se trouvent uniquement dans l'Église catholique ; qu'elle les possède tous, et que l'Église catholique est par conséquent la seule société dépositaire des dogmes et des préceptes révélés, la seule qui professe la vraie religion.

Se peut-il qu'il existe des créatures intelligentes qui ne daignent pas même s'occuper de ces importantes questions ? Quel est donc le charme qui les fascine, et les empêche de lever leurs regards sur l'avenir inévitable vers lequel elles s'avancent incertaines de leurs destinées, et tranquilles dans le sein de cette ignorance terrible ? Cet aveugle oubli de soi-même seroit inexplicable sans la foi qui nous révèle le mystère de l'homme. Également incompréhensible dans sa grandeur et dans sa bassesse, il touche à tous les extrêmes. Il ne possède pas en propre la plus petite portion du temps, et l'éternité lui appartient. Sa pensée se perd dans un atome, et franchit l'univers. Le plus chétif objet assouvit son amour que le seul être infini peut rassasier. Nul désordre assez profond, nul ordre assez parfait pour lui. Le crime l'attire, et la vertu est l'immortel ravissement de son cœur. Ses désirs regardent le fond de l'abîme, et s'élancent dans les cieux. Quelquefois on diroit un transfuge du néant, et quelquefois un dieu égaré.

Interrogez la philosophie, pressez-la de vous rendre raison

de ces contrastes ; elle est muette. La Religion nous en montre la source, elle nous apprend ce que nous sommes, ce que nous fûmes originairement, ce que nous pouvons devenir encore en obéissant à ses lois. Croire, espérer, aimer, voilà ce qu'elle ordonne ; et l'amour, l'espérance, la foi, nous remettent en possession de tout ce que nous avions perdu, l'immuable vérité et le souverain bien. Venez donc, *et goûtez combien le Seigneur est doux* (1). Détrompez-vous du monde, de ses menteuses promesses, de ses funestes illusions : ce qui vous séduit va disparoître. Malheur à qui renferme son court espoir dans cette vie si triste, qui lui demande ce qu'elle ne peut donner ! *Nous n'avons point ici de demeure permanente, mais nous cherchons une autre cité* (2). Comme au milieu d'une tempête, on aperçoit l'ombre d'un léger nuage qui passe rapidement sur des flots troublés, ainsi passe l'homme sur la terre : ailleurs est le lieu de son repos.

(1) Videte, et gustate quoniam suavis est Dominus. *Ps.* XXXIII, 9.
(2) Non habemus hic manentem civitatem ; sed futuram inquirimus. *Ep. ad Hebr.*, XIII, 14.

FIN DE L'ESSAI SUR L'INDIFFÉRENCE.

TABLE

Corbeil. — Imprimerie Crété.